BIBLIOTECA NAZIONALE
6
2 F
26
VITTORIO EMANUELE

LES LOISIRS

DE MADAME

DE MAINTENON.

LES

LOISIRS

DE MADAME

DE MAINTENON.

A LONDRES;

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

LE nom ſeul de l'Auteur de cet Ouvrage eſt un ſûr garant de l'accueil favorable que le Public fera à ces Converſations. Tout le monde chérit la mémoire de Madame de Maintenon, & les jeunes Demoiſelles de Saint Cyr, entre les mains deſquelles ce Livre tombera, ſçauront gré à l'Editeur de la faire revivre parmi elles. Cette illuſtre Fondatrice a témoigné cent fois que ſa plus grande ſatisfaction étoit de vivre au milieu de ſes filles, de s'entretenir familierement avec elles, & de leur donner des leçons qui paruſſent de purs délaſſemens. En liſant ce Volume on y trouvera l'eſprit de ſageſſe, de douceur, & de piété qui l'animoit, &

qui a toujours dirigé la conduite des perſonnes qui lui ont ſuccédé.

On ſera peut-être curieux de ſçavoir comment le manuſcrit de ces Loiſirs m'eſt parvenu. On n'oſera accuſer d'infidélité les perſonnes à qui cet Ouvrage a été confié comme un gage d'une amitié reſpectable. Madame de Maintenon ſe connoiſſoit trop en amitié, & ſon intention, pourra-t-on dire, n'étoit pas qu'il dût jamais paroître au grand jour. Pluſieurs s'imagineront peut-être que ces Converſations partent d'une plume plus oiſive que ne l'étoit la ſienne. Je n'ai rien à répondre ſinon que le manuſcrit m'a été remis par des gens dignes de foi, qui ſe reſpectent aſſez eux-mêmes pour ne point compromettre leur réputation, en trompant le Public, & qui ſont trop jaloux de la gloire de l'Auteur & de l'utilité de la Jeuneſſe, pour laiſſer plus long-tems dans l'oubli un Ouvrage qui ne peut tout à la fois qu'inſtruire & plaire.

TABLE
DES CONVERSATIONS
contenuës dans ce Volume.

PREMIERE CONVERSATION. *Sur la Société*, page 1
II. CONVERSATION. *Sur la Raison*, 9
III. CONVERSATION. *Sur la Contrainte*, 19
IV. CONVERSATION. *Sur l'Amour propre*, 27
V. CONVERSATION. *Sur le bon Esprit*, 37
VI. CONVERSATION. *Sur la bonne Gloire*, 47
VII. CONVERSATION. *Sur le Mensonge*, 58
VIII. CONVERSATION. *Sur les Egards*, 68

IX. CONVERSATION. *Sur les quatre Vertus Cardinales*, page 79
X. CONVERSATION. *Sur l'Ajuſtement*, 91
XI. CONVERSATION. *Sur l'Indiſcrétion*, 104
XII. CONVERSATION. *Sur l'Ordre*, 114
XIII. CONVERSATION. *Sur le Courage*, 123
XIV. CONVERSATION. *Sur la Droiture*, 136
XV. CONVERSATION. *Sur la Raillerie*, 145
XVI. CONVERSATION. *Sur les Agrémens*, 153
XVII. CONVERSATION. *Sur la Douceur*, 159
XVIII. CONVERSATION. *Sur l'Emulation*, 169
XIX. CONVERSATION. *Sur l'Education de Saint Cyr*, 177
XX. CONVERSATION. *Sur la Dépendance*, 185.

XXI. CONVERSATION. *Sur les inconvéniens du Mariage*, page 196
XXII. CONVERSATION. *Sur l'Esprit du Monde*, 206
XXIII. CONVERSATION. *Sur la bonne Humeur*, 209
XXIV. CONVERSATION. *Sur les différens Caracteres d'esprit*, 223
XXV. CONVERSATION. *Sur la contrainte de tous les états*, 231
XXVI. CONVERSATION. *Sur le Travail*, 241
XXVII. CONVERSATION. *Sur la bonne Conduite*, 251
XXVIII. CONVERSATION. *Sur la Reconnoissance*, 260
XXIX. CONVERSATION. *Sur l'Elévation*, 271
XXX. CONVERSATION. *Sur la Générosité*, 279
XXXI. CONVERSATION. *Sur les différens états*, 293
XXXII. CONVERSATION. *Sur la bonne Contenance*, 305

XXXIII. CONVERSATION. *Sur le Myſtere*, 317
XXXIV. CONVERSATION. *Sur les Amitiés*, 328
XXXV. CONVERSATION. *Sur la bonne Foi*, 337
XXXVI. CONVERSATION. *Sur le Point d'honneur*, 347

Fin de la Table.

LES LOISIRS
DE MADAME
DE MAINTENON.

PREMIERE CONVERSATION.

Sur la Société.

MADEMOISELLE VICTOIRE.

UNE personne, parlant d'une autre, disoit qu'elle étoit sociable; je n'entends pas bien ce que ce mot signifie.

Mlle ALEXANDRINE.

J'aimerois mieux dire propre à la Société, & c'est une grande loüange.

Mlle HENRIETTE.

Expliquez-nous cette loüange, je vos prie.

Mlle ALEXANDRINE.

Une perſonne aimable dans a Société, eſt celle qui en fait ſouvent le plaiſir, & qui ne la trouble jamais.

Mlle VICTOIRE.

J'ai beſoin d'être inſtruite en détail : qu'eſt-ce qui rend aimable dans la Société, & comment eſt-ce qu'on la trouble ?

Mlle FAUSTINE.

Je crois que ce qui rend aimable, & qui fait le plaiſir dans la Société, c'eſt d'avoir de l'eſprit.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut plus que de l'eſprit ; on pourroit en avoir, & n'être pas propre au commerce.

Mlle VICTOIRE.

Comment l'entendez-vous ? Peut-on plaire ſans eſprit ?

Mlle ALEXANDRINE.

Oui, on pourroit au moins être commode, & si on ne fait pas le plaisir de la Compagnie, du moins on n'en feroit jamais la peine.

Mlle FAUSTINE.

Pour peindre une personne propre à la Société, nous dirons bien des choses qui conviennent à une bonne humeur.

Mlle VICTOIRE.

Il n'importe, pourvû que nous nous instruisions.

Mlle ALEXANDRINE.

Pour être propre à la Société, il faut de la complaisance, de la douceur, & de la politesse.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! nous jetter dans des complimens continuels !

Mlle EMILIE.

Vous croyez que la politesse consiste en complimens !

Mlle VICTOIRE.

Je l'ai toûjours cru.

Mlle ALEXANDRINE.

Non, Mademoiſelle ; la grande politeſſe eſt de ménager en tout & par-tout les gens avec qui nous vivons.

Mlle HENRIETTE.

Comment ?

Mlle ALEXANDRINE.

En ne les bleſſant jamais, en entrant dans tout ce qu'ils veulent, en ne contrariant ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait.

Mlle HENRIETTE.

Je ne dirois point mon ſentiment, & je me tiendrois toûjours à celui des autres ?

Mlle FAUSTINE.

On peut diſputer pour animer la converſation, mais il ne faut pas s'aigrir.

Mlle VICTOIRE.

Si les autres s'aigriſſent, eſt-ce ma faute ?

Mlle ALEXANDRINE.

Oui, ſi vous avez dit quelque choſe d'aigre, de rude ou de groſſier.

Mlle HENRIETTE.

Je commence à comprendre la louange d'être ſociable, car il faut preſque toutes ſortes de bonnes qualités.

Mlle FAUSTINE.

Il eſt vrai, & quand vous voyez une perſonne deſirée par-tout, & dont on s'accommode long-tems, vous pouvez conclure qu'elle n'eſt pas ſans mérite.

Mlle VICTOIRE.

Je vous demande le portrait d'une perſonne propre à la Société.

Mlle ALEXANDRINE.

Elle a de l'eſprit juſqu'à un certain point, elle eſt douce, complaiſante; elle veut tout ce qu'on veut, jouer aux jeux que

les autres propoſent, quand ils ne ſeroient pas de ſon goût, ſe promener, demeurer dans la chambre, parler, ſe taire, travailler ; elle écoute avec attention ce qu'on lui dit, elle n'abuſe point de l'attention des autres en ſe faiſant écouter trop long-tems ; elle n'eſt point curieuſe, elle ne veut ſçavoir que ce qu'on veut lui dire, elle ne pénétre point dans les choſes dont elle n'eſt point chargée ; elle ne ſe fâche jamais, elle laiſſe tomber tout ce qui paroît fâcher une autre, elle loue ce qui eſt bon, elle ſe taît ſur tout ce qui eſt blâmable dans les perſonnes; elle entend dire ce qu'elle ſçavoit ſans montrer qu'elle le ſçût, aimant mieux ce petit ennui que d'ôter le plaiſir de celle qui veut apprendre une nouvelle. Je ne finirois point, ſi je parcourois tout ce qui fait une perſonne propre à la Société.

Mlle HENRIETTE.

Je voudrois bien le portrait de la groſſiere.

Mlle ALEXANDRINE.

Je ſuis honteuſe de tant parler, & je prie Mademoiſelle Fauſtine de le faire.

Mlle FAUSTINE.

Il eſt facile, car c'eſt le contraire de ce que vous venez de dire : elle eſt occupée d'elle, elle oublie les autres, elle prend la bonne place, elle ſe jette à table ſur ce qui eſt le meilleur, elle parle d'elle, & ſe fâche aiſément, elle épie ce qu'on fait, elle en juge, elle eſt attachée à ſon opinion, elle veut dominer, elle ſe vante, elle ne peut ſouffrir la moindre oppoſition, elle voudroit que ſa volonté fût toûjours ſuivie.

Mlle HENRIETTE.

En voilà aſſez pour compren-

dre que cette perſonne ne peut être deſirée, elle me fait peur.

Mlle VICTOIRE.

Nous ſommes bien obligées à ces Demoiſelles de nous avoir développé des choſes qui nous peuvent être ſi utiles.

Mlle ALEXANDRINE.

C'eſt que vous n'y avez pas encore fait réflexion, car vous avez déja aſſez d'expérience pour voir que les perſonnes que vous deſirez ou que vous craignez ont quelque choſe des portraits que nous venons de faire.

II. CONVERSATION.

Sur la Raiſon.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

SI j'oſois me mettre de la partie, je dirois que le hazard aſſemble aujcurd'hui une très-bonne Compagnie.

Mlle ANASTASIE.

Je dirois volontiers la même choſe.

Mlle MARCELLE.

Pour moi je ſuis fort aiſe d'y être, car ſi je ne le mérite pas par moi-même, je ne m'en ſens pas indigne par le goût que j'ai pour les perſonnes raiſonnables.

Mlle ELEONORE.

Qu'elles ſont rares ! il me ſemble qu'on trouve plus aiſément de l'eſprit que de la raiſon.

Mlle EUPHROSINE.

Je le crois comme vous.

Mlle ODILLE.

L'eſprit peut divertir en paſſant, & la raiſon ne nous déplaît que quand elle nous contrarie, mais pour vivre enſemble la raiſon eſt préférable à l'eſprit.

Mlle ELEONORE.

Comment peut-on aimer ce qui nous contrarie ?

Mlle ADELAÏDE.

C'eſt que ce qui nous contrarie en une occaſion, nous approuve dans une autre, & que rien n'eſt plus agréable que l'approbation d'une perſonne raiſonnable.

Mlle ODILLE.

La raiſon a quelque choſe de bien ſérieux & d'oppoſé aux plaiſirs.

Mlle MARCELLE.

N'eſt-ce point qu'on la confond avec la ſévérité ?

Mlle ADELAÏDE.

Oui, c'eſt cela même ; on en fait une idée triſte, rien n'eſt plus aimable que la raiſon.

Mlle EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous point que les perſonnes qui raiſonnent continuellement ſont ennuyeuſes ?

Mlle ADELAÏDE.

Si elles raiſonnent continuellement, elles ne ſont pas raiſonnables, car il ne faut pas toûjours raiſonner.

Mlle ELEONORE.

Pourquoi ? & qu'eſt-ce qu'elles peuvent mettre de meilleur dans le commerce ?

Mlle ADELAÏDE.

De la complaiſance, de la joie, du badinage, du ſilence, de la condeſcendance, de l'attention aux autres.

Mlle MARCELIE.

Vous donnez une agréable idée

de la raiſon avec de tels accompagnemens.

Mlle ADELAÏDE.

Je ne crois point la raiſon toûjours hériſſée, ſévére, critique : elle met tout en ſa place, elle veut que les enfans jouent, que la jeuneſſe ſe divertiſſe innocemment, que la vieilleſſe même cherche des relâchemens.

Mlle ANASTASIE.

Vous en prouvez fort bien l'agrément; faites-nous en voir de même la ſolidité.

Mlle ADELAÏDE.

Elle s'accommode de tout, elle compatit aux foibleſſes des autres, elle diminue les ſiennes ; elle conſole dans les afflictions, elle les avoit prévûes; elle ſe modere dans les plaiſirs, elle jouit de la Société, elle s'en paſſe ; elle goûte la ſanté, elle ne s'accable point dans les maladies ; elle fait

un bon uſage de la fortune, elle ſoûtient la pauvreté; elle eſt en paix, elle la porte par-tout; autant qu'il lui eſt poſſible, elle tire le meilleur parti des états les plus malheureux.

Mlle EUPHROSINE.

Voilà certainement un beau portrait, & je ne crois pas que perſonne l'ait jamais mieux connue que vous.

Mlle ADÈLAÏDE.

Je n'en dis pas encore tout ce que j'en connois, & il eſt certain que je n'en connois pas toute l'étendue.

Mlle MARCELLE.

Vous la mettez donc au-deſſus de tout?

Mlle ADELAÏDE.

Oui, certainement: on ne peut jamais en avoir trop, on doit la cultiver pour l'augmenter, car il n'y a rien de ſi bon pour ſoi & pour les autres.

Mlle ANASTASIE.

Vous ne pouvez pas la préferer à la piété.

Mlle ADELAÏDE.

Non, car la piété peut ſauver ſans la raiſon. Mais la piété feroit beaucoup plus de bien, ſi elle étoit réglée par la raiſon: la piété peut prendre le change, la raiſon ne le prend jamais: la piété peut être indiſcrete, la raiſon ne le peut être.

Mlle ELEONORE.

Je crois en vérité que vous aimez trop la raiſon, car il me paroît que vous la mettez au-deſſus de toutes les vertus.

Mlle ADELAÏDE.

Les vertus ont beſoin de la raiſon pour agir à propos, & pour ne prendre nulle extrémité.

Mlle EUPHROSINE.

Que fera toute la raiſon poſſible contre une mauvaiſe fortune?

Mlle ADELAÏDE.

Elle la fera ſupporter avec plus de fermeté, elle rendra la perſonne ſi aimable & ſi eſtimable, qu'elle trouvera des gens qui la ſoulageront dans ſes malheurs.

Mlle MARCELLE.

Mademoiſelle N.... a bien de la raiſon ; en eſt-elle plus heureuſe dans ſa retraite ?

Mlle ADELAÏDE.

N'en doutez pas, elle trouve de la reſſource dans ſes réflexions, elle comprend qu'il y a des places encore plus malheureuſes que la ſienne ; elle compte le ſoir que les jours ſont paſſés pour les heureux comme pour elle, & qu'il ne leur reſte rien de leurs plaiſirs ; elle ſe fait aimer des perſonnes avec qui elle vit, parce qu'elle ne ſonge qu'à leur plaire ; elle s'accommode à leur goût, à leurs manieres, à leurs

régles, & ces perſonnes-là de leur côté ſongent à adoucir ſon état.

Mlle ANASTASIE.

Vous ſuppoſez donc que les autres ſont auſſi raiſonnables.

Mlle ADELAÏDE.

Il eſt impoſſible que la raiſon n'adouciſſe & ne gagne même les perſonnes du monde les plus groſſieres.

Mlle MARCELLE.

Vous dites de la raiſon tout ce qu'on dit de la ſageſſe, de la droiture, du bon eſprit.

Mlle ADELAÏDE.

Quand nous confondrons tout ce que vous venez de dire, ce ne ſera pas un grand malheur.

Mlle EUPHROSINE.

Mais d'où vient cette raiſon?

Mlle ADELAÏDE.

Elle vient de Dieu, qui veut bien être appellé la ſouveraine Raiſon.

Mlle ELEONORE.

Je ne puis croire que cette converſation nous ſoit inutile, & vous donnez une grande envie d'être raiſonnable.

Mlle ADELAÏDE.

Soyons-le dans notre conduite, car celle qui n'apprend qu'à raiſonner dans la converſation n'eſt pas une véritable raiſon.

Mlle ODILLE.

Je vous avoüe que vous l'avez racommodée avec moi, & que la maniere dont vous l'expliquez eſt très-différente de ce que je penſois : elle me faiſoit peur, & je l'aurois volontiers renvoyée ſi elle s'étoit préſentée ; allons chacune de notre côté commencer à faire connoiſſance avec elle par nos réflexions.

Mlle MARCELLE.

Souvenons-nous que Mademoiſelle Adelaïde dit que ce n'eſt

rien de raiſonner dans ſes réflexions, ni dans ſes diſcours ; & qu'il faut qu'elle régle toute notre conduite.

Mlle ODILLE.

Mais, Mademoiſelle, nous ne ſommes pas toûjours maîtreſſes de régler notre conduite par la raiſon, & nous ſommes quelquefois forcées de prendre des partis que notre raiſon ne prendroit pas nous dépendons de la volonté des autres ; un mari veut faire de la dépenſe, quoiqu'il ne le puiſſe ſans s'incommoder dans ſes affaires ; une mere vous met dans le monde, quand la raiſon vous en retireroit.

Mlle MARCELLE.

On nous vient de dire que la raiſon tire le meilleur parti de tout, & dans les deux cas que vous venez de marquer, la raiſon s'accommoderoit de la vo-

lonté de ceux dont elle dépend, & dépenderoit, & s'abandonneroit au monde le moins qu'il lui ſeroit poſſible, au lieu qu'une perſonne ſans raiſon ſe perdroit dans l'un & dans l'autre.

Mlle ADELAÏDE.

Ce ſujet de converſation eſt inépuiſable, & quelque exemple que vous puiſſiez donner, vous verrez que la raiſon trouve toûjours ſa place, & fait du bien partout.

III. CONVERSATION.

Sur la Contrainte.

MADEMOISELLE MELANIE.

VOici l'heure de cauſer enſemble, ie penſois à vous demander à toutes en quoi vous feriez conſiſter le bonheur?

Mlle ATHENAÏS.

A être riche.

Mlle AUGUSTE.

Et moi, à être élevée au-deſſus de tout ce que je connois.

Mlle SOPHIE.

Et moi, à me divertir continuellement.

Mlle FLORIDE.

Et moi je le mettrois à n'être jamais contrainte.

Mlle MELANIE.

Aucunes de ces conditions ne peuvent être heureuſes ; mais il y en a une impoſſible.

Mlle ATHENAÏS.

Laquelle ?

Mlle MELANIE.

Celle de ne ſe pas contraindre, car je crois qu'il n'y a ſur la terre que les fous qui ne ſe contraignent jamais.

Mlle FLORIDE.

C'eſt donc à dire qu'on ne peut jamais être heureuſe ?

Mlle HORTENSE.

Il eſt bien vrai qu'on n'eſt jamais parfaitement heureux, mais il y a bien des perſonnes qui ne ſe trouvent pas malheureuſes, pour être un peu contraintes.

Mlle FLORIDE.

Je ne connois pas un plus grand malheur.

Mlle MELANIE.

C'eſt en effet que vous n'en connoiſſez point d'autres : quand vous en aurez éprouvé de plus grands, vous ne compterez pas tant la contrainte.

Mlle FLORIDE.

Mais, Mademoiſelle, n'y a-t-il point d'état où l'on ne ſoit pas contraint?

Mlle AUGUSTE.

Si j'étois au-deſſus des autres, qu'eſt-ce qui me contraindroit?

Mlle HORTENSE.

Je crois que les grandes con-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

traintes ſont pour les places élevées.

Mlle ATHENAÏS.

Vous croyez que le Roi ſe contraint ?

Mlle MELANIE.

Depuis le matin juſqu'au ſoir.

Mlle FLORIDE.

Ah ! Mademoiſelle, vous me permettrez de vous dire qu'il y a de l'éxageration, car au moins dans ſes plaiſirs il ne ſe contraint point, puiſqu'ils ne ſeroient plus plaiſirs.

Mlle MELANIE.

Si j'éxagere, il faut que vous conveniez que vous êtes extrême, ſi vous croyez que la moindre contrainte ôte tout plaiſir.

Mlle ATHENAÏS.

Revenons au Roi, & dites-nous ſes contraintes ?

Mlle HORTENSE.

Il ſe leve à une heure réglée

pour la commodité de ſes ſujets, & il n'eſt pas vraiſemblable qu'il n'y ait des jours où il voudroit ſe lever ou plutôt ou plus tard : il s'habille en public pour faire plaiſir aux grands Seigneurs, & il y a bien des tems où il aimeroit mieux être ſeul : il dîne de même réglément & en public.

Mlle MELANIE.

Il travaille avec ſes Miniſtres, & ce n'eſt pas toûjours avec plaiſir : il voit des étrangers, il donne des audiences, il entend des choſes fâcheuſes & ennuyantes ; tout cela ſe peut-il faire ſans contrainte ?

Mlle HORTENSE.

Il va à la chaſſe ou à d'autres plaiſirs ; il y faut mener ſouvent ceux qui déplaiſent, de peur de fâcher les uns, d'offenſer les autres qui ont des places diſtinguées ; il faut laiſſer ceux qui le

divertiroient, de peur d'exciter la jalouſie; en un mot ſe contraindre toûjours.

Mlle ATHENAÏS.

Je ne veux plus être Roi, après cette deſcription ; je ſuis un bon payſan.

Mlle MELANIE.

Il faut ſe contraindre pour travailler, quand on voudroit ſe repoſer ; il faut ſe contraindre dans ſa famille qui n'eſt pas toûjours ſelon ſon goût, il faut bien vivre avec ſes voiſins ; il faut ménager les gens qui ſont au-deſſus de nous, & même ceux qui ſont au-deſſous ; enfin tout eſt contrainte.

Mlle FLORIDE.

Et que m'arriveroit-il, quand je ne ferois rien de tout cela ?

Mlle HORTENCE.

Il vous arriveroit d'être haïe, inſupportable, mépriſée & évitée par tout le monde.

Mlle

Mlle FLORIDE.

Vous m'étonnez, Mademoiſelle, & s'il n'eſt pas poſſible d'éviter la contrainte, apprenez-nous à la ſupporter.

Mlle MELANIE.

Je crois que la meilleure maniere de la ſupporter eſt de s'y attendre, & de s'y accoûtumer.

Mlle HORTENSE.

En effet, quand on s'accoûtume de bonne heure à s'occuper des autres, à s'oublier ſoi-même, à prendre ſur ſoi, on s'en fait une habitude.

Mlle FLORIDE.

Qu'y a-t-il qui puiſſe nous payer d'un tel martyre ?

Mlle MELANIE.

Ce martyre s'adoucit tous les jours, comme Mademoiſelle Hortenſe vient de vous l'expliquer, & nous ſommes payées par le bonheur d'être aimées & eſtimées

comptez-vous cela pour rien?

Mlle HORTENSE.

C'eſt une néceſſité où il n'y a pas de remede, & il faut aller dans un déſert, ſi on ne veut pas ſe contraindre.

Mlle SOPHIE.

Vous m'en donneriez envie par l'impoſſibilité que vous mettez à vivre en liberté.

Mlle MELANIE.

C'eſt à vous à choiſir entre les ſouffrances & la contrainte, car je crois que vous ne ſeriez pas bien à votre aiſe dans un déſert.

Mlle AUGUSTE.

Je croyois qu'on n'étoit contrainte que dans l'enfance, ou dans un Couvent.

Mlle HORTENSE.

Vous verrez un jour, Mademoiſelle, que ce tems-là a été le plus heureux & le plus libre de toute votre vie.

IV. CONVERSATION.

Sur l'Amour propre.

MADEMOISELLE ROSALIE.

NE troublons-nous point, Mademoiſelle, le plaiſir que vous prenez à lire ?

Mlle ALPHONSINE.

Nullement, Mademoiſelle ; ſoyez perſuadée que j'en aurai un beaucoup plus grand d'être avec vous.

Mlle IRENE.

Pourroit-on vous demander, Mademoiſelle, quel Livre vous liſez ?

Mlle ALPHONSINE.

Un Traité où tout le monde a intérêt ; car c'eſt ſur l'amour propre.

Mlle ROSALIE.

Je crois en effet qu'il y a peu

de perſonnes qui n'en ayent du plus au moins.

Mlle ALPHONSINE.

C'eſt un grand malheur, Mademoiſelle, car on en eſt plus déſagréable à Dieu & plus inſupportable aux hommes.

Mlle IRENE.

Je comprends bien que cet attachement à nous-mêmes déplaît à Dieu, qui veut que nous n'en ayons que pour lui, mais pourquoi déplaît-il aux hommes qui ont le même défaut ?

Mlle ALPHONSINE.

C'en eſt juſtement la raiſon; car l'attachement que nous avons pour nous fait que nous aimons à en parler, & que nous ennuyons les autres; l'attachement que nous avons à nous-mêmes fait que nos opinions nous paroiſſent bonnes & que nous les ſoûtenons avec opiniâtreté, ce qui déplaît aux autres.

Mlle OLIMPIADE.

Il eſt vrai, & ce même amour de nous-mêmes fait que nous voulons toutes ſortes de préférences ſur les autres.

Mlle DOROTHÉE.

Oui, & nous fait paroître ce qui nous touche fort important.

Mlle IRENE.

Mais, Mademoiſelle, faut-il s'oublier ſoi même ? cela n'eſt pas naturel ni raiſonnable, & jamais on ne pourroit y parvenir.

Mlle ALPHONSINE.

Non, aſſurément, nous ne ſerons jamais dans ce détachement entier, mais il faut y travailler, & être le moins occupé de ſoi que l'on peut.

Mlle IRENE.

Si je n'étois occupée de moi-même, je ferois des ſotiſes depuis le matin juſqu'au ſoir ; & je ne ſçais, Mademoiſelle, comment

vous accordez l'oubli que vous voulez que l'on ait de ſoi avec l'attention que nous devons avoir à veiller ſur nous.

Mlle ALPHONSINE.

Rien n'eſt plus aiſé à accorder, car une des principales raiſons pour veiller ſur nous eſt d'éviter ce que nous fait faire l'amour de nous-mêmes.

Mlle IRENE.

Mais c'eſt ce même amour de moi-même qui me fait aimer les loüanges, & ſi j'étois dans ce détachement que vous voulez me perſuader, je ne me contraindrois pas tant pour me perfectionner.

Mlle OLIMPIADE.

Quoi ! vous ne voulez être parfaite que pour être loüée ?

Mlle IRENE.

Et pourquoi, Mademoiſelle, m'oppoſerois-je à toutes mes inclinations, ſi ce n'étoit pour ac-

quérir l'eſtime des honnêtes gens?

Mlle DOROTHÉE.

Je ne ſçais s'il ne ſeroit pas bien dangereux d'inſpirer à de jeunes perſonnes le mépris des loüanges.

Mlle ROSALIE.

C'eſt ce qu'on appelle émulation, & qui ne ſe trouve que dans les cœurs élevés.

Mlle OLIMPIADE.

Et comptez-vous pour rien d'aimer la vertu pour la vertu, & le plaiſir de bien faire?

Mlle DOROTHÉE.

Ce ſentiment eſt bien épuré, & je doute que de jeunes gens en ſoient capables.

Mlle AURELIE.

Je crois que la plûpart des grandes choſes ſe ſont faites pour s'attirer des loüanges, & que ce deſir-là a fait les Héros.

Mlle ALPHONSINE.

Toute votre vertu n'eſt donc que par vanité, & ſi on ne vous voyoit pas, vous feriez tout le mal qui ſe préſenteroit ?

Mlle IRENE.

Je ne ferois pas de grands maux, car je ne ſuis pas méchante, mais je ne me contiendrois pas.

Mlle OLIMPIADE.

Quoi ! vous ſeriez colère, pareſſeuſe, inégale, indiſcrette, opiniâtre, inſupportable ?

Mlle IRENE.

Oui, Mademoiſelle, s'il ne me revenoit aucunes loüanges de n'être rien de tout ce que vous venez de dire.

Mlle OLIMPIADE.

Je ne comprends pas cela.

Mlle DOROTHÉE.

Et moi je comprends fort bien ce que dit Mademoiſelle, & je ne crois pas que les Héros euſſent

passé leur jeuneſſe dans les fatigues de la guerre en hazardant leurs vies, s'ils n'euſſent eu envie d'être admirés.

Mlle ALPHONSINE.

Que leur en reſte-t-il, Mademoiſelle?

Mlle IRENE.

D'être loüés à tout jamais, d'être cités en toutes occaſions.

Mlle ALPHONSINE.

Goûtent-ils ce plaiſir? en ſont-ils plus heureux préſentement?

Mlle IRENE.

Non, Madmoiſelle, mais par quels motifs voulez-vous donc qu'on agiſſe?

Mlle ALPHONSINE.

Vous le voyez mieux que moi, Mademoiſelle, & vous avez trop bon eſprit pour vouloir vous contraindre toute votre vie pour être loüée, quand même vous ſeriez aſſurée de l'être.

Mlle DOROTHÉE.

Mais vous désaprouvez qu'on veuille plaire & s'attirer l'estime des personnes de qui on dépend ?

Mlle ALPHONSINE.

Je ne veux pas empêcher ce que vous dites, mais je voudrois une vûe plus solide.

Mlle IRENE.

Vous voulez nous conduire à n'agir que pour Dieu ; je sçais bien que c'est-là le plus parfait, mais ce n'est pas de dévotion dont nous parlons présentement, nous en sommes à la morale.

Mlle ALPHONSINE.

Et qu'est-ce que la morale, si elle n'est fondée sur la piété? vous en revenez toûjours à ne penser qu'à l'opinion des hommes, & jamais cela seul ne fera votre bonheur ?

Mlle IRENE.

Je compte pour beaucoup leur estime.

Mlle ALPHONSINE.

Je vous le dis encore, Mademoiſelle, vous ne l'aurez que par une vertu ſolide.

Mlle IRENE.

Qu'appellez-vous ſolide?

Mlle ALPHONSINE.

C'eſt ce qui a une fin éternelle.

Mlle DOROTHÉE.

Vous voulez mettre une trop grande perfection dans notre commerce, & nous jetter dans une grande contrainte.

Mlle ALPHONSINE.

Je veux vous mettre en liberté, vous rendre ſatisfaite de tout, contente quand vous ſerez loüée, contente quand vous ne le ſerez pas, & toûjours aſſurée d'une récompenſe pour tout ce que vous ſerez de bon.

Mlle IRENE.

Je me rends, Mademoiſelle, ſi vous me prouvez que cet état ſe puiſſe trouver.

Mlle ALPHONSINE.

Il n'y a pour cela qu'à n'agir que pour Dieu, qu'à lui offrir toutes nos actions, qu'à nous attacher à lui, & l'avoir pour objet dans tout ce que nous faiſons.

Mlle IRENE.

Vous appellez cela liberté ?

Mlle ALPHONSINE.

Oui, Mademoiſelle, & vous en conviendrez, ſi vous voulez en eſſayer : vous ne ſerez jamais en peine comme vous l'êtes ſur l'opinion des hommes, vous ſçaurez toûjours que vous aurez bien fait ; ſi les hommes ſont contens de vous, à la bonne heure, vous en ſerez bien aiſe ; s'ils ne le ſont pas, vous en ſerez conſolée, & vous ſerez aſſurée d'avoir des loüanges qui dureront toûjours : il vous ſera même permis de vous aimer par rapport à lui, de vous conſerver, de vous réjouir, & vous ſe-

rez ſûre de n'aller jamais trop loin, lorſque vous agirez avec dépendance.

Mlle IRENE.

Vous avez cru ne pouvoir me perſuader qu'en m'accordant un peu d'amour pour moi-même ; mais en vérité, Mademoiſelle, je ſuis charmée de tout ce que vous venez de dire, & je ne veux jamais l'oublier.

V. CONVERSATION.

Sur le bon Eſprit.

MADEMOISELLE AGATHINE.

IL y a long-tems, Meſdemoiſelles, que je cherche une perſonne qui me diſe la différence qu'il y a entre avoir de l'eſprit & un bon eſprit.

Mlle FATIME.

Je le comprends, mais je ne ſçaurois le définir auſſi nettement que je le voudrois.

Mlle ELISE.

Je crois que l'eſprit eſt une lumiere plus ou moins étendue, qui donne du goût pour toutes les choſes où il y a de l'eſprit, qui échauffe l'imagination, qui rend agréable dans la converſation, & qui contribue à ſon plaiſir & à celui des autres.

Mlle FLORIDE.

Ah ! Mademoiſelle, que vous parlez en perſonne qui en a au-deſſus des autres ! je ne doute pas que vous ne définiſſiez auſſi-bien le bon eſprit.

Mlle ELISE.

Je vous dirai ſimplement ce que j'en penſe, je crois que le bon eſprit eſt de l'avoir réglé, de s'accommoder à tout, de faire ſon

plaiſir de celui des autres, d'aimer les choſes ſolides, de proportionner ſon goût à ſon état, de jouir des plaiſirs avec ceux qui en ont, de ſçavoir s'en paſſer avec ceux qui n'en ont pas, & de ne pas faire ſentir les avantages que nous donne notre eſprit à ceux qui en ont moins que nous.

Mlle FLORIDE.

Ce que vous dites du bon eſprit eſt préciſément ce que je dirois de la ſageſſe & de la raiſon, ſi je voulois la définir.

Mlle FATIME.

En vérité, j'aurois bien de la peine à les diſtinguer.

Mlle HORTENSE.

Cependant, Mademoiſelle, il y a des perſonnes de très-peu d'eſprit qui ſont ſages, réglées & raiſonnables.

Mlle VICTOIRE.

Il eſt vrai, mais il faut demeu-

rer d'accord que l'eſprit eſt une lumiere qui nous fait voir plus loin que les autres.

Mlle AUGUSTE.

Nous ſommes d'un ſexe bien plus obligé à avoir l'eſprit réglé que de l'avoir ſi étendu, & nous verrons toûjours aſſez loin, ſi nous voyons qu'il n'y a rien de ſolide que de travailler à ſon ſalut, & de choiſir l'état qui pourra nous le rendre plus ſûr & plus facile.

Mlle CELESTINE.

Vous êtes donc auſſi du ſentiment de ceux qui veulent ôter à notre ſexe l'avantage d'être ſçavantes? je ne comprends pas quel plaiſir il y a d'être avec des perſonnes qui ne ſçavent ni l'hiſtoire, ni les nouvelles, des femmes qui ſont ſi appliquées à leur ménage qu'elles ne ſçavent pas faire la différence qu'il y a entre une Ode, une Elégie & un Poëme.

Mlle AUGUSTE.

Que ſert-il à une fille ou à une femme de ſçavoir faire ces différences? J'ignore ce que c'eſt, & ne déſire point l'apprendre, pourvû que je contente les perſonnes de qui je dépends.

Mlle CELESTINE.

Ah ! comment pouvez-vous vous plaire à travailler depuis le matin juſqu'au ſoir à un ouvrage où l'on fait toûjours la même choſe ? Quoi ! piquer une étoffe, tirer ſon aiguille ! que cela eſt bas & indigne d'une Demoiſelle née pour toute autre choſe ! Je ne puis m'aſſujettir à cela.

Mlle AGATHINE.

Et moi, Mademoiſelle, j'y prends beaucoup de plaiſir : lorſque je ſuis à mon métier je n'ai point l'eſprit inquiet des affaires d'autrui, j'ai le contentement de voir avancer mon ouvrage, & la

ſatisfaction quand il eſt achevé, d'avoir fait quelque choſe : je ne ſuis point expoſée à des converſations ſatyriques, qui me pourroient faire offenſer Dieu ; je ne ſuis point dans une oiſiveté qui me cauſeroit de l'ennui, & lorſque je repaſſe dans mon eſprit ce que j'ai fait, je ſuis très-contente de n'avoir ni la pareſſe, ni les diſcours inutiles à me reprocher : je me couche contente, & je dors ſans inquiétude.

Mlle CELESTINE.

A ce que je vois, vous aimez les femmes ménageres.

Mlle AGATHINE.

Oui, il eſt vrai, que je les eſtime.

Mlle CELESTINE.

Je ne ſçais de quel goût vous êtes, pour moi je ne puis me réſoudre à entrer dans des détails qui ne ſont propres qu'à des Fer-

mieres. Quoi ! ſe lever matin comme des femmes de campagne, qui à peine ſont hors du lit qu'elles envoyent leurs gens au travail, & entrent elles-mêmes dans les plus petits détails du ménage !

Mlle AUGUSTE.

Une perſonne qui agit de la ſorte eſt véritablement ſage : elle imite la femme forte dont parle Salomon.

Mlle CELESTINE.

Vous ſeriez donc d'humeur, ſi vous étiez chez Madame votre mere, d'avoir ſoin des clefs & de tout le ménage.

Mlle AUGUSTE.

Ne vous en moquez pas, Mademoiſelle : je le ferois, & croirois ne pouvoir rien faire de mieux.

Mlle CELESTINE.

En vérité, je ne le ferois pour rien du monde. Quoi ! moi, qui

ai l'eſprit éclairé, je m'abaiſſerois à ces ſortes de choſes ! je ne puis me plaire qu'avec des Rhétoriciens, des Poëtes, des Philoſophes, en un mot avec de beaux eſprits.

Mlle AUGUSTE.

Et moi je n'ai de ſatisfaction qu'en faiſant mon devoir.

Mlle CÉLESTINE.

Vous paſſerez une vie bien malheureuſe, & vous ſerez toûjours eſclave de votre devoir.

Mlle AUGUSTE.

Je ſuis plus heureuſe que vous, Mademoiſelle, car je fais tout ce que je veux, ne voulant que ce que je dois, & vous n'aurez pas toûjours des perſonnes propres à vous plaire.

Mlle CELESTINE.

Pourquoi, Mademoiſelle ?

Mlle AUGUSTE.

Parce que vous aimez les per-

ſonnes ſpirituelles, & qu'il s'en trouve très-peu telles que vous les déſirez.

Mlle CELESTINE.

Je ſuis préſentement avec des gens de Lettres, qui ne me parlent point de choſes communes.

Mlle FATIME.

Dites-moi, je vous prie; leur trouvez-vous beaucoup de jugement?

Mlle CELESTINE.

Je me divertis préſentement avec des Aſtrologues.

Mlle AUGUSTE.

Faites-vous conſiſter le jugement à ſçavoir l'Aſtrologie? Tel croit ſe connoître aux Aſtres & veut nous en marquer le cours, qui ne ſçait pas ſe conduire.

Mlle CELESTINE.

Je l'avoue; mais vous me preſſez trop, & je crois que ſi je vous écoutois davantage, je me rendrois à vos raiſons.

Mlle AUGUSTE.

J'en aurois bien de la joie, car vous en ſeriez plus ſage & plus heureuſe : mais nous ne devons pas nous en tenir à une ſageſſe humaine qui n'aura point de récompenſe : il faut que la nôtre ait Dieu pour principe & pour fin.

Mlle CELESTINE.

Quoi ! vous ne vous contentez pas de me vouloir ſage, vous me voudriez encore dévote ?

Mlle AUGUSTE.

C'eſt que l'un ne peut être ſans l'autre, & nous entendrions mal nos intérêts, ſi nous nous en tenions à une ſageſſe qui n'auroit point de récompenſe.

VI. CONVERSATION.

Sur la bonne Gloire.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

JE voudrois bien vous faire juge d'un différend que je viens d'avoir ; Mademoiſelle & moi paſſions dans la place où il n'y avoit que du peuple : tout le monde nous ſaluoit, je rendois le ſalut ; elle ſe moque de moi & prétend qu'on ne doit la révérence qu'à des gens de qualité.

Mlle IRENE.

J'aurois bientôt condamné Mademoiſelle, car je n'ai jamais pû comprendre qu'on reçût un ſalut ſans le rendre.

Mlle SOPHIE.

A des miſérables ! vous les traitez donc comme des Gentilshommes ?

Mlle IRENE.

Ma révérence eſt proportionnée aux perſonnes que je ſalue : mais je vous avoue que j'aime mieux là-deſſus en faire trop que trop peu.

Mlle SOPHIE.

Vous n'êtes pas glorieuſe.

Mlle IRENE.

Je ne laiſſe pas de l'être : mais je regarde l'incivilité comme une mauvaiſe gloire.

Mlle EUPHRASIE.

Une Chrétienne en connoît-elle de bonne ?

Mlle IRENE.

L'humilité chrétienne n'eſt point oppoſée à l'honneur, à la probité, au déſintéreſſement, au courage ; & c'eſt-là ce que j'appelle bonne gloire.

Mlle SOPHIE.

Vous croyez que le déſintéreſſement & la bonne gloire ſont la même choſe ? Mlle

Mlle IRENE.

Non, Mademoiſelle, la bonne gloire eſt d'être incapable de baſſeſſe, & comme c'eſt d'ordinaire l'intérêt qui nous porte à en faire, j'ai compris le déſintéreſſement avec la bonne gloire.

Mlle ADELAÏDE.

Comment mêlez-vous le courage avec la bonne gloire ?

Mlle IRENE.

C'eſt qu'il faut un grand courage en de certains états pour ne pas faire de baſſeſſes.

Mlle ADELAÏDE.

Donnez-nous des exemples qui nous faſſent comprendre ce que vous dites en général.

Mlle IRENE.

J'ai connu des perſonnes ſans fortune à qui on en offroit de conſidérables pour faire quelque choſe contre leur honneur : ne faut-il pas du courage & de la

bonne gloire pour refuſer de telles propoſitions & demeurer dans ſa miſere ?

Mlle ADELAÏDE.

Je ſçais qu'une femme de chambre a refuſé une ſomme qui la tiroit de la néceſſité de ſervir, ſi elle vouloit donner une Lettre : elle la refuſa, & s'offenſa de ce qu'on lui propoſoit.

Mlle EUPHRASIE.

Cela eſt très-beau.

Mlle IRENE.

Voilà ce qui s'appelle bonne gloire.

Mlle EUPHRASIE.

Les perſonnes de naiſſance ne ſont pas expoſées à de telles propoſitions.

Mlle IRENE.

On leur en fait plus délicatement ; mais elles n'en ſont pas moins dangereuſes ; ne faut-il pas un grand courage à une jeune per-

ſonne pour aimer mieux être mal vêtuë que de recevoir des habits, pour aimer mieux s'ennuyer que de ſe divertir de peur de hazarder ſa réputation, pour préférer de ſervir ſon pere & ſa mere pauvres & malades, que d'aller chercher des amuſemens, pour aimer mieux ne ſe point marier que de prendre un homme ſans naiſſance & ſans mérite?

Mlle EUPHRASIE.

Vous donnez une grande étendue à la bonne gloire : mais j'aurois voulu ſçavoir en un mot ce que c'eſt que la mauvaiſe.

Mlle IRENE.

Je crois que c'eſt de ſe faire une honte de ce qui n'eſt pas honteux, & de ſe faire un mérite de ce qui n'en eſt pas un.

Mlle ADELAÏDE.

Comme quoi?

Mlle IRENE.

D'avoir de la honte d'être mal vêtuë, d'être mal logée, de ſe ſervir ſoi-même, quand on eſt d'une naiſſance à devoir être autrement.

Mlle EUPHRASIE.

Vous ne trouvez point de honte à tout ce que vous venez de marquer.

Mlle IRENE.

Non, certainement il n'y en a point.

Mlle DOROTHÉE.

Mais à quoi donc mettriez-vous de la honte ?

Mlle IRENE.

A faire quelque choſe de mal.

Mlle DOROTHÉE.

Eh ! quelle ſorte de mal ?

Mlle IRENE.

Tout ce qui eſt contraire à la probité, à l'honneur, au courage, à la fidélité, à la reconnoiſſance,

en un mot à la bonne gloire.

Mlle EUPHRASIE.

Mais comment accommodez-vous cette bonne gloire avec l'humilité ?

Mlle IRENE.

Les vertus ne ſe contrarient point, Mademoiſelle ; elles ſe ſoûtiennent les unes les autres.

Mlle EUPHRASIE.

L'humilité ne veut-elle pas que nous ayons de bas ſentimens de nous-mêmes, & que nous ſoyons bien aiſes que les autres nous mépriſent ?

Mlle IRENE.

Oui, Mademoiſelle ; mais elle ne veut point que nous méritions ce mépris à force de faire des lâchetés & des baſſeſſes.

Mlle EUPHRASIE.

Comment aurois-je mauvaiſe opinion de moi, ſi j'avois les vertus que vous dites ?

Mlle IRENE.

Il nous reſte toûjours aſſez de défauts pour fonder notre humilité : nos vertus ne ſont pas ſouvent entieres, & comme nous ne les tenons pas de nous, nous ne devons pas nous en glorifier.

Mlle DOROTHÉE.

Je vous demande encore un mot ſur la mauvaiſe gloire que vous ne nous faites pas ſi bien comprendre que la bonne.

Mlle IRENE.

La mauvaiſe gloire eſt une vanité de ce que nous ſommes, ou de ce que nous croyons être, de notre naiſſance, de nos talens, qui mépriſe les autres, qui s'occupe de ſoi-même, qui fait parler à ſon avantage, qui diſpute pour paſſer la premiere à une porte, & pour prendre les meilleures places, qui nous fait déſirer d'être bien vêtuës, qui nous rend hon-

teuſes quand on nous voit dans la miſere, qui nous fait faire des efforts pour la cacher, & qui par-là fait tomber dans bien des inconvéniens & des ridicules.

Mlle EUPHRASIE.

Voudriez-vous qu'on ſe mît au-deſſous d'une perſonne moins que ſoi, & qu'on la laiſsât paſſer la premiere ?

Mlle IRENE.

Je le ſouffrirois ſans peine.

Mlle DOROTHÉE.

Cela eſt difficile à une perſonne qui a du courage.

Mlle IRENE.

Nous avons déja dit que le courage met aiſément au-deſſus de ces choſes-là, & que ce n'eſt pas en quoi il conſiſte.

Mlle EUPHRASIE.

Mais voulez-vous qu'on vive avec des miſerables comme avec ceux qui ſont au-deſſus de nous ?

Mlle IRENE.

Je veux qu'on reſpecte ceux qui par leur naiſſance, par leur fortune, ou par leurs charges, ou par leur âge ſont au-deſſus de nous, qu'on vive avec de grands égards avec ſes égaux, & une grande bonté & honnêteté avec ceux qui ſont au-deſſous.

Mlle DOROTHÉE.

Quoi! je ſongerai à être honnête avec les payſans de mon village ou avec mes domeſtiques?

Mlle IRENE.

Oui, ſans doute; on dit bon jour à un payſan, on lui demande de ſes nouvelles, on l'écoute avec patience, on lui rend raiſon de ce qu'il demande, & on traite à peu près de même ſon domeſtique.

Mlle EUPHRASIE.

Avec qui voulez-vous donc qu'on tienne ſon rang?

Mlle IRENE.

Nous n'en avons aucun à ſoûtenir : notre mauvaiſe fortune & notre jeuneſſe nous mettent au-deſſous de tout le monde.

Mlle DOROTHÉE.

En eſt-on moins pour être jeune ?

Mlle IRENE.

Non : mais on doit du reſpect aux perſonnes d'un âge avancé : le partage de la jeuneſſe eſt d'obéir, & de céder ; nous ne ſerons aimées que par notre douceur, par nos ſervices, par notre complaiſance, & jamais on ne comptera notre naiſſance, que lorſque nous paroîtrons l'avoir oubliée.

VII. CONVERSATION.

Sur le Menſonge.

MADEMOISELLE CORNELIE.

JE ſuis ravie de vous trouver, Meſdemoiſelles, pour vous faire mes plaintes de ce que Madame de ..... s'accommode du commerce d'une perſonne qui ne ſçauroit s'empêcher de mentir.

Mlle FAUSTINE.

Vous voulez parler de Mademoiſelle de .... il eſt vrai qu'elle s'en eſt fait une habitude.

Mlle CORNELIE.

Mais, Mademoiſelle, je me conſolerois ſur ce qui la regarde, pourvû que mes amies la chaſſaſſent de leur Société, comme il a fallu qu'elle quittât elle-même ſon Pays, parce qu'on ne l'écoutoit plus.

Mlle ALEXANDRINE.

J'aimerois aſſez à m'en divertir pour une heure.

Mlle FAUSTINE.

Je ne pourrois jamais me divertir d'une perſonne que je ne pourrois croire.

Mlle ALEXANDRINE.

La converſation ne doit pas toûjours roûler ſur des choſes aſſez ſérieuſes, pour qu'il y faille apporter tant de foi.

Mlle HENRIETTE.

Il eſt vrai que je crois qu'il y a bien des ſortes de menteries innocentes.

Mlle CORNELIE.

Et moi je n'en crois guéres; & il eſt ſi dangereux de s'y accoûtumer, & de ne s'en point tenir aux innocentes, ſuppoſé qu'il y en ait, que je crois plus chrétien & plus honnête de ne mentir jamais.

Mlle MELANIE.

Pour moi qui aime la vérité, & qui me sens une grande opposition au mensonge, je voudrois qu'il fût décidé qu'il ne faut jamais mentir.

Mlle EUPHROSINE.

Mais quand on l'auroit décidé, comment voulez-vous vivre dans le monde sans faire quelques mensonges, puisqu'il y en a mille qui sont autorisés par l'usage?

Mlle CORNELIE.

Les honnêtes gens devroient changer l'usage, & se rendre les plus forts en ne se servant jamais du moindre déguisement.

Mlle CLOTILDE.

Et que deviendront les complimens? car il y a mille petits mensonges de civilité, & la bienséance ne veut pas même qu'on s'en empêche.

Mlle HENRIETTE.

Il y en a d'officieux & qui peuvent empêcher de grands-malheurs.

Mlle ALEXANDRINE.

Je demande grace pour ceux qui ſont plaiſans.

Mlle MELANIE.

Je n'en permettrois aucun.

Mlle EUPHROSINE.

Quoi ! vous ne mentiriez pas pour ſauver la vie à une de vos amies ?

Mlle MELANIE.

Je regarderois au moins comme un malheur d'avoir à me ſervir de ce reméde.

Mlle ALEXANDRINE.

Je veux mentir pour m'excuſer.

Mlle CORNELIE.

Si j'étois tentée de mentir, ce ne ſeroit jamais pour mon intérêt, & je me ferois un double plaiſir de dire une vérité qui ſeroit contre moi.

Mlle EUPHROSINE.

Cela eſt admirable, mais j'avoue que j'aurois de la peine à le faire.

Mlle FAUSTINE.

Tout ce que nous diſons fait voir qu'il y a plus de menteurs qu'on ne penſe.

Mlle MELANIE.

On ſe laiſſe là-deſſus entraîner au mauvais exemple, on commence par un petit conte faux, & puis on fait un menſonge plus conſiderable.

Mlle EUPHROSINE.

Quoi! Mademoiſelle, vous ne permettez pas que l'on diſe une fauſſeté, quand elle orne une hiſtoire?

Mlle MELANIE.

Pour une fauſſeté entiere je n'y conſentirois jamais, & le plus que je pourrois faire, ce ſeroit de permettre quelques éxagerations.

Mlle HENRIETTE.

Ah ! pour des éxagérations, je vous défie de les empêcher, ou il faut changer toutes nos coûtumes, au lieu de dire : *Il y a longtems que je ne vous ai vûe*, il faudroit dire : *Il y a un jour & demi que je ne vous ai vûe ;* au lieu de dire : *Je ſuis ravie de vous voir*, il faudroit dire : *Je ſuis médiocrement aiſe de vous voir ;* au lieu de dire : *Je ſuis ſenſible à vos malheurs*, on pourroit quelquefois dire : *Je me ſens aſſez indifférente à vos malheurs ;* ainſi preſque de tous les diſcours du commerce.

Mlle FAUSTINE.

Vous voulez railler, Mademoiſelle ; mais ne croyez-vous pas que, ſi on ne peut pas ôter tout-à-fait ces exagérations, l'on feroit mieux d'approcher toûjours le plus près que l'on peut de la vérité.

Mlle HENRIETTE.

J'y consens, pourvû que cela ne mette point une contrainte & une fadeur dans la conversation qui en ôteroit un grand agrément.

Mlle ALEXANDRINE.

Encore faut-il que je m'instruise une fois pour toutes sur cet article, & que je fasse quelques questions : n'est-il pas permis, Mademoiselle, d'user de ces mensonges officicieux qui vont à loüer nos amis ou à cacher leurs défauts ?

Mlle MELANIE.

Je crois qu'il faut loüer nos amis, & même ceux qui ne le sont pas de tout ce qu'ils ont de bon, & se taire sur ce qu'ils ont de mauvais.

Mlle CLOTILDE.

Si on les accuse, ne les défendrez-vous pas ?

Mlle MELANIE.

Je les excuſerai le plus que je pourrai, & comme la charité m'oblige à bien juger de leurs actions, ou de leurs motifs, je les excuſerai ſans que ce ſoit un menſonge.

Mlle CLOTILDE.

Mais une faute viſible qui ne ſe peut excuſer?

Mlle MELANIE.

J'éviterois d'en parler.

Mlle ALEXANDRINE.

Il ne faut pas attendre un grand ſecours de Mademoiſelle, & il ne faut pas que ſes amies faſſent de grandes fautes.

Mlle FAUSTINE.

Il eſt vrai que ſi on la croit, elle nous jettera dans un grand ſilence.

Mlle HENRIETTE.

Je ne ſçais même ſi elle ne nous accuſera pas de mentir en ne diſant rien?

Mlle MELANIE.

Vous êtes trop bien instruite, Mademoiselle, pour ignorer que j'eusse raison de vous en accuser, & que c'est un mensonge, & même très-criminel, de taire une vérité quand il est à propos de la dire.

Mlle ALEXANDRINE.

Vous me desesperez, Mademoiselle, & je ne parviendrai jamais à ne pas mentir.

Mlle CLOTILDE.

Il faut pourtant y parvenir, & il n'y a pas de peine qu'il ne faille prendre pour ne pas faire un mal quand nous le connoissons.

Mlle ALEXANDRINE.

Il ne faut donc plus faire de complimens ? car ce sont autant de mensonges.

Mlle MELANIE.

Ils sont tellement connus pour tels, & en si grand usage dans le

monde qu'ils ne trompent perſonne, ainſi je n'en fais pas grand ſcrupule.

Mlle HENRIETTE.

Puiſque vous nous permettez ceux-là, vous nous accorderez bien d'ajoûter quelque choſe à un conte agréable.

Mlle MELANIE.

Comme on ne croit pas plus les contes que les complimens, je laiſſe là-deſſus entiere liberté à votre imagination.

Mlle CLOTILDE.

La concluſion de tout ce que nous venons de dire eſt, à ce que je vois, qu'il ne faut jamais déguiſer la vérité, qu'il la faut chercher en tout, qu'il faut s'y attacher avec plaiſir, juſques dans les choſes les plus innocentes, qu'il ne faut jamais abuſer de la crédulité de perſonne, & qu'il ne faut faire de menſonges que lorſ-

que tout le monde les connoît pour tels, & que nous divertiſſons ſeulement par un effet de notre imagination.

Mlle MELANIE.

Rien n'eſt ſi beau que la vérité; c'eſt ce qui fera notre bonheur dans le ciel, & c'eſt ce qui fait la ſûreté de la Société ſur la terre.

VIII. CONVERSATION.

Sur les Egards.

MADEMOISELLE ODILE.

JE ſuis ſurpriſe de ce que, nous parlant autant des égards qu'on nous en parle, on ne nous en ait pas fait une converſation pour nous faire bien comprendre ce que c'eſt.

Mlle LOUISE.

N'eſt-ce pas nous tout dire en

un mot, quand on nous renvoye à la charité.

Mlle HORTENSE.

Tout le monde, Mademoiſelle, ne comprend pas ſi vîte que vous, ni n'a autant de bonne volonté pour mettre en pratique ce que vous comprenez.

Mlle ODILE.

Il eſt vrai que les jeunes perſonnes ont beſoin d'explication, & d'un détail qui les inſtruiſe, & que les plus vieilles ſe trompent quand elles jugent de la compréhenſion des autres par la leur.

Mlle LOUISE.

Ce ſont des manieres bien bigottes de ne ſe conduire depuis le matin juſqu'au ſoir que par la charité : je voudrois des inſtructions qui convinſſent à une perſonne qui veut vivre dans le monde.

Mlle ODILE.

Eh bien! Mademoiſelle, nous parlerons de politeſſe, qui ne ſçauroit pourtant aller plus loin, que cette régle, de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fût fait.

Mlle HORTENSE.

Cherchons en détail à nous appliquer cette régle.

Mlle ODILE.

Elle va bien loin, elle s'étend ſur tout, & rendroit les perſonnes bien aimables, & la vie bien douce.

Mlle LOUISE.

Trouvez-vous la vie bien douce, quand il faut ſe contraindre depuis le matin juſqu'au ſoir pour tout ce que l'on dit, & craindre toûjours de fâcher?

Mlle ODILE.

Elle ſeroit bien plus fâcheuſe, ſi on diſoit tout ce que l'on penſe,

& ſi on vouloit toûjours faire ſa volonté ſans conſulter celle des autres.

Mlle LOUISE.

Pourquoi ſuppoſez-vous que l'on ne veuille pas la même choſe ?

Mlle ODILE.

On le veut quelquefois, & c'eſt ce qu'il faut étudier.

Mlle HORTENSE.

Vous réduiſez donc tous les égards à la complaiſance, & à ſoûmettre ſa volonté ?

Mlle ODILE.

Il s'en faut beaucoup, & les égards ſont bien plus étendus. On ne finiroit pas, ſi on diſoit en quoi il en faut avoir, puiſqu'il eſt très-vrai qu'il en faut avoir en tout.

Mlle LOUISE.

Oui, ſi les perſonnes ſont biſarres ; mais ne convenez-vous pas qu'il en faut moins avec cel-

les qui ſont raiſonnables ?

Mlle ODILE.

Il eſt certain qu'il en faut moins avec les perſonnes raiſonnables : mais il en faut encore ; on n'a pas les mêmes goûts, il faut entrer dans ceux des autres, abandonner les ſiens, & ſe conformer à leur humeur.

Mlle LOUISE.

Quand on eſt raiſonnable, on n'a point d'humeur.

Mlle HORTENSE.

Peu ſont ſans humeur : je crois que cela n'eſt que du plus ou du moins.

Mlle ODILE.

Sans être de mauvaiſe humeur, on a de l'humeur, on a ſes déplaiſirs, ſes joies ; & quand on a des égards, on s'accommode de ce que l'on trouve.

Mlle LOUISE.

Nous paſſames hier toutle jou

chez

chez Madame de ..... Rappellons ce qui s'y paſſa, & voyons pour notre inſtruction ſi perſonne n'y manqua d'égards.

Mlle ODILE.

Oui, certainement on en manqua, & je vous avoüe que j'y ſouffris beaucoup.

Mlle HORTENSE.

Je crus voir une perſonne fort choquée de ce que, racontant une hiſtoire, qui que ce ſoit ne parut l'écouter.

Mlle LOUISE.

Sa narration fut ſi longue & ſi mauvaiſe, qu'il n'y eut pas moyen de l'entendre.

Mlle ODILE.

Il ne faut pas de grands égards pour écouter ce qui nous plaît; mais il eſt certain qu'il faut écouter ceux qui nous parlent, quand même ils nous ennuyent.

Mlle LOUISE.

Je ne disois rien, je pensois à autre chose.

Mlle ODILE.

C'est ce qu'elle vit, & ce qui l'offensa.

Mlle HORTENSE.

Vous voulez qu'on ait de l'attention pour les choses qu'on ne voudroit pas entendre !

Mlle ODILE.

C'est cette attention qui s'appelle égards, politesse, complaisance ; & si je l'ose dire devant Mademoiselle Louise, charité.

Mlle LOUISE.

Auriez-vous voulu aussi qu'on n'eût pas interrompu ce Joüeur de Luth, qui nous faisoit mourir d'ennui.

Mlle ODILE.

En cela toute la compagnie manqua d'égards. La maîtresse du logis devoit remercier & congé-

dier ſon Joüeur de Luth, de peur de vous ennuyer, & vous auriez dû ne pas montrer votre ennui.

Mlle HORTENSE.

Il vaut mieux demeurer chez ſoi en repos, que d'aller chercher toutes ces contraintes.

Mlle ODILE.

On s'ennuye quelquefois dans ce repos; les hommes ſont ſociables, & n'aiment pas une ſolitude trop longue.

Mlle LOUISE.

Ne remarquates-vous pas deux perſonnes qui parlerent toûjours tout bas?

Mlle HORTENSE.

Oui, & c'eſt ce qui s'appelle ne pas ſçavoir vivre; mais ce que je ne comprends pas ſi bien, c'eſt que j'entendis hier blâmer des gens qui s'entretenoient à la Comédie: c'eſt un lieu public, on y eſt pour ſon argent, on n'y doit rien à perſonne.

Mlle ODILE.

On doit écouter la Comédie, & ne pas offenſer les Comédiens.

Mlle LOUILE.

Ils ſont payés, que leur faut-il de plus ?

Mlle ODILE.

De l'attention, des loüanges. Seriez-vous bien aiſe ſi vous récitiez des vers, qu'on ne vous écoutât pas ? C'eſt cette régle qu'il faut toûjours garder.

Mlle LOUISE.

Mettez-nous à notre aiſe un jour dans notre vie, & faites-le nous paſſer ſans contrainte.

Mlle ODILE.

Demeurez ſeule, je n'ai point d'autre invention. Mais, Mademoiſelle, on n'eſt pas aſſez contrariant pour ne vouloir jamais ce que les autres veulent : on aime les vers, un inſtrument, la promenade ; mais il eſt vrai qu'il y a

peu de choſes qui ſe paſſent préciſément comme nous le voudrions, & c'eſt-là en quoi il faut avoir des égards, de peur de fâcher.

Mlle HORTENSE.

On vous prie à dîner pour demain; une légére incommodité ſurvient, il faut ſe contraindre pour ne pas affliger celle qui vous a conviée.

Mlle ODILE.

Les exemples iroient à l'infini, il faut des égards pour ſes domeſtiques.

Mlle LOUISE.

Ah! pour ceux-là, ils m'en doivent, mais je ne leur en dois pas.

Mlle ODILE.

Vous ſeriez inſupportable à ſervir, ſi vous n'en aviez pas: il faut les épargner le plus qu'on peut, quoiqu'on ait tout pouvoir ſur eux.

Mlle LOUISE.

Jamais il ne me ſeroit paſſé par l'eſprit que je duſſe ménager mon Laquais.

Mlle ODILE.

Quoi ! vous l'enverriez d'un bout à l'autre de la Ville, ſans lui marquer ce qu'il a à faire dans un Quartier avant que d'aller à l'autre ?

Mlle HORTENSE.

Une perſonne raiſonnable a des égards pour ſes chevaux.

Mlle ODILE.

Oui, certainement, & il eſt bien honteux qu'en tout l'intérêt ſoit préféré à la charité ; pardonnez-moi ce terme, Mademoiſelle.

Mlle LOUISE.

Il faut donc nous ſéparer ſans avoir trouvé le ſecret de vivre ſans contrainte.

Mlle ODILE.

Vous le chercheriez inutile-

ment : nous avons tous des défauts, des humeurs ; il faut ſe ménager tour à tour pour vivre en paix, & les plus aimables ſont ceux qui ont beaucoup d'égards pour les autres, & qui en demandent peu pour eux.

IX. CONVERSATION.

Sur les quatre Vertus Cardinales.

MADEMOISELLE VICTOIRE.

POur entrer dans le deſſein que l'on a de nous rendre capables de converſations raiſonnables, j'ai penſé que nous devions prendre aujourd'hui les Vertus Cardinales pour ſujet de la nôtre, & dire ſur chacune ce qui nous viendra dans l'eſprit.

Mlle PAULINE.

Voilà qui eſt fait, je prends la Juſtice.

Mlle VICTOIRE.

Et moi la Force.

Mlle EUPHRASIE.

Et moi la Prudence.

Mlle AUGUSTE.

Vous ne me laiſſez pas à choiſir, mais je ſuis contente de mon partage, & ravie d'être la Temperance.

LA JUSTICE.

Je ne crois pas qu'aucune de vous prétende s'égaler à moi: rien n'eſt ſi beau que la Juſtice; elle a toûjours la Vérité auprès d'elle, elle juge ſans prévention, elle met tout dans ſon rang, elle ſçait condamner ſon ami, & donner le droit à ſon ennemi, elle ſe condamne elle-même, elle n'eſtime que ce qui eſt eſtimable.

LA FORCE.

Tout cela eſt vrai, mais vous avez beſoin de moi, & vous vous laſſeriez, ſi je ne vous ſoûtenois.

LA JUSTICE.

Pourquoi me laſſerois-je ?

LA FORCE.

Parce que votre perſonnage eſt triſte, que vous déplaiſez ſouvent, qu'on ne vous aime gueres, qu'on vous craint, & qu'il faut un grand mérite pour s'accommoder de vous.

LA PRUDENCE.

C'eſt à moi à régler ſes démarches, à l'empêcher de ſe précipiter, à lui faire prendre ſon tems ; & vous gâteriez tout l'une & l'autre ſans moi.

LA JUSTICE.

Eſt-ce qu'il ne faut pas être toûjours juſte ?

LA PRUDENCE.

Oui, mais il ne faut pas toûjours être ſur ſon Tribunal à rendre juſtice, il faut mettre tout à ſa place.

LA FORCE.

Vous pouvez en effet rendre quelques services à la Justice, mais les miens vous sont nécessaires ; vous êtes plus propre à la retenir qu'à la faire agir, si je ne vous donne à toutes deux mon secours.

LA JUSTICE.

Je ne vous comprends point : quoi ! j'ai besoin de votre secours pour voir que mon amie a tort, & mon ennemie raison !

LA FORCE.

Non, vous le voyez par vous-même ; mais vous avez besoin de moi pour oser le dire, car votre amitié vous fait trouver de la peine à fâcher votre amie.

LA JUSTICE.

Il me suffit qu'une chose soit juste pour la soûtenir.

LA FORCE.

Oui, si je suis avec vous, mais

c'eſt que vous ne me voulez pas voir : vous donnez à la Juſtice ce qui eſt à la Force, & vous voilà injuſte.

LA TEMPERANCE.

Je vous admire, Meſdemoiſelles, de croire que vous pouvez vous paſſer de moi, & que je vous ſuis inutile, parce que je ne me preſſe pas de parler.

LA PRUDENCE.

Voudriez-vous auſſi faire la néceſſaire ?

LA TEMPERANCE.

Je le ſuis ſi fort, que je vous défie toutes trois de vous paſſer de moi.

LA FORCE.

Et que ferez-vous avec votre froideur ?

LA TEMPERANCE.

Je vous empêcherai de pouſſer tout le monde à bout.

LA JUSTICE.

Quel ſervice me rendrez-vous ?

LA TEMPERANCE.

Je modérerai votre juſtice ſouvent amere & déſagréable.

LA PRUDENCE.

Je ne penſe pas que vous prétendiez rien ſur moi.

LA TEMPERANCE.

Je m'oppoſerai à vos incertitudes, à votre timidité qui va ſouvent trop loin.

LA FORCE.

A vous entendre, vous l'emporteriez donc ſur nous toutes ?

LA TEMPERANCE.

Sans doute vous penchez toutes aux extrémités, ſi je ne vous modere ; c'eſt moi qui mets des bornes à tout, qui prends ce milieu ſi néceſſaire & ſi difficile à trouver, & qui m'oppoſe à tous les excès.

LA PRUDENCE.

Je vous aurois toûjours regardée

comme oppoſée à la gourmandiſe, & rien de plus.

LA TEMPERANCE.

C'eſt que vous ne me connoiſſez pas ; je détruis en effet la gourmandiſe & le luxe, je ne ſouffre aucun emportement ; non ſeulement je m'oppoſe à tout mal, mais il faut que je régle le bien : ſans moi la Juſtice ſeroit inſupportable à la foibleſſe des hommes, la Force les mettroit au déſeſpoir, la prudence empêcheroit ſouvent de Prendre les partis qu'il faut prendre & perdroit ſon tems à tout peſer ; mais avec moi la Juſtice devient capable de ménagemens, la Force s'adoucit, la Prudence donne ſes conſeils, ſans trop affoiblir ; elle ne va ni trop vîte, ni trop lentement ; en un mot, je ſuis le reméde à toutes les extrémités.

LA JUSTICE.

Je suis surprise de ce que j'entends, ne conviendrez-vous point que la Sageſſe peut ſe paſſer de vous?

LA TEMPERANCE.

Vous répondrez vous-même à cette queſtion, car vous n'ignorez pas qu'il faut être ſobre dans la ſageſſe. Ne cherchez pas davantage, Meſdemoiſelles, on ne peut rien faire de bon ſans moi.

LA PRUDENCE.

Au moins ferons-nous notre ſalut ſans vous.

LA TEMPERANCE.

Difficilement: j'ai à moderer le zele trop actif, amer, & indiſcret; il faut que je faſſe prendre une conduite qui évite les extrémités, que je modere l'inclination à garder, & l'inclination à donner, que je régle le tems de la priere, les auſtérités, le re-

cueillement, les bonnes œuvres; que j'abrége une exhortation, que je raccourciſſe un Sermon, un examen; enfin j'ai à modérer juſques aux deſirs & à la ferveur.

LA JUSTICE.

Vous avez bien des affaires !

LA TEMPERANCE.

Mon caractere ne me permet pas d'en être fatiguée, j'agis doucement & paiſiblement.

LA FORCE.

Tout cela conclut que nous avons beſoin de vous, & n'avez-vous beſoin de perſonne ?

LA TEMPERANCE.

Non, je me ſuffis à moi-même.

LA FORCE.

Ne peut-on point être trop modéré ?

LA TEMPERANCE.

Cela ne ſeroit plus modération, car elle ne ſouffre ni le trop, ni le trop peu.

LA PRUDENCE.

Vous me dégoûtez de mon état, & j'envie le vôtre.

LA TEMPERANCE.

C'eſt que vous avez trop bonne opinion de vous : cependant vous êtes toutes très-eſtimables : y a-t-il rien de ſi beau que la Juſtice, toûjours fondée ſur la Vérité, incapable de prévention, incorruptible, déſintéreſſée, & ſe jugeant elle-même malgré ſon amour propre ?

LA JUSTICE.

Avec tout cela, vous dites que je ſuis haie !

LA TEMPERANCE.

C'eſt que vous ne flattez pas, & on veut être flatté.

LA FORCE.

Et pour moi je gâterois tout ſans vous.

LA TEMPERANCE.

Oui, mais vous faites merveil-

le avec moi : vous animez toutes les vertus : vous pourſuivez vos entrepriſes juſqu'à la fin, & vous ne vous laſſez jamais.

LA PRUDENCE.

Et je ne fais qu'héſiter !

LA TEMPERANCE.

Vous ſçavez choiſir les tems, vous êtes accommodante, vous prévoyez les inconvéniens, vous preñez des meſures, & vous êtes abſolument néceſſaire, pourvû que je vous garantiſſe de l'extrémité.

LA FORCE.

Vous voulez nous conſoler, mais enfin notre perſonnage eſt inférieur au vôtre.

LA TEMPERANCE.

Que ſerois-je ſans vous ? employée ſeulement, & ſouvent inutilement à m'oppoſer aux excès & aux paſſions des hommes : mon bel endroit eſt d'être néceſſaire

pour modérer les vertus.

LA FORCE.

Sommes-nous des vertus, si nous avons besoin de vous pour éviter quelque extrémité ? la vertu tient le milieu.

LA TEMPERANCE.

C'est moi qui fais connoître ce milieu ; je ne dis pas que vous fissiez de grands maux, mais vous pourriez aller trop loin.

LA JUSTICE.

Je pourrois être trop juste !

LA TEMPERANCE.

Non, mais juger trop souvent, & être par-là à charge à tout le monde: la Force jointe à la secheresse de la Justice la rendroit encore plus fâcheuse.

LA PRUDENCE.

Je pourrois y rémédier.

LA TEMPERANCE.

Vous les embarrasseriez souvent : nous avons besoin les unes

des autres. Vivons bien enſemble & ſans jalouſie, uniſſons-nous contre la corruption du monde, plus forte que toutes les Vertus, ſi la grace ne venoit à leur ſecours.

X. CONVERSATION.

Sur l'Ajuſtement.

MADEMOISELLE LUCILE.

ON veut nous faire haïr, ou du moins mépriſer les ajuſtemens : y a-t-il rien de ſi naturel que de les aimer ?

Mlle VALERIE.

Et après tout, rien de plus innocent.

Mlle ANASTASIE.

On veut nous donner les ſentimens des vieilles, étant encore dans notre premiere jeuneſſe.

Mlle CONSTANCE.

C'eſt qu'on connoît les conſéquences de cette inclination.

Mlle VALERIE.

Ces inclinations, Mademoiſelle, paſſeront avec l'âge.

Mlle CONSTANCE.

Qui vous l'a dit ?

Mlle ANASTASIE.

Nous le voyons tous les jours, les perſonnes qui ont paſſé la premiere jeuneſſe, ne s'ajuſtent plus.

Mlle CONSTANCE.

C'eſt que vous n'en voyez gueres que de raiſonnables : mais vous vous trompez, ſi vous croyez que le goût de l'ajuſtement n'eſt que l'effet de la jeuneſſe ; il tient plus au cœur que vous ne penſez, il dure long-tems, & c'eſt la foibleſſe la plus générale à notre ſexe.

Mlle PLACIDE.

Et la plus excuſable.

Mlle BLANDINE.

Mais que veut-on de nous? faut-il nous mettre un ſac? & pourquoi ne nous mettrons-nous pas ſelon notre âge, & notre condition?

Mlle ROSALIE.

C'eſt le plus grand plaiſir que je me propoſe en ſortant d'ici.

Mlle ANASTASIE.

J'avoüe que je ne comprends pas les conſéquences de l'ajuſtement.

Mlle CONSTANCE.

Elles ſont infinies, elles peuvent nous coûter notre réputation & notre fortune.

Mlle ANASTASIE.

Vous ſerez bien éloquente, ſi vous me prouvez qu'une ſi petite choſe puiſſe avoir de ſi grandes ſuites.

Mlle CONSTANCE.

Je ne vous perſuaderai point par une éloquence dont je ne ſuis pas capable, mais par de bonnes raiſons.

Mlle VALERIE.

C'eſt une bagatelle qui ne mérite pas qu'on en raiſonne : on eſt jeune, on s'aime, on veut être bien, on voit les autres parées, on fait de même : où eſt le moindre mal à tout cela ?

Mlle PLACIDE.

Eſt-ce un crime d'aimer mieux un ruban incarnat qu'un noir ?

Mlle ROSALIE.

Mademoiſelle Conſtance veut que nous portions toûjours l'habit de Saint Cyr.

Mlle LUCILE.

Et qu'on nous montre au doigt par-tout par la ſingularité de cet habillement.

Mlle CONSTANCE.

L'habit de Saint Cyr nous fera honneur par-tout ; il prouve d'abord notre nobleſſe, & il n'y a perſonne qui ne le conſidere.

Mlle ANASTASIE.

Mais dites-nous donc ces terribles malheurs qui doivent ſuivre le goût de l'ajuſtement.

Mlle CONSTANCE.

Pourquoi vous parez-vous ? & à qui avez-vous envie de plaire ?

Mlle PLACIDE.

A moi - même.

Mlle CONSTANCE.

C'eſt - là le motif le plus innocent, il n'y a que de l'amour propre ; mais on ne s'en tient pas là: ſi vous n'aimiez les ajuſtemens qu'à Saint Cyr, j'y conſentirois, mais vous porterez ce goût - là par-tout : on croira que vous voudrez plaire à quelqu'un ; cela pourra être vrai, & voilà votre

réputation entamée.

Mlle ANASTASIE.

Il faut donc être mal propre pour être eſtimée ?

Mlle CONSTANCE.

Il ne faut jamais être mal propre : mais une fille qui ne s'ajuſte point, & qui ſe contente d'être propre, fait ſans rien dire une déclaration qu'elle ne ſonge à plaire à perſonne, & qu'elle veut être ſage.

Mlle VALERIE.

Et par conſéquent en me parant, je déclare que je veux me perdre !

Mlle CONSTANCE.

C'en eſt le chemin.

Mlle ANASTASIE.

Mais à votre conte, toutes les femmes ſe perdent, car il n'y en a point qui n'ait le goût de l'ajuſtement.

Mlle

Mlle CONSTANCE.

Ce n'eſt pas notre goût qui nous perd, c'eſt de nous y abandonner.

Mlle PLACIDE.

Il faut donc encore ſe contraindre là-deſſus ?

Mlle VALERIE.

Je ne vois pas un ſeul endroit où l'on voulût que nous ſuiviſſions notre volonté.

Mlle ANASTASIE.

J'ai pourtant bien envie de ſuivre la mienne.

Mlle BLANDINE.

J'étouffe de tout ce qu'on nous dit tous les jours là-deſſus.

Mlle CONSTANCE.

Le goût que vous avez pour l'ajuſtement n'eſt rien préſentement : c'eſt un effet de la vanité avec laquelle nous naiſſons; vous n'y entendez point de fineſſe, vous n'avez aucuns mauvais deſ-

ſeins : mais ſi vous ne le ſurmontez, ſi vous n'y renoncez, & ſi vous n'en croyez l'expérience des autres, comptez, Meſdemoiſelles, qu'il peut vous faire perdre votre réputation, vos biens & votre ame.

Mlle VALERIE.

Eſt-il poſſible qu'une inclination naturelle que vous venez vous-même d'excuſer, & que vous croyez préſentement innocente, puiſſe cauſer tant de maux, & n'y a-t-il pas un peu d'exagération à ce que vous venez de dire ?

Mlle PLACIDE.

Mademoiſelle veut nous faire peur.

Mlle ROSALIE.

Je ne croirai jamais que l'envie d'avoir du ruban puiſſe me damner.

Mlle CONSTANCE.

Ce ſont nos inclinations qui nous perdent : quand nous ne nous y oppoſons pas, elles nous font faire un chemin dont nous ne nous ſerions jamais douté ; on ſe pare d'abord ſans aucun autre deſſein que de ſe ſatisfaire ſoi-même : on trouve quelqu'un qui nous loüe, on y prend plaiſir, on s'ajuſte pour plaire à celui qui nous a le plus loüée : il le voit, & connoît notre foible, il en abuſe ; on engage ſon cœur & on ſe perd de réputation.

Mlle VALERIE.

Cette peinture eſt affreuſe: nous ferez-vous comprendre auſſi clairement qu'on ſe ruine ?

Mlle CONSTANCE.

On commence par un ruban qui nous ſatisfait d'abord : de-là on en veut ſouvent ; il faut un habit, & pluſieurs habits; ils nous

charment dès qu'ils ſont nouveaux, ils nous dégoûtent quand on en voit de plus beaux ; il faut en avoir, on n'a pas de quoi les payer, on emprunte, on accumule dette ſur dette, on ne peut plus les payer ; ce qui a commencé par un ruban a fait ſouvent décréter la terre, & on ſe trouve ruinée.

Mlle ANASTASIE.

Vous parviendrez à nous faire craindre les ajuſtemens.

Mlle BLANDINE.

Achevez, Mademoiſelle, & nous faites voir encore la perte de notre ame.

Mlle CONSTANCE.

Vous la voyez vous-même : par votre injuſtice vous empruntez ce que vous ne pouvez payer, vous ruinez des familles entieres ; j'en ai vû un grand nombre à l'aumône, ſçachant fort bien qui les

y avoit réduites : tout ce que je vous dis-là n'eſt que trop commun.

Mlle VALERIE.

Mais on n'aime l'ajuſtement que dans la jeuneſſe, & elle ne dure pas aſſez pour donner le tems de faire tant de déſordres.

Mlle CONSTANCE.

Cette inclination ne paſſe point avec l'âge, quand la raiſon ne la détruit pas.

Mlle PLACIDE.

Une vieille ajuſtée ſeroit bien ridicule.

Mlle CONSTANCE.

C'eſt encore un des inconvéniens des ajuſtemens, mais j'ai voulu vous parler des plus importans.

Mlle ROSALIE.

Je trouve très-important qu'on ne ſe moque point de moi.

Mlle CONSTANCE.

Ne vous ajuſtez donc pas trop; car on ne ſçait point modérer ce goût-là, & il nous attire bien des railleries.

Mlle ANASTASIE.

Vous nous réduirez au ſac & à la cendre!

Mlle CONSTANCE.

Plût à Dieu vous réduire à la propreté, à la ſimplicité, à la modeſtie, & qu'on vît que vous pourriez vous ajuſter davantage, ſi vous le vouliez.

Mlle BLANDINE.

Y a-t-il autant de loüanges pour les filles qui ne ſe parent point que de blâme pour celles qui s'ajuſtent trop?

Mlle CONSTANCE.

Comme il n'y a rien de plus ordinaire que ce goût-là, il n'y a rien qu'on eſtime davantage dans notre ſexe que d'être capable de

ſe mettre au-deſſus de cette foibleſſe : cette conduite marque en même tems que nous ne ſongeons à plaire à perſonne, que nous aimons notre réputation, & que nous avons une véritable élévation.

Mlle PLACIDE.

Vous nous avez bien conduites, Mademoiſelle, & j'avoüe que je ne croyois pas que vous prouveriez ſi bien ce que vous avanciez.

Mlle VALERIE.

Que nous ſommes heureuſes qu'on nous prévienne ainſi!

Mlle LUCILE.

Et que je me ſçais bon gré d'avoir entamé cette converſation!

XI. CONVERSATION.

Sur l'Indiſcrétion.

MADEMOISELLE VICTOIRE.

JE ſors d'un lieu où j'ai bien ſouffert : il y avoit un très-honnête homme qui étoit boſſu ; une jeune Dame a parlé long-tems devant lui des avantages d'une belle taille : nous avons touſſé & fait tous nos efforts pour la faire appercevoir de l'embarras qu'elle cauſoit, ou pour changer de converſation ; mais elle a toûjours continué, & s'eſt enfin emportée ſur l'imprudence des boſſus qui vont par le monde : je ſuis ſortie auſſi embarraſſée que celui pour qui je l'étois.

Mlle ADELAÏDE.

Voilà une grande indiſcretion.

Mlle MELANIE.

On ne peut trop éviter cette perſonne-là.

Mlle ROSALIE.

Tout le monde n'a pas des défauts ſi viſibles.

Mlle ALEXANDRINE.

Quand on eſt indiſcrette, Mademoiſelle, on embarraſſe toûjours, & on ne s'en tient pas à blâmer les boſſus.

Mlle ROSALIE.

On ſçait bien qu'il y a des défauts auſſi viſibles que celui-là: mais n'eſt-on pas en ſûreté quand on n'a rien de remarquable en ſa perſonne?

Mlle ALEXANDRINE.

Et qui eſt-ce qui n'a pas des endroits qu'il faille traiter avec diſcretion? & ſi ce ne ſont pas des défauts auſſi viſibles, ils n'en

ſont pas moins ſenſibles.

Mlle ANASTASIE.

On ne ſe fait pas toûjours juſtice, Mademoiſelle : les défauts du cœur & de l'eſprit ne ſont pas ſi remarquables que ceux du corps ; on ne les connoît pas ſi clairement, on n'en demeureroit pas d'accord ſi aiſément, & on n'en ſeroit pas ſi embarraſſé.

Mlle ALEXANDRINE.

Ah ! Mademoiſelle, ſi vous connoiſſiez la perſonne dont Mademoiſelle vient de parler comme je la connois, vous verriez qu'elle n'ouvre jamais la bouche qu'elle ne fâche quelqu'un, & ne faſſe trembler tout le monde.

Mlle MELANIE.

Il faudroit la chaſſer du commerce des honnêtes gens.

Mlle ALEXANDRINE.

Ce ſeroit un grand bonheur, on n'avoit, pour vivre en ſûreté,

qu'à ſe défaire d'elle, mais l'indiſcrétion eſt plus ordinaire que l'on ne penſe.

Mlle ADELAÏDE.

Mais je ſuis de l'avis de Mademoiſelle, & il me ſemble que l'on n'a rien à craindre quand on a une figure paſſable.

Mlle ALEXANDRINE.

Croiriez-vous donc, Mademoiſelle, que l'indiſcrétion ne va qu'à parler d'un défaut devant une perſonne qui l'a, & ne comptez-vous pour rien d'importuner comme font les perſonnes indiſcrettes?

Mlle MELANIE.

Dites-nous donc ce que c'eſt que l'indiſcretion.

Mlle ALEXANDRINE.

Je ne ſçaurois vous en faire une bonne définition, car les définitions, comme vous ſçavez mieux que moi, doivent être courtes, &

je ſens que je parlerois une heure entiere de l'indiſcrétion.

Mlle VICTOIRE.

Il eſt dommage, Mademoiſelle, que je ne ſois auſſi capable d'en parler que vous ; car après ce que j'ai vû aujourd'hui, je m'emporterois volontiers contre elle.

Mlle MELANIE.

Il faut que Mademoiſelle nous la faſſe connoître pour l'éviter.

Mlle ALEXANDRINE.

L'indiſcrétion eſt ce qu'il y a de pis pour la ſociété : c'eſt ce qui fâche continuellement, c'eſt ce qui ſe trouve à tout ; on l'eſt à toute heure, en tout tems & avec toutes ſortes de perſonnes ; elle fâche ſans vouloir fâcher, elle entre mal à propos, elle ſort à contre tems, elle parle toûjours d'elle-même, elle rompt en viſiere, elle écoute ce qu'on ne veut

pas qu'elle entende, elle n'entend pas ce qu'on veut qu'elle ſçache, elle raille de la laideur devant une perſonne laide, elle attaque la pauvreté devant des perſonnes qui ne ſont pas riches, elle ſe déchaîne contre le peu de naiſſance en préſence des perſonnes qui n'en ont point, elle tourne la vieilleſſe en ridicule devant ceux qui ne ſont plus jeunes; en un mot, elle dit tout ce qu'il faut taire.

Mlle ANASTASIE.

En vérité, Mademoiſelle, il n'y a rien de ſi ridicule que le portrait que vous venez de faire, & je ne connois préſentement rien de ſi fâcheux que l'indiſcrétion.

Mlle ADELAÏDE.

Je crois qu'il n'y a point de défauts dont on ne s'accommodât mieux, & il faut que la diſcrétion ſoit la plus grande de toutes les vertus.

Mlle ALEXANDRINE.

Je crois pourtant qu'il y en a de plus eſſentielles, mais je n'en connois point d'un ſi fréquent uſage.

Mlle MELANIE.

Il eſt vrai qu'on en a beſoin à tous les momens de la vie.

Mlle ANASTASIE.

Il n'y a qu'avec ſes amis intimes qu'on peut s'en paſſer, à qui on parle ſans réflexion, & à qui on dit tout ce qu'on penſe.

Mlle ALEXANDRINE.

La diſcrétion eſt encore néceſſaire avec les perſonnes dont vous parlez, Mademoiſelle, car il faut reſpecter l'amitié, la ménager, prendre ſon tems, éviter de la bleſſer, ne voir pas toûjours ſes foibleſſes; & c'eſt par la diſcrétion que toutes ces délicateſſes ſe doivent régler.

Mlle VICTOIRE.

Je croirois bleſſer l'amitié ſi j'avois de l'art avec les perſonnes que j'aime, & ſi je ne leur diſois tout ce que je penſe.

Mlle ALEXANDRINE.

Vous la bleſſeriez bien davantage ſi vous n'en uſiez avec diſcrétion, & nous ſommes trop imparfaites pour n'avoir pas beſoin que l'art vienne au ſecours de la nature qui eſt très-défectueuſe.

Mlle ANASTASIE.

Je me rends à ce que vous dites, & j'avoüe que je n'avois pas de la diſcrétion, l'idée que vous m'en donnez : je ſuis ravie de vous en entendre parler.

Mlle ALEXANDRINE.

La diſcrétion eſt en effet admirable ; elle nous apprend à nous taire, elle nous empêche de parler bruſquement, elle nous donne une grande attention aux autres

elle nous défend de parler de nous-mêmes, de notre naiſſance, de nos biens, de nos maux, de nos affaires ; elle fait que nous n'ennuyons jamais, & que nous plaiſons ſouvent : mais je ne ſçais, Meſdemoiſelles, ſi je ne ſuis point indiſcrette moi-même, de vous en parler ſi long-tems.

Mlle MELANIE.

Non, Mademoiſelle, vous ne le ſçauriez être : nous ne cherchons qu'à nous inſtruire, & tout ce que vous nous dites nous peut être fort utile : continuez, je vous en prie.

Mlle ALEXANDRINE.

Je n'en ſçais pas plus que vous, Meſdemoiſelles, & c'eſt peut-être par intérêt & par amour propre que j'attaque un défaut dont je pâtirois plus que perſonne ; maispuiſque vous voulez que nous nous inſtruiſions enſemble, ſon-

geons à acquérir de la diſcrétion : il en faut en tout, & juſques dans la vertu ; c'eſt à la diſcrétion à la régler, car il ne faut pas toûjours être ſage, il ne faut pas toûjours faire des actions de piété, ni en tenir les diſcours ; & enfin il n'y a que de la diſcrétion dont il faille toûjours uſer.

Mlle VICTOIRE.

Je n'ai plus de regret à ce que j'ai ſouffert d'une indiſcrette, puiſque mon aventure a donné lieu à une converſation dont j'eſpere que nous profiterons toutes.

XII. CONVERSATION.

Sur l'Ordre.

MADEMOISELLE ATHENAÏS.

QUoique je me ſois bien divertie ce Carnaval, Meſdemoiſelles, je ſuis pourtant ravie de ce qu'il eſt paſſé.

Mlle ALPHONSINE.

Pour moi je n'en ſens ni joie ni chagrin.

Mlle HENRIETTE.

Et moi, qui ſuis toûjours ſincere, j'avoüe franchement que je ne ſerois pas fâchée qu'il durât encore.

Mlle MARCELLE.

On peut juger par-là que vous aimez moins l'ordre que le plaiſir.

Mlle AUGUSTE.

Effectivement, Mademoiſelle,

vous voulez nous donner mauvaise opinion de vous.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! pour mériter votre estime il faut cacher ses sentimens ?

Mlle MARCELLE.

Non, Mademoiselle, nous vous aimons mieux sincere : mais nous vous souhaiterions un peu plus de goût pour l'ordre, & moins d'engouement pour le plaisir.

Mlle HENRIETTE.

Je m'accommode fort bien de l'ordre ; mais je m'accommode bien aussi des relâchemens que l'on nous donne, & je vous avoue encore que je me suis bien divertie.

Mlle AUGUSTE.

Vous en revenez toûjours au plaisir.

Mlle HENRIETTE.

Si ceux que nous prenons n'étoient pas innocens, ils ne seroient pas permis.

Mlle ATHENAÏS.

Je n'y crois point de mal, & j'aime autant qu'une autre à me divertir ; mais comme l'intention de ceux qui nous accordent des plaisirs, n'est que de nous faire prendre de nouvelles forces pour mieux nous acquitter de notre devoir, j'ai oublié ce Carnaval, & je ne songe qu'à profiter de tout ce que l'on fait pour nous.

Mlle HENRIETTE.

Le plaisir en est-il moins grand pour nous être permis ?

Mlle ATHENAÏS.

Bien au contraire, il m'en paroît meilleur, car on le prend sans inquiétude & sans remords.

Mlle MARCELLE.

Mais aimeriez-vous à passer votre vie comme nous avons passé les derniers jours du Carnaval ?

Mlle HENRIETTE.

Je crois que mon corps s'en

laſſeroit plutôt que mon eſprit.

Mlle AUGUSTE.

Et moi j'aimerois mieux n'avoir jamais de plaiſir que de paſſer ma vie comme nous avons paſſé les derniers jours du Carnaval.

Mlle MARCELLE.

Il eſt vrai que notre vie ordinaire me paroît plus agréable, & j'ai plus de joie dans nos recréations que je n'en ai eue dans ces jours deſtinés au plaiſir depuis le matin juſqu'au ſoir.

Mlle IRENE.

Mademoiſelle eſt auſſi attachée à l'ordre que Mademoiſelle l'eſt au plaiſir.

Mlle HENRIETTE.

J'avoue ingénuement que je l'aime, en comptant toûjours qu'il eſt innocent,

Mlle MARCELLE.

Mais il ne ſeroit plus innocent, s'il étoit continuel.

Mlle HENRIETTE.

Pourquoi, Mademoiſelle?

Mlle MARCELLE.

Parce que du moins nous perdrions un tems qui nous eſt donné pour en profiter, ſans compter les autres ſuites.

Mlle IRENE.

Revenons à l'ordre, Meſdemoiſelles; nous en avons dit quelque choſe: mais Mademoiſelle en revient toûjours au plaiſir; il lui tient fort au cœur.

Mlle HENRIETTE.

J'ai été bien décriée, parce que je ſuis plus ſincere que les autres; mais en vérité, j'aime peut-être autant l'ordre que vous l'aimez.

Mlle ATHENAÏS.

Je ne pouvois plus vivre dans le déſordre; rien ne me fait paſſer les jours ſi vîte & ſi agréablement que l'ordre.

Mlle AUGUSTE.

J'ai eu bien de la peine à m'y accoûtumer, & je le confondois d'abord avec la contrainte ; mais mon expérience m'a appris qu'il n'y a rien de ſi beau & de ſi bon.

Mlle MARCELLE.

Dieu a établi l'ordre : il pouvoit créer le monde en un inſtant; mais il l'a voulu faire avec ordre, il a conſacré le travail & le repos, il a réglé le jour par le cours du ſoleil, il a voulu que la nuit y ſuccédât: les ſaiſons ſont réglées; nous les prévoyons par-là, & ſans cet ordre général nous ſerions dans une étrange confuſion.

Mlle ATHENAÏS.

On ne peut gouverner ſans ordre, & les maîtres le préferent au plaiſir de tout faire, quand la fantaiſie leur en prendroit : ils s'y aſſujettiſſent eux-mêmes : le Roi a ſes heures auſſi réglées que nous

avons les nôtres, & n'ayant qu'à commander, il ſe lie lui-même pour ſe rendre commode aux autres, & afin que l'on ſçache toûjours ce que l'on doit faire.

Mlle HENRIETTE.

Quoi ! il y a quelques régles à la Cour, & le Roi ne fait pas toutes choſes à meſure que l'envie lui en vient.

Mlle IRENE.

Il le pourroit ſans doute : mais que ſeroit-ce que la Cour d'un Prince dont on ne ſçauroit jamais l'heure de ſon lever, de ſon repas, de ſes plaiſirs, & de ſon coucher. Les Courtiſans ſeroient fort à plaindre, ils ne pourroient réſiſter à la fatigue de l'attendre toûjours, & ſeroient fâchés de manquer le tems de lui marquer leurs empreſſemens.

Mlle ATHENAÏS.

Une armée ſeroit auſſi aſſez embarraſſée

embarraſſée ſi chaque ſoldat ne ſçavoit ce qu'il doit faire.

Mlle IRENE.

Et ſans aller plus loin, Meſdemoilles, que ferions-nous ſi on nous laiſſoit depuis le matin juſqu'au ſoir livrées à nous-mêmes, attendant toûjours ce que l'on veut nous commander, & faiſant preſque toûjours mal, parce que nous n'aurions pû le prévoir, & par conſéquent nous y préparer?

Mlle MARCELLE.

Quand dans la ſuite de ma vie je tomberois entre les mains des gens du monde les plus déſordonnés, je me ferois une régle pour moi, & ſi je n'étois pas maîtreſſe de mes actions, je réglerois mes penſées, & je diſpoſerois à toutes les heures du jour des mouvemens de mon cœur autant qu'il me ſeroit poſſible.

Mlle ATHENAÏS.

Il faut pour cela en être bien la maîtresse.

Mlle ALPHONSINE.

Il ne faut pour cela que se donner à Dieu.

Mlle HENRIETTE.

Vous parviendrez à tout ce que vous désirerez de moi, en me faisant aimer l'ordre, & me dégoûtant du plaisir.

Mlle IRENE.

L'ordre me ravit, il me met en repos, il me rend tranquille, il me donne du tems pour tout ce que j'ai à faire, il ne m'en laisse point de reste, & je trouve que c'est un reméde contre toutes sortes d'inconvéniens.

Mlle ALPHONSINE.

Voilà un éloge pour l'ordre qui ne laisse rien à désirer, & qui nous en donne une grande estime.

Mlle IRENE.

Je ſerois ravie, Meſdemoiſelles, de vous avoir perſuadées en ſa faveur, car je l'aime beaucoup, & je voudrois que tout le monde lui fût ſoûmis.

XIII. CONVERSATION.

Sur le Courage.

MADEMOISELLE FAUSTINE.

JE ſuis bien laſſe de m'entendre gronder toûjours ſur le courage, & je voudrois bien ſçavoir préciſément en quoi il conſiſte.

Mlle ELEONORE.

Le courage eſt de n'avoir point peur, & cette ſorte de mérite n'eſt point pour notre ſexe, à qui il eſt permis d'être timide, de craindre les eſprits, le tonnerre & toutes ſortes de dangers.

Mlle SOPHIE.

Il faut bien le permettre, car je ne pourrois m'en empêcher.

Mlle OLIMPIADE.

Il eſt certain que le courage eſt oppoſé à la peur; mais il y en a de plus d'une eſpéce, & ce n'eſt pas celui qui fait aimer la guerre & hazarder la vie qui nous eſt néceſſaire : pour les foibleſſes dont Mademoiſelle vient de parler, je voudrois m'en défaire.

Mlle SOPHIE.

Eh ! comment s'en défaire ?

Mlle OLIMPIADE.

En s'y oppoſant d'abord, car ces foibleſſes qu'on ſe communique dans la jeuneſſe & qu'on croit jolies, deviennent des maladies dans la ſuite dont on ſouffre beaucoup, & dont on ne peut pas ſe défaire: j'ai vû des perſonnes bien importunes par ces endroits-là.

Mlle FAUSTINE.

Rien ne me paroît plus excusable.

Mlle EMILIE.

Il ne nous reſtera que trop de foibleſſes qui auront beſoin d'excuſe ſans en garder de volontaires.

Mlle FAUSTINE.

Mais revenons donc à ce courage.

Mlle OLIMPIADE.

Je ſuis perſuadée que Mademoiſelle voudroit en ſçavoir plus que nous.

Mlle EMILIE.

Si cela eſt, c'eſt pour avoir approché plus ſouvent celle qui nous faiſoit ces reproches & avoir entendu ſes inſtructions.

Mlle SOPHIE.

Quoi qu'il en ſoit, Mademoiſelle, dites-nous ce que vous en avez appris.

Mlle EMILIE.

J'ai oui dire que le courage eſt de ſurmonter les difficultés que nous trouvons dans nous-mêmes & dans les autres, & de pourſuivre nos entrepriſes ſans nous rebuter.

Mlle SOPHIE.

Et quelle entrepriſe pouvons-nous faire ici, où nous n'avons qu'à obéir & à obſerver une régle?

Mlle OLIMPIADE.

Il faut du courage pour obéir, & pour obſerver une régle.

Mlle FAUSTINE.

Nous en avons donc toutes, car nous n'en voyons pas parmi nous qui s'en diſpenſent.

Mlle EMILIE.

Il y a bien de la différence, Mademoiſelle, entre faire une choſe & la bien faire : peu de ſoldats ſe diſpenſent d'aller au combat; mais les uns y courent avec

ardeur & les autres n'y vont qu'à coups de bâton.

Mlle SOPHIE.

Cette comparaiſon m'éclaircit parfaitement & me fait voir qu'en effet cette différence ſe trouve entre nous.

Mlle EMILIE.

Il y en a qui s'acquittent de tous leurs devoirs avec joie, qui ſont les premieres par-tout, qui ſe levent dans l'inſtant qu'on les éveille, qui ne ſe plaignent jamais du froid, ni du chaud, qui trouvent du tems pour elles & pour rendre ſervice aux autres, qui aiment le travail, qui veulent contenter leurs maîtreſſes, qui voudroient faire encore plus qu'on ne leur demande, qui comptent pour rien ce qu'elles ſont, qui comprennent qu'elles auroient bien d'autres peines dans le monde; & je crois que celles-là ont du courage.

Mlle OLIMPIADE.

Dépeignez-nous auſſi-bien les autres.

Mlle EMILIE.

Ce ſont celles à qui tout coûte, qui ne peuvent ni s'éveiller, ni s'endormir, qui trouvent la régle inſupportable, qui voudroient vivre en bêtes, ſe lever quand elles n'auroient plus envie de dormir, ſe coucher quand elles en ſentiroient venir le beſoin, manger quand la fantaiſie le demanderoit, ne jamais travailler, chercher le plaiſir par-tout, ou au moins le repos.

Mlle ELEONORE.

Vous tomberez d'accord que ces exemples ne ſont que pour le tems préſent, & que nous en ſerons quittes en ſortant d'ici.

Mlle EMILIE.

Nous n'aurons peut être pas les mêmes occaſions de ſouffrir; mais

nous en aurons apparemment de plus grandes : ce que je viens de dire ne ſont que des bagatelles, ſi nous les comparons à la pauvreté où nous pourrons nous trouver, & à la mauvaiſe humeur de ceux à qui nous aurons à faire, qui ne nous reprendront pas avec les meſures que l'on garde ici.

Mlle FAUSTINE.

Vous voulez donc du courage dans l'eſprit, auſſi-bien que dans les actions.

Mlle SOPHIE.

Je me ſentirois aſſez capable de me ſurmonter dans tout ce qui ne fait ſouffrir que mon corps : mais pour les contradictions, les réprimandes, les mépris, je ne les puis ſupporter ſans colere ou ſans abattement.

Mlle FAUSTINE.

Et moi je ſouffrirois plus aiſément ce qui ne bleſſe que mon

eſprit : mais j'avoüe que je ſuis fort ſenſible aux incommodités extérieures.

Mlle EMILIE.

Vous voyez, Mademoiſelle, que le courage s'étend bien loin, & qu'il en faut en tout. Que peut-on eſpérer dans la ſuite de ſa vie, ſi on ne veut rien ſouffrir ? Comment rendrons-nous notre corps & notre eſprit fermes, ſi la moindre peine nous abat où nous rebute ? Jamais un corps ne ſe fortifie au-deſſus des autres qu'en l'accoûtumant à la fatigue, & jamais l'eſprit ne deviendra robuſte & courageux qu'en l'accoûtumant à ſurmonter les difficultés.

Mlle OLIMPIADE.

Il en eſt de même de la vertu ; on ne l'acquiert que par des épreuves, & par des pratiques qui vont à ſe faire violence.

Mlle ELEONORE.

Que ſçavons-nous ce que Dieu nous réſerve? Nous n'aurons peut-être rien à ſouffrir.

Mlle EMILIE.

Dieu en a diſpoſé autrement : on ne ſe ſauve que par la voie étroite, & on ne peut parvenir au bonheur que par les ſouffrances.

Mlle ELEONORE.

Tout cela ne me coûtera rien, quand je ſerai dévote.

Mlle EMILIE.

Il vous en coûtera encore beaucoup, ſur-tout ne vous étant pas accoûtumée à ſouffrir.

Mlle FAUSTINE.

Mais tout le monde ſouffre-t-il également ? & n'y a-t-il aucune condition qui puiſſe diminuer nos ſouffrances ?

Mlle EMILIE.

Si quelque choſe peut les diminuer, c'eſt de nous y attendre,

de nous y préparer, de nous y accoûtumer, de trouver celles qui ſe préſenteront petites, & d'en enviſager toûjours de plus grandes. Je crois qu'une Demoiſelle de Saint Cyr qui auroit ſouffert courageuſement les incommodités, les aſſujettiſſemens, les contraintes, les humiliations, les contradictions qui ſont inſéparables d'une bonne éducation; ſera plus capable de ſe bien tirer de ce qu'elle trouvera dans le monde, que celle qui aura été lâche, délicate, difficultueuſe, & qui bien loin de ſe fortifier par les ſouffrances, ſe ſera encore affoiblie par les plaintes, les murmures, les communications de ſes peines, qui ne ſont propres qu'à ajoûter les foibleſſes des autres aux nôtres particulieres.

Mlle FAUSTINE.

Je commence à comprendre que les Demoiſelles de Saint Cyr ont beſoin de courage par le malheur de leur fortune, & cet endroit excite un peu mon envie contre le Grands & les riches qui n'ont gueres de choſes à déſirer.

Mlle EMILIE.

J'ai voulu nous appliquer tout ce que j'ai dit du courage afin de nous le rendre utile : il n'y a aucun état où il n'y ait à ſouffrir & où il ne faille du courage : les grandes peines ſont pour les Grands: nous nous plaignons d'être contraintes; les Grands le ſont plus que nous : ils eſſuyent de grandes contradictions, pendant que nous n'en eſſuyons que de petites.

Mlle FAUSTINE.

Au moins leur corps eſt-il à l'aiſe.

Mlle EMILIE.

Leurs peines d'eſprit nous meneroient trop loin, ſi nous voulions entrer dans ce détail, & pour leurs corps, quoiqu'ils ayent de quoi être à leur aiſe, on les expoſe aux fatigues pour les y accoûtumer, tant on eſt perſuadé que quelque naiſſance & quelque bien qu'on ait, il faut avoir du courage pour ſe diſtinguer des autres.

Mlle ELEONORE.

A quelles peines les expoſe-t-on ?

Mlle EMILIE.

Et ſongez-vous bien, Mademoiſelle, que nos Princes vont ſouvent à pied dans les voyages, & dans les promenades ; je ne dis pas pour leur plaiſir, mais juſqu'à les fatiguer.

Mlle OLIMPIADE.

Il y a quelques jours qu'on

trouva le Roi d'Eſpagne, Monſeigneur le Duc d'Anjou, ſur le chemin de Verſailles à Saint Cyr : il avoit ôté ſon habit pour marcher plus librement, il chaſſoit par un froid très-rude, il étoit à pied, un fuſil ſur l'épaule.

Mlle ELEONORE.

A quoi cela eſt-il bon ?

Mlle EMILIE.

A fortifier ſon corps & ſa ſanté, à s'accoûtumer aux fatigues inſéparables de la guerre, & à rendre ſon eſprit plus libre & plus courageux qu'il ne le peut être, quand il eſt eſclave des commodités & des délicateſſes.

Mlle OLIMPIADE.

Me voilà contente ſur le courage, diſons quelque choſe de cette bonne foi qu'on nous demande encore.

Mlle SOPHIE.

Ce ſujet demande une converſation particuliere.

XIV. CONVERSATION.

Sur la Droiture.

MADEMOISELLE EUPHROSINE.

LEs converſations qu'on nous fait faire m'éclairent ſi bien ſur des choſes que je ne faiſois qu'entrevoir, que je voudrois que nous en euſſions une ſur ce qu'on appelle *Droiture.*

Mlle FLORIDE.

Je crois que la droiture eſt d'aller toûjours à la fin de ce qu'on nous propoſe.

Mlle DOROTHÉE.

Il en faut toûjours venir pour moi aux exemples.

Mlle FLORIDE.

Par exemple, Mademoiſelle, on ne veut point que nous chantions des chanſons profanes, &

l'on prend toutes ſortes de précautions pourqu'il n'en entre point dans la maiſon, ni par les livres, ni par les écrits : y auroit-il de la droiture à s'en tenir au pied de la lettre, en ne diſant aucune de ces chanſons, mais de chanter celles que nous avons appriſes dans le monde, & ne ſeroit-ce pas aller tout de même contre la fin qu'on ſe propoſe.

Mlle EUPHROSINE.

Et quelle eſt cette fin ?

Mlle FLORIDE.

Que nous ne ſçachions rien de mauvais, que nous nous rempliſſions l'eſprit & le cœur de bonnes choſes.

Mlle CLOTILDE.

Je ne puis pas m'empêcher de ſçavoir ce que j'ai appris dans le monde.

Mlle FLORIDE.

On peut eſpérer que vous l'ou-

blierez, & vous devez le désirer.

Mlle CLOTILDE.

Est-on maître de sa mémoire ?

Mlle FLORIDE.

On peut rejetter ce qu'elle nous rappelle quand il est mauvais, & nous parviendrons à l'oublier quand nous le désirerons de bonne foi.

Mlle DOROTHÉE.

Mais tous ces soins empêcheront-ils que nous ne retrouvions les mêmes choses dans le monde quand nous sortirons d'ici ?

Mlle FLORIDE.

Par ce même raisonnement il ne faudroit donc point nous instruire sur notre Religion, car nous trouverons peut-être dans le monde des impies & des libertins : il ne faudroit point nous former à la vertu, car nous trouverons des personnes qui n'en ont point.

Mlle EUPHROSINE.

Ce que nous pourrons trouver de corruption dans le monde eſt une grande raiſon pour nous fournir ici de toutes ſortes de préſervatifs.

Mlle DOROTHÉE.

Revenons encore à quelque exemple de droiture.

Mlle FLORIDE.

On prend un Directeur afin qu'il nous conduiſe dans le chemin du ſalut, & pour cela nous voulons qu'il connoiſſe ce qu'il y a eu nous de bien & de mal : y auroit-il de la droiture à lui vouloir cacher quelque choſe ?

Mlle CLOTILDE.

On n'eſt point obligé de ſe confeſſer toûjours à la même perſonne.

Mlle FLORIDE.

Il eſt vrai que l'Egliſe a donné une entiere liberté ſur la Confeſ-

ſion : mais il n'eſt pas toûjours bon d'uſer de tout ce qui eſt permis.

Mlle CLOTILDE.

Quoi ! ſi dans l'abſence de mon Directeur je m'étois confeſſée à un autre, vous voudriez que je recommençaſſe ma confeſſion.

Mlle FLORIDE.

Vous n'y ſeriez pas obligée ! mais s'il vous étoit arrivé quelque choſe de conſidérable, la droiture demanderoit que vous le diſiez à votre Confeſſeur.

Mlle CLOTILDE.

Je ſerois ravie qu'il ignorât ma faute.

Mlle FLORIDE.

Ce ſeroit perdre de vûe la fin que vous vous êtes propoſée en le prenant, puiſqu'il ceſſeroit de vous connoître, & ne pourroit plus vous guider ſi ſûrement.

Mlle EUPHROSINE.

On ne voudroit pas avoir une telle conduite avec ſon Medecin, & ſi on avoit eu la fievre dans l'intervalle d'une de ſes viſites, on le lui diroit avec les circonſtances, afin qu'il nous donnât des remédes convenables à notre diſpoſition préſente.

Mlle HORTENSE.

Rien n'eſt ſi juſte que cette comparaiſon, & je ne comprends pas préſentement qu'on puiſſe penſer autrement.

Mlle DOROTHÉE.

Je ſuis inſatiable d'exemples, & j'en voudrois encore.

Mlle FLORIDE.

La fin de l'établiſſement de Saint Cyr eſt de former des Demoiſelles Chrétiennes qui portent la Religion dans tous les lieux où la Providence les conduira. Entreroient-elles avec droiture dans

cette intention, ſi elles ſe contentoient de garder extérieurement les régles de Saint Cyr ſans faire un amas intérieur de Religion & de toutes ſortes de vertus.

Mlle HORTENSE.

Par tous les exemples que vous propoſez, je trouve que la droiture & la bonne foi ſe reſſemblent fort.

Mlle FLORIDE.

Comme toutes les vertus vont à la même fin, qui eſt le véritable bien de l'homme, elles ont entr'elles un grand rapport, & il eſt vrai qu'on a de la peine à diſtinguer la bonne foi, la droiture & la ſimplicité.

Mlle HORTENSE.

Ah! que je ſuis aiſe de vous entendre un peu parler de la ſimplicité; car ſi je l'oſe dire, je la confonds un peu avec la ſottiſe.

Mlle FLORIDE.

Rien n'en eſt plus éloigné, & j'ai oui dire à des perſonnes expérimentées que les grands eſprits, & les grands cœurs ſont plus capables de ſimplicité que les autres.

Mlle CLOTILDE.

Mais en quoi faites-vous conſiſter cette ſimplicité ?

Mlle FLORIDE.

A n'être point double, point artificieuſe, point remplie de fineſſes, de deſſeins, de tours, de détours, de jugemens ſur ce que les autres font & diſent, à dire ſimplement ce qu'on penſe, & à croire que les autres ſont de même, à ne point retourner ſur ce qu'on a dit, à n'y point chercher un autre ſens que celui qui s'eſt montré naturellement, à ne point examiner ce que nous ne pouvons ſûrement ſçavoir, & à ne

nous point occuper de pensées toûjours inutiles & bien souvent mauvaises.

Mlle CLOTILDE.

Je vous dirai encore qu'on n'est point maître de ses pensées.

Mlle FLORIDE.

Et je vous répondrai encore, qu'avec le secours de Dieu, qui ne nous manque jamais, on est maître de tout; qu'on peut retenir ses pensées, les faire changer d'objet, & se simplifier peu à peu en s'occupant de bonnes choses qui puissent tourner notre cœur à toutes les vertus.

Mlle CLOTILDE.

Vous ne voulez donc rien laisser pour le plaisir, si vous voulez contraindre jusqu'aux pensées?

Mlle FLORIDE.

Tout ce que nous disons ne s'oppose pas aux plaisirs innocens, & si vous goûtez jamais la paix d'une

d'une ame droite, ſimple & de bonne foi ; vous conviendrez qu'elle eſt plus délicieuſe que tous les plaiſirs.

XV. CONVERSATION.

Sur la Raillerie.

MADEMOISELLE AURELIE.

JE craignois fort, Meſdemoiſelles, que le petit voyage que j'ai fait à la campagne ne me privât de l'honneur que vous me faites, & je veux profiter aujourd'hui de cette occaſion pour vous faire une queſtion que vous pourrez mieux décider que perſonne.

Mlle AGATHINE.

Je ne me ſens gueres capable de faire des déciſions : mais vous n'avez qu'à ordonner, je vous di-

rai aſſurément tout ce que je ſçais

Mlle AURELIE.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où il y avoit pluſieurs perſonnes d'eſprit : on parla ſur la raillerie ; il y en avoit qui ſoûtenoient que c'étoit une marque de la fineſſe de l'eſprit, que lorſqu'elle eſt bien faite, & qu'elle ne peut fâcher perſonne, elle rend la converſation agréable : d'autres prétendoient qu'il ne faut jamais railler : on voulut me faire juge, mais j'avoüai que je ne m'en trouvois pas capable.

Mlle LOUISE.

Je ſerois aſſez de l'avis de celles qui veulent railler, car ce ſeroit un grand agrément retranché du commerce de vouloir interdire la raillerie, la ſociété deviendroit bien ſérieuſe & un peu fade.

Mlle AGATHINE.

Mais, Mademoiſelle, trouvez-

vous qu'il ſoit agréable d'entendre cenſurer toutes les actions d'une perſonne, & qu'elle doive prendre plaiſir à être le ſujet du divertiſſement de toute une compagnie?

Mlle LOUISE.

Ah! Mademoiſelle, ce n'eſt pas-là ce que j'appelle raillerie: celle que je conçois n'offenſe perſonne; elle doit même plaire à celle à qui elles s'adreſſent: il ne faut railler que celles qui entendent la raillerie, qui l'aiment, & qui peuvent nous la rendre.

Mlle AGATHINE.

Voici des perſonnes de bonne compagnie, qui entreront volontiers dans notre converſation.

Mlle VICTOIRE.

Ne venons-nous pas mal à propos, Meſdemoiſelles? J'ai ſujet de le craindre, & vous ne pouvez deſirer qui que ce ſoit, ayant ici tout ce qu'il y a de meilleur.

Mlle AURELIE.

Nous vous y voyons avec joie, & nous ne pouvons mieux vous le marquer qu'en reprenant notre converſation où nous en étions, quand vous êtes entrées : nous en ſommes ſur la raillerie ; les unes la veulent, les autres la blâment, & toutes enfin cherchent à la bien connoître.

Mlle ADELAÏDE.

Pour moi je trouve tant de difficultés à railler avec toutes les meſures que je crois qu'il faut garder, que je penſe qu'il eſt plus ſûr & plus facile de ne railler jamais.

Mlle LOUISE.

C'eſt donc par pareſſe, Mademoiſelle, que vous ne voulez pas railler, car ſi vous vouliez vous en donner la peine, vous le feriez mieux qu'une autre.

Mlle ADELAÏDE.

Vous avez trop bonne opinion

de moi : mais il eſt vrai que je ne trouve pas la raillerie aſſez néceſſaire pour me donner la peine qu'il faut prendre pour ſe tenir dans les juſtes bornes où il eſt néceſſaire qu'elle ſoit renfermée.

Mlle MELANIE.

Il n'y a gueres d'agrémens qui ne coûtent quelque peine pour les acquérir.

Mlle VICTOIRE.

Quoi ! Mademoiſelle, les agrémens ne ſont-ils pas naturels ?

Mlle AGATHINE.

Je crois que ceux du corps ſont naturels ; mais il n'y en a gueres dans l'eſprit qui ne ſoient acquis.

Mlle LOUISE.

Je ſuis ſi fort de l'avis de Mademoiſelle, que je crois même que ceux du corps peuvent s'acquérir.

Mlle AURELIE.

Il y a tant de choſes à dire ſur

ce chapitre que nous quitterons la raillerie, ſi nous épuiſons ce ſujet; il mérite une converſation expreſſe.

Mlle LOUISE.

Vous m'avez fait un grand plaiſir, Mademoiſelle, de revenir à notre ſujet, car j'avois bien envie que la raillerie fût autoriſée dans une compagnie comme celle-ci.

Mlle VICTOIRE.

Mais, Mademoiſelle, ne ſçavez-vous pas tous les grands malheurs qui ſont arrivés par la raillerie?

Mlle LOUISE.

J'en ſçais pluſieurs exemples: mais il y en auroit moins, ſi on ne railloit jamais que ceux qui veulent être raillés, qui eſt la premiere condition que j'y ai miſe.

Mlle MELANIE.

Connoiſſez-vous Madame de...

qui raille indifféremment tout le monde avec beaucoup d'esprit, quoique sa figure soit ridicule? Ce n'est pas assurément à elle à railler.

Mlle LOUISE.

Si elle raille la premiere de ses défauts, elle peut bien railler les autres : il n'y a point de si dangereuses personnes sur la raillerie que celles qui s'y livrent elles-mêmes.

Mlle ADELAÏDE.

Oui, car on ne sçauroit leur rien dire que ce qu'elles se disent les premieres.

Mlle AGATHINE.

Vous retombez toûjours dans cette sorte de raillerie qui peut fâcher, & celle-là ne se doit jamais souffrir.

Mlle LOUISE.

Pour moi j'ai toûjours raillé sans avoir fâché personne ; je ne

me ſuis point contrainte là-deſſus, parce que je ne ſuis tentée de railler que les perſonnes que j'aime.

Mlle VICTOIRE.

Je crois que voilà ce qui eſt le plus ſûr, de railler ſes amis & de vouloir qu'ils nous raillent.

Mlle ADELAÏDE.

Tout ce que j'entends dire me confirme qu'il vaudroit encore mieux ne railler jamais.

Mlle LOUISE.

Et moi je m'en tiendrai à railler mes amis.

Mlle AURELIE.

Il faut en tout en revenir aux maximes du Chriſtianiſme, qui nous fournit la meilleure déciſion; & comme nous ne devons pas faire ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, ne diſons jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût dit.

XVI. CONVERSATION.

Sur les Agrémens.

MADEMOISELLE CLARICE.

NOus étions l'autre jour ſi occupées de la raillerie, que nous paſſames fort légérement ſur ce que l'on diſoit que les agrémens ſe pouvoient acquérir.

Mlle EUGENIE.

J'ai toûjours oui dire : Cette perſonne eſt née agréable, cette autre eſt née choquante ; ainſi j'ai cru que les agrémens étoient naturels, & j'ai peine à comprendre que l'on puiſſe les acquérir.

Mlle CELESTINE.

Je l'ai toûjours oui dire auſſi : mais je ne ſçais ſi toutes les per-

ſonnes dont toutes les actions nous plaiſent, qui ne tournent pas la main, & ne font aucun geſte qui ne ſoit de bonne grace, je ne ſçais, dis-je, ſi elles n'ont pas appris dans leur enfance ce qui nous charme & nous paroît naturel.

Mlle CLARICE.

En effet, ſi on n'apprenoit à un enfant qu'il faut lever les doigts en mangeant, qu'il faut cacher ſa bouche quand on bâille, qu'il faut s'aſſeoir les pieds en dehors éloignés l'un de l'autre, & ainſi du reſte, je doute que les agrémens naturels puïſſent le leur apprendre.

Mlle CELESTINE.

Quand on eſt accoûtumé de bonne heure à toutes ſes actions, il eſt vrai qu'elles paroiſſent naturelles, & que l'on ne pourroit pas s'en défaire.

Mlle BRIGITTE.

Tout cela nous prouve bien l'utilité que nous tirerons de prendre de bonnes habitudes.

Mlle CELESTINE.

Mais tous les agrémens consistent-ils dans ce que Mademoiselle vient de marquer ?

Mlle CLARICE.

Ils consistent dans toutes les actions généralement qu'il seroit ennuyeux de traiter en détail : mais si je voulois donner une régle générale là-dessus, ce seroit de faire toutes nos actions comme si nous avions pour témoins les personnes du monde auxquelles nous aurions le plus d'envie de plaire.

Mlle EUGENIE.

Ce seroit une grande contrainte.

Mlle CELESTINE.

Elle ne dureroit pas long-tems ;

& vous ſeriez toûjours comme il faut être ſans qu'il vous en coûtât rien.

Mlle EUGENIE.

Quoi ! je ſerois toûjours comme ſi j'étois devant le Roi, & je ne ſerois jamais en liberté !

Mlle CAMILLE.

On voit ſi peu le Roi, qu'il ne faut devant lui qu'un air reſpectueux & attentif, mais ſi on avoit l'honneur d'être dans ſa familiarité, il faudroit rire de bonne grace devant lui, manger auſſi de même en ſa préſence ; en un mot, trouver ſa liberté en faiſant toûjours bien ce qu'on fait.

Mlle BRIGITTE.

Qu'appellez-vous rire de bonne grace ?

Mlle CAMILLE.

Je crois que c'eſt rire à propos, rire avec modération, ne ſe point piquer de rire & ne point faire

durer ſon rire au-delà de l'envie que l'on en a.

Mlle EMILIE.

J'ai connu une Dame qui diſoit qu'il falloit défendre de rire en quelque cas que ce fût.

Mlle EUGENIE.

Je me trouverois bien malheureuſe d'avoir une mere de cette humeur-là.

Mlle EMILIE.

La propoſition me parut d'abord comme à vous : mais je ne pus diſconvenir de ce qu'elle diſoit quand j'en ſçus la raiſon.

Mlle EUGENIE.

Peut-on avoir une raiſon pour une telle biſarrerie ?

Mlle CECILE.

J'ai bien envie de la ſçavoir ; car je ne la conçois pas.

Mlle EMILIE.

Cette Dame dit qu'il n'y a de rire qui ſied bien que celui qui

échappe malgré nous, & qu'ainſi on peut défendre tous les autres, puiſqu'on ne peut retenir celui-là qui plaît toûjours, parce qu'il eſt naturel.

Mlle BRIGITTE.

Je voudrois bien que vous m'expliquaſſiez ce que c'eſt que de faire durer ſon rire au-delà de l'envie que l'on en a.

Mlle EMILIE.

Il y a des perſonnes qui ſe piquent d'être rieuſes, & qui ayant ri d'abord de bon cœur, font durer enſuite leur rire ; ce qui déplaît tout-à-fait, car il eſt aiſé de s'en appercevoir.

Mlle CLARICE.

En vérité, Meſdemoiſelles, il faut toûjours avoir recours à la Religion, & la modeſtie chrétienne nous ſera une plus ſûre régle pour toutes nos actions, que tout ce que nous pourrons trou-

ver & dans les livres & dans l'uſage du monde.

XVII. CONVERSATION.

Sur la Douceur.

MADEMOISELLE ROSALIE.

JE ſors d'un lieu où l'on a bien diſputé ; les unes ſoûtenoient que Madame de .... étoit douce & les autres prétendoient qu'elle ne l'étoit point du tout.

Mlle ALEXANDRINE.

Il me ſemble que la douceur eſt une des qualités qui paroît le plus vîte, & qui eſt la moins douteuſe.

Mlle ANASTASIE.

Je ſuis d'un avis bien oppoſé au vôtre, Mademoiſelle, & je ne ſçache rien où l'on ſoit ſi ſouvent trompé.

Mlle AUGUSTE.

Mais, par exemple, Mademoiſelle, doutez-vous que Madame de .... ſoit douce, & que Madame de .... ſoit prompte & rude?

Mlle ANASTASIE.

Je mets une grande différence entre la promptitude & la rudeſſe, & ſi je ne craignois de vous paroître contrariante, je vous dirois que je crois Madame de .... plus douce que Madame de ....

Mlle ALPHONSINE.

Ah! Mademoiſelle, vous n'y penſez pas; il ne faut que les voir pour en juger tout autrement.

Mlle HENRIETTE.

Madame de .... eſt douce juſques dans les choſes extérieures; la langueur, la douceur du ſon de ſa voix, ſes manieres, tout eſt oppoſé en elle à la bruſquerie.

Mlle ANASTASIE.

Voilà en effet ſur quoi on juge une perſonne douce : mais que dit-elle avec ce ton de voix languiſſant ? Comment s'en accommodent Monſieur ſon mari, ſes amis, ſes domeſtiques & ſes voiſins ?

Mlle AUGUSTE.

Elle n'eſt pas trop aimée, je n'en comprends pas la raiſon.

Mlle ANASTASIE.

Et cette autre brutale, Madame de....

Mlle ALEXANDRINE.

On l'aime, ſans que je ſçache pourquoi.

Mlle ANASTASIE.

Voilà déja un grand préjugé en ſa faveur.

Mlle AUGUSTE.

Elle peut être aimée, & aimable, ſans être douce.

Mlle ANASTASIE.

Il eſt vrai qu'on peut avoir mille bonnes qualités qui font aimer ſans être douce ; mais je crois qu'il eſt difficile d'être aimée généralement ſans avoir de la douceur de quelque eſpece.

Mlle ROSALIE.

Eſt-ce qu'il y en a de différentes eſpeces ?

Mlle AUGUSTE.

Je le crois ; il y a des perſonnes moins ſenſibles, moins vives, & la douceur eſt preſque naturelle à celles-là.

Mlle ANASTASIE.

Il y en a d'autres dont le premier mouvement eſt vif, & dont le cœur ne laiſſe pas que d'être doux.

Mlle ROSALIE.

Mais enfin, en quoi conſiſte la véritable douceur ?

Mlle ANASTASIE.

Je crois que c'eſt à ſouffrir

ſans aigreur & ſans colere tout ce qui s'oppoſe à nous.

Mlle ALPHONSINE.

Je ne ſuis donc pas douce, car je me fâche quand on me contrarie.

Mlle ALEXANDRINE.

Et moi j'ai un profond mépris pour ceux qui ne ſont pas de mon avis, mais jamais je ne me fâche.

Mlle ANASTASIE.

Appellez-vous cela être douce?

Mlle ALEXANDRINE.

C'eſt toûjours l'être plus que Mademoiſelle, puiſqu'elle ſe fâche quand on la contrarie.

Mlle AUGUSTE.

Et moi je prétends que Mademoiſelle eſt plus douce, & qu'il y a plus d'aigreur à ce mépris qu'à la conteſtation.

Mlle ANASTASIE.

Vous voyez déja, Mademoi-

ſelle, qu'il y a plus d'une eſpece de douceur.

Mlle HENRIETTE.

Je voudrois bannir la conteſtation du commerce.

Mlle ANASTASIE.

Il en ſeroit moins agréable, & ce déſir-là n'eſt pas d'une perſonne auſſi douce que vous le paroiſſez, car il faut diſputer, mais diſputer avec douceur.

Mlle HENRIETTE.

J'avoüe que je ne comprends pas cela.

Mlle ANASTASIE.

Et pourquoi ne pouvez-vous comprendre qu'on penſe autrement que vous ? Ne voulez-vous pas bien être perſuadée ſi vous avez tort, & perſuader les autres ſi vous avez raiſon.

Mlle ALPHONSINE.

J'aurois beau être perſuadée de l'opinion des autres, je ne me

rendrois jamais si j'avois tant fait que de disputer.

Mlle ANASTASIE.

Voilà justement ce qu'on appelle n'être pas douce, car il faut se rendre à la raison aussi-tôt qu'on la connoît, & ne jamais disputer de mauvaise foi, du moins dans les choses de conséquence.

Mlle HENRIETTE.

J'avoüe que j'aurois de la peine à faire ce que vous dites.

Mlle ANASTASIE.

Je l'ai vû faire à une personne de beaucoup d'esprit, mais prévenue de l'opinion qu'elle soûtenoit ; elle disputoit avec une vivacité qui lui étoit naturelle, avec un peu d'orgueil, & l'on voyoit qu'elle étoit très-persuadée qu'elle alloit convaincre : cependant elle s'arrêta tout court à une raison qui la convainquit elle-même,

& elle avoüa qu'elle avoit eu tort.

Mlle ALEXANDRINE.

Je trouve quelque lâcheté à cela.

Mlle ANASTASIE.

Dieu nous préſerve, Mademoiſelle, de confondre le courage avec l'opiniâtreté: on fut charmé de ce que je viens de vous dire, & cette perſonne fut plus admirée par-là que par mille bonnes qualités qu'elle a.

Mlle AUGUSTE.

Bien loin qu'il y ait de la lâcheté dans ce procedé, il y a, ce me ſemble, de la grandeur.

Mlle ANASTASIE.

Vous avez raiſon, Mademoiſelle, rien n'eſt ſi grand que de ſe rendre à la raiſon & à la vérité.

Mlle ALPHONSINE.

J'ai toûjours oui dire qu'il y avoit du courage à ſoûtenir ce

qu'on avoit commencé.

Mlle ANASTASIE.

Il y a du courage à ne ſe point rebuter des difficultés, à ſurmonter tous les obſtacles qui ſe trouvent ou dans les autres ou dans nous mêmes, à ſouffrir toutes ces peines qui ſe rencontrent dans les choſes que nous entreprenons; mais il faut qu'elles ſoient fondées ſur la juſtice & ſur la raiſon.

Mlle ROSALIE.

Nous avons oublié la douceur; il me ſemble que ce que nous diſons n'y a plus de rapport.

Mlle ANASTASIE.

Tout y en a, Mademoiſelle; il y a une douceur d'humeur qui nous fait tout recevoir ſans peine & ſans aigreur; il y en a une de conduite qui nous fait rendre à la raiſon; il y en a une de cœur qui nous fait aimer la paix avec les perſonnes avec qui nous vivons,

& c'eſt une des plus néceſſaires.

Mlle HENRIETTE.

Et une des plus rares.

Mlle ANASTASIE.

Elle le peut être dans toute ſon étendue; mais il y a beaucoup de perſonnes qui paroiſſent rudes & dont le cœur ne l'eſt pas.

Mlle AUGUSTE.

On juge de la douceur ſur les apparences exterieures qui cachent quelquefois beaucoup d'aigreur.

Mlle ALEXANDRINE.

Quelque oppoſition qu'on ait à cette vertu par ſon naturel, ne peut-on pas l'acquérir ?

Mlle ANASTASIE.

Toutes les vertus peuvent s'acquerir par le ſecours de la grace, & je crois qu'en faiſant ſouvent des actions de douceur on deviendroit bien-tôt plus douce que celles qui le ſont naturellement.

Mlle

Mlle ROSALIE.

Je crois cette vertu inſéparable de l'humilité.

Mlle AUGUSTE.

Il eſt vrai, & je crois qu'elle l'eſt auſſi de la patience.

Mlle ALEXANDRINE.

Voilà une converſation qui peut nous être fort utile.

Mlle ANASTASIE.

Oui, ſi elle nous fait entreprendre la pratique des vertus dont nous venons de parler.

XVIII. CONVERSATION.

Sur l'Emulation.

MADEMOISELLE MARCELLE.

ON parle ſouvent d'émulation, ſur-tout aux jeunes perſonnes. Je trouve qu'il eſt dif-

ficile de ne la pas confondre avec l'envie.

Mlle SOPHIE.

Je les crois pourtant très-différentes.

Mlle MARCELLE.

Dites-nous ce que vous en penſez.

Mlle SOPHIE.

L'envie eſt d'être fâchée du bien qu'on voit dans les autres; on le leur ôteroit, ſi on le pouvoit, ce qui vient de la baſſeſſe du cœur : l'émulation eſt d'être excitée au bien par celui qu'on voit dans les autres, de vouloir les imiter, & de faire ſon poſſible pour les ſurpaſſer, ce qui vient de l'élévation du cœur; ainſi je crois avoir raiſon de dire que rien n'eſt plus différent.

Mlle IRENE.

Vouloir ſurpaſſer les autres, n'eſt-ce pas envie ?

Mlle SOPHIE.

Non certainement, c'eſt émulation, courage, bonne gloire, & nulle raiſon ne nous oblige à ne vouloir pas aller le plus loin que nous pouvons dans toutes ſortes de biens.

Mlle MARCELLE.

Je croirois mettre la diviſion entre des enfans, ſi je leur prêchois cette émulation.

Mlle SOPHIE.

Je crois que vous y auriez mis ce qu'il y a de meilleur pour la Jeuneſſe.

Mlle IRENE.

N'y a-t-il pas d'autres moyens de les exciter ?

Mlle SOPHIE.

Les mauvais naturels ſe rendent aux châtimens, les médiocres aux récompenſes, & les excellens à l'envie de plaire, & d'exceller dans ce qu'on leur demande :

mais je ſuis honteuſe de tant parler, & ſi Mademoiſelle Fauſtine vouloit entrer en converſation, elle vous parleroit mieux que moi.

Mlle FAUSTINE.

Je ne pourrois m'expliquer auſſi-bien que vous, Mademoiſelle, mais je penſe de même.

Mlle MARCELLE.

Vous croyez donc auſſi, Mademoiſelle, qu'il faut inſpirer l'émulation ?

Mlle FAUSTINE.

Je le crois par raiſon & ſur mon expérience. J'ai vû des enfans qu'on pouſſoit à tout ce qu'on vouloit par la moindre loüange, & en leur marquant qu'on étoit content d'eux.

Mlle IRENE.

Je croirois ne devoir pas approuver cette ardeur pour les loüanges,

Mlle SOPHIE.

Rien ne ſeroit plus dangereux pour la Jeuneſſe que de les y rendre inſenſibles.

Mlle MARCELLE.

Mais c'eſt l'orgueil qui fait aimer les loüanges.

Mlle FAUSTINE.

L'orgueil veut des loüanges ſans les mériter, & l'honneur veut mériter des loüanges.

Mlle IRENE.

Vous dites, Mademoiſelle, que les jeunes gens y doivent être ſenſibles; eſt-ce que la vertu n'eſt pas la même pour tous les âges?

Mlle SOPHIE.

La vertu eſt ſans doute toûjours la même, mais il faut y aller par degrés.

Mlle MARCELLE.

Pourquoi n'aller pas tout d'un coup où il faut aller?

Mlle SOPHIE.

Parce qu'on ne va gueres au haut d'une maiſon ſans ces degrés dont je veux parler.

Mlle IRENE.

Mais vous convenez bien que pour être vertueuſe, il faut d'autres motifs que celui de la loüange.

Mlle FAUSTINE.

Il en faut d'autres certainement: mais on y conduira beaucoup plus aiſément ces cœurs élevés & généreux dont je parle, que ceux qui ne connoiſſent que la crainte & l'intérêt.

Mlle SOPHIE.

On ne peut rien faire de bon de ceux qui ne ſe ſoucient point de contenter les perſonnes qui les conduiſent, & cette indifférence eſt de mauvais augure pour l'avenir.

Mlle MARCELLE.

J'ai bien de la peine à me rendre, & à comprendre qu'il faille inſpirer dans un tems ce qu'il faudra détruire dans un autre.

Mlle FAUSTINE.

Il eſt pourtant certain que chaque choſe a ſon tems, & qu'il y a une ſolidité dans la vieilleſſe qui ne ſiéroit pas à la jeuneſſe.

Mlle SOPHIE.

Je perſiſte à croire que la jeuneſſe ne peut être trop ſenſible aux loüanges des honnêtes gens, à l'honneur, à la réputation, & qu'il n'y a que les courages élevés qui ſoient capables de tout faire pour y parvenir.

Mlle IRENE.

Avez-vous vû des exemples de ce que vous dites?

Mlle SOPHIE.

On en voit pour peu qu'on étudie le naturel des jeunes gens;

j'en ai connu qui auroient ſouffert le martyre pour contenter les perſonnes avec qui elles vivoient ; j'en ai vû, & un très-grand nombre, qu'on ne menoit que par la crainte.

Mlle MARCELLE.

Et vous croyez que ceux-là ſont moins bons ?

Mlle SOPHIE.

Ils ont le cœur bas, & comment auront-ils le courage de ſe contraindre pour la réputation quand ils ſeront dans le monde, s'ils n'ont pas celui de faire leur poſſible pour plaire à ceux dont dépend leur bonheur préſent : ne me parlez point des gens incapables d'émulation ; il n'y a rien de bon à en eſperer.

XIX. CONVERSATION.

Sur l'Education de Saint Cyr.

MADEMOISELLE ELEONORE.

JE ſuis charmée, Meſdemoiſelles, des converſations qu'on nous a données pour nous divertir, & jamais on ne pouvoit trouver une invention plus agréable & plus utile en même tems.

Mlle FLORIDE.

Il eſt vrai, Mademoiſelle, que tous les jeux qu'on pourroit nous permettre nous donneroient moins de plaiſir.

Mlle OLIMPIADE.

Parlez pour vous, Mademoiſelle; car pour moi je ne ſçaurois comprendre qu'une inſtruction ſoit un plaiſir.

Mlle DOROTHÉE.

Il n'eſt pas poſſible, Mademoiſelle, que vous penſiez ce que vous dites.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous êtes bien malheureuſe, Mademoiſelle, ſi vous ne pouvez vous inſtruire qu'en vous ennuyant.

Mlle OLIMPIADE.

Trouvez-vous, Mademoiſelle, que l'on doive rire au Sermon & au Catéchiſme.

Mlle ELEONORE.

Non, Mademoiſelle : mais je crois qu'on peut avoir du plaiſir ſans rire.

Mlle OLIMPIADE.

Le rire me paroît ce qu'il y a de meilleur.

Mlle EUPHROSINE.

Mais, Mademoiſelle, le bonheur d'une perſonne que vous aimeriez, ne vous feroit-il pas

plaiſir, & en ririez-vous ?

Mlle DOROTHÉE.

Et ſi elle vous devoit ſon bonheur, n'en auriez-vous pas le cœur rempli de joie, ſans avoir envie de rire ?

Mlle OLIMPIADE.

Je ne démêle pas trop bien ce que je penſe là-deſſus ; ce que vous dites me raviroit : je ſens bien que je n'en rirois pas ; cependant j'avoue que je ne ſuis jamais ſi aiſe que quand je ris.

Mlle EUPHROSINE.

Le rire vient de quelque choſe qui nous ſurprend & qui nous paroît plaiſant ou ridicule : mais il y a des choſes qui nous font encore plus de plaiſir.

Mlle OLIMPIADE.

Mais quand je conviendrois de ce que vous dites, où ſont donc ces grands plaiſirs que vous trouvez dans les converſations qu'on

nous fait faire depuis quelque tems.

Mlle. FLORIDE.

En peut-on trouver de plus grand? Nous repréſentons, on nous écoute ; nous diſons des choſes pleines d'eſprit & de vérité

Mlle EUPHROSINE.

Notre eſprit s'éclaire ſur des choſes que nous n'aurions peut-être jamais connuës, ou du moins il nous en auroit coûté une longue expérience.

Mlle ELEONORE.

Non-ſeulement notre eſprit s'éleve, mais notre cœur ſe forme à toutes ſortes de vertus.

Mlle OLIMPIADE.

Vos plaiſirs ſont bien ſérieux, Meſdemoiſelles.

Mlle CLÉMENTINE.

Ils n'en ſont pas moins grands.

Mlle OLIMPIADE.

Mais eſt-il poſſible que vous ne

trouviez pas qu'il ſoit plus divertiſſant de ſauter, de danſer, de joüer à toutes ſortes de jeux, que d'examiner ce que c'eſt que l'indiſcrétion, quelle différence il y a d'un bon eſprit à un bel eſprit, & une infinité d'autres choſes qu'on nous apprend.

Mlle EUPHROSINE.

Il faut danſer, ſauter, courir, pour ſe bien réjouir, & pour faire des exercices auſſi néceſſaires à notre ſanté qu'à notre plaiſir: mais quand on veut joüer à des jeux plus tranquilles, ne trouvez-vous pas qu'il ſoit plus agréable de faire enſemble des converſations, qui en nous faiſant diſputer, nous donnent des vûes droites ſur chaque choſe?

Mlle DOROTHÉE.

Mademoiſelle aimeroit peut-être mieux repréſenter la belle Germaine.

Mlle CLÉMENTINE.

Ou bien chanter, à qui eſt ce chariot qui paſſe & qui repaſſe ?

Mlle OLIMPIADE.

Ne vous en moquez point, Meſdemoiſelles, je ne ſuis pas ſeule de mon goût; ces jeux-là ſont en uſage depuis qu'il y a des enfans au monde, & on ne s'eſt point imaginé pour les réjouir de leur faire faire des définitions.

Mlle ELEONORE.

Mais préſentement, Mademoiſelle, ne vous divertiſſez-vous pas à ſoûtenir une mavaiſe cauſe avec tant d'eſprit ?

Mlle OLIMPIADE.

Je me divertis aſſez en effet de vous voir toutes contre moi; mais je vous avouerai que je ſuis bleſſée du déſir continuel de s'inſtruire qui regne ici.

Mlle DOROTHÉE.

Ce que vous dites-là, Made-

moiſelle, eſt d'une étrange oppoſition au bien.

Mlle OLIMPIADE.

C'eſt la nature, Mademoiſelle.

Mlle DOROTHÉE.

Et parce que c'eſt la corruption de la nature, faut-il s'y abandonner, & ne pas profiter des ſoins extraordinaires qu'on prend ici pour nous?

Mlle OLIMPIADE.

Ah! Mademoiſelle, l'éducation de Saint Cyr n'eſt pas exempte de critique.

Mlle ELEONORE.

Seroit-il poſſible, Mademoiſelle? Il ſemble que tout le monde l'admire & doit l'admirer.

Mlle OLIMPIADE.

On prétend qu'on nous veut rendre trop habiles, & que nous en ſerons moins heureuſes.

Mlle EUPHROSINE.

Pour moi, je ne croirai jamais

qu'en nous inſtruiſant de notre Religion, & en nous donnant de la raiſon, on nous rende malheureuſes.

Mlle OLIMPIADE.

Nous aurons peut-être trop d'eſprit pour les gens avec qui nous aurons à vivre.

Mlle ELEONORE.

Il me ſemble qu'on ſonge plus à nous donner de la raiſon qu'à exciter notre eſprit.

Mlle EUPHROSINE.

Plus nous ſerons Chrétiennes & raiſonnables, & plus nous ſçaurons nous accommoder de la fortune qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, & la raiſon qu'on nous inſpire nous aidera à ſupporter ceux qui n'en ont pas.

XX. CONVERSATION.

Sur la Dépendance.

MADEMOISELLE ODILE.

DIvertiſſons-nous aujourd'hui à imaginer ce que nous ferions dans le monde, ſi nous y étions.

Mlle HORTENSE.

J'éloigne cette penſée de mon eſprit, ne craignant rien tant que le jour que je ſortirai d'ici.

Mlle AURELIE.

Mademoiſelle Odile ne prétend pas parler de ce qu'elle fera, mais de ce qu'elle feroit, ſi elle n'avoit qu'à déſirer.

Mlle VICTOIRE.

Pourquoi donner l'eſſor à ſon imagination pour n'en être que

plus malheureuſe dans la ſuite ?

Mlle MELANIE.

C'eſt que ſi nous nous attriſtons de ce qui nous attend, nous ſerons triſtes au lieu de nous divertir.

Mlle ADELAÏDE.

Et vous voulez vous faire un plaiſir de ce qui n'arrivera jamais.

Mlle ODILE.

Oui, Mademoiſelle, n'eſt-il pas bien de ſe réjouir le plus qu'on peut ?

Mlle VICTOIRE.

J'aimerois mieux voir à peu-près le parti que je prendrois en ſortant de Saint Cyr.

Mlle AURELIE.

Quelle utilité trouverons-nous à nous affliger avant ce tems ?

Mlle VICTOIRE.

Il ne faut pas nous affliger; mais nous préparer pour être moins ſurpriſes.

Mlle MELANIE.

Si nous avons des malheurs à eſſuyer, au moins ſerons-nous en liberté, & avec cela tout me paroît ſupportable.

Mlle HORTENSE.

Peignez-nous cet état de liberté, car j'avoue que je ne le comprends pas.

Mlle MELANIE.

J'appelle liberté de faire tout ce qui vient dans la tête.

Mlle HORTENSE.

Venons au détail, vous ſortez de Saint Cyr, où irez-vous?

Mlle MELANIE.

J'irai avec mon pere; il ne me contraindra pas; il ſort ſouvent je ſerai maîtreſſe de la maiſon.

Mlle HORTENSE.

Tout cela eſt général, que ferez-vous le matin?

Mlle MELANIE.

Je me leverai tard, je m'ajuſte-

rai, j'irai à la Meſſe.

Mlle VICTOIRE.

Avec qui ? toute ſeule ?

Mlle MELANIE.

Une fille me ſuivra.

Mlle HORTENSE.

Vous ſuppoſez donc une femme de chambre qui n'aura que vous à ajuſter & à vous ſuivre ? Mais il faut vous l'accorder : vous voilà revenue de la Meſſe.

Mlle ODILE.

Elle dînera, ſi ſon pere eſt revenu.

Mlle ADELAÏDE.

Et s'il ne l'eſt pas ?

Mlle AURELIE.

Elle l'attendra.

Mlle HORTENSE.

La voilà dans la dépendance.

Mlle ADELAÏDE.

Et ſi le dîné eſt mauvais, mal ſervi, à qui s'en prendra-t-on ?

Mlle VICTOIRE.

A celle qui eſt la maîtreſſe de la maiſon, & qui en répond.

Mlle HORTENSE.

Paſſons encore le dîné ; votre pere eſt ſorti, que devenez-vous?

Mlle MELANIE.

Je fais, ou je reçois des viſites.

Mlle VICTOIRE.

Vous ne connoiſſez perſonne, vous avez vingt ans, & vous voilà à faire & à recevoir des viſites: qui vous accompagne ?

Mlle AURELIE.

Quelque amie de ſa mere.

Mlle HORTENSE.

Vous ne pouvez donc rien ſeule ? Et il faut dépendre de l'humeur, du loiſir, de la ſanté, & de la volonté de cette amie.

Mlle ODILE.

Je n'aime pas ce plan-là : faiſons-en un autre ; je n'ai ni pere ni mere.

Mlle ADELAÏDE.

Eh ! bien, à la bonne heure : où allez-vous ?

Mlle ODILE.

Je vais chez une Princeſſe; elle me donne de quoi m'habiller proprement, je la ſuis au bal, à la Comédie, chez les Grands, je fais bonne chere.

Mlle VICTOIRE.

Eſtes-vous bien avec elle ?

Mlle ODILE.

Je ſuis ſa favorite.

Mlle ADELAÏDE.

Vous permet-elle de la quitter ?

Mlle ODILE.

Vous repoſez-vous? Voyez-vous qui vous plaît? En un mot, avez-vous un moment de liberté ?

Mlle AURELIE.

Vous ne mettez point de piété dans vos projets ; j'en veux avoir, & me retirer avec une perſonne

qui penſe comme moi, mettre notre bien enſemble, avoir les mêmes exercices, les mêmes relâchemens, nous ſervir tour à tour, & faire notre ſalut enſemble.

Mlle HORTENSE.

Il faut, pour la bienſéance, qu'elle ſoit âgée.

Mlle AURELIE.

N'y a-t-il pas des perſonnes âgées fort raiſonnables?

Mlle HORTENSE.

Sans doute, & elles le ſont pour l'ordinaire plus que les autres; mais comme nous l'avons déja dit, il faut ſe régler ſur la ſanté, la volonté, & l'humeur de cette perſonne-là; vous voilà plus dépendante qu'à Saint Cyr, & engagée à une vie plus triſte; je ne vois que votre chambre & l'Egliſe, un habit modeſte, & un éloignement de tous plaiſirs mon-

dains : un Couvent ſeroit moins auſtere.

Mlle ODILE.

Vous me déſeſperez, Mademoiſelle, & je ne ſçais plus quel parti prendre ; accordez-moi, pour me conſoler un peu, ce qu'on appelle un Château en Eſpagne.

Mlle HORTENSE.

J'y conſens.

Mlle ODILE.

Je ſuis veuve, riche, ſans enfans, ſans proches parens, maîtreſſe de moi, avec aſſez d'années pour me conduire; j'ai une maiſon à la ville pour l'hiver, une à la campagne pour l'été, & je ne ſonge qu'à me divertir : vous ne pouvez nier que je ne ſois heureuſe.

Mlle HORTENSE.

Oui, s'il n'arrive aucun évenement qui vous trouble.

Mlle AURELIE.

Que pourroit-il lui arriver ?

Mlle

Mlle ADELAÏDE.

L'injuſtice d'un voiſin qui fait un procès, l'inſolence d'un payſan qui ne craint point une femme.

Mlle VICTOIRE.

Un Chaſſeur qui lui tue ſon gibier.

Mlle ADELAÏDE.

Un Gentilhomme qui lui diſpute ſa place dans l'Egliſe.

Mlle ODILE.

La juſtice eſt pour tout le monde.

Mlle HORTENSE.

Vous voilà en procès, & dépendante de tous vos Juges, & de tous ceux dont vous voudrez les ſollicitations.

Mlle AURELIE.

J'ajoûte au plan de Mademoiſelle Odile que j'ai une grande protection à la Cour qui me ſoûtient dans mes affaires.

Mlle HORTENSE.

Sans que vous lui rendiez aucun ſervice, ſans que vous lui faſſiez votre cour, ſans que vous ſoyez aſſidue auprès d'elle ?

Mlle ADELAÏDE.

Ces idées ſont impraticables.

Mlle ODILE.

Eh bien ! qu'en voulez-vous conclure ?

Mlle HORTENSE.

Que les hommes ſont dépendans les uns des autres, que les femmes le ſont encore plus, que nous ſommes foibles, que nous avons beſoin d'être ſecourues, protégées, & que cela eſt ſi vrai que nous n'oſerions demeurer dans une maiſon ſans hommes.

Mlle VICTOIRE.

On n'oſeroit ſe mettre en chemin ſans avoir quelque homme avec ſoi, parce que nous ſerions expoſées à toutes ſortes d'inſultes,

Mlle ODILE.

Les Couvens n'ont point d'hommes.

Mlle HORTENSE.

Ils en ont au dehors pour les ſecourir.

Mlle AURELIE.

Combien de maiſons à Paris habitées par des femmes!

Mlle ADELAÏDE.

Leurs voiſins les protegent, ſi elles ſçavent s'attirer de la conſidération.

Mlle ODILE.

Tout cela conclut que nous ſommes bien malheureuſes.

Mlle HORTENSE.

Oui, quand nous ne ſommes pas raiſonnables, que nous voulons des choſes impoſſibles, que nous ne ſçavons pas nous accommoder de notre état, & vivre dans une dépendance dont nous venons de voir qu'on ne peut ſe paſſer.

XXI. CONVERSATION.

Sur les inconvéniens du Mariage.

MADEMOISELLE CLOTILDE.

JE ſuis bien aiſe de me trouver avec vous, Meſdemoiſelles, & quand je vous aurois choiſies, je n'aurois pas mieux fait que ce que le hazard vient de faire.

Mlle ATHENAÏS.

Vous nous paroiſſez ſi rêveuſe depuis quelques jours que nous avons voulu vous diſtraire, & c'eſt-là ce qui nous amene

Mlle CECILE.

Il eſt vrai que votre humeur paroît toute changée.

Mlle CLOTILDE.

Je ne le ſuis pas pour vous : mais j'avoüe qu'à meſure que le tems de ſortir d'ici approche, je

ſuis fort occupée du parti que je prendrai.

Mlle MELANIE.

A chaque jour ſuffit ſon mal : pourquoi s'inquiéter ?

Mlle CLOTILDE.

Mais il eſt bon de penſer à ce qu'on veut faire.

Mlle ROSALIE.

Il n'y a point de parti qui n'ait ſes inconvéniens.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut les peſer, il eſt toûjours bon de prévoir.

Mlle CLOTILDE.

C'eſt juſtement ce que je voudrois faire.

Mlle MELANIE.

Celui de la Religion eſt le plus dangereux, & je ne comprends pas comment on a la hardiſſe de s'enfermer pour le reſte de ſa vie.

Mlle ALEXANDRINE.

N'appellez-vous point s'enfer-

mer que de ſe marier, & faut-il moins de hardieſſe pour ce parti que pour l'autre ?

Mlle CLOTILDE.

Celui-là me fait trembler, quand je ſonge qu'on ſe donne à un maître ſans le connoître.

Mlle MELANIE.

Connoiſſez-vous mieux la Supérieure à qui vous allez vous obliger d'obéir ?

Mlle CECILE.

Et qui peut être très-déraiſonnable.

Mlle ALEXANDRINE.

Le mari peut l'être auſſi ; il n'a nulle régle qui le conduiſe : on eſt expoſée à toutes ſes extravagances.

Mlle CLOTILDE.

On ſçait dans un Couvent ce qu'on vous demandera, & s'il y a des perſonnes à qui il faut obéir, il y en a auſſi qui ſont dans les

mêmes intérêts que vous, & qui ne ſouffrent pas qu'on demande autre choſe que ce qui eſt reglé.

Mlle ROSALIE.

Ne me parlez point de regle, & de ſacrifier ſa liberté.

Mlle ALEXANDRINE.

Ne la ſacrifiez-vous point à un mari?

Mlle MELANIE.

Il y en a de doux, de complaiſans, que vous aimez, & qui vous aiment.

Mlle CLOTILDE.

Il y en a ſans doute, mais vous ne ſerez peut-être pas heureuſe en ce choix, & les meilleurs ſont toûjours tyranniques.

Mlle ROSALIE.

Pourquoi voulez-vous que tous les hommes ſoient des tyrans?

Mlle ALEXANDRINE.

C'eſt que le devoir eſt tyrannique, & qu'un mari, quelque

doux qu'il ſoit, veut que vous ſoyez honnête femme, & que vous ne viviez que pour lui & pour votre famille.

Mlle ATHENAÏS.

En quoi faites-vous conſiſter le devoir d'une honnête femme ?

Mlle CLOTILDE.

A s'oublier elle-même, & ne penſer plus qu'à ſa famille.

Mlle CECILE.

S'oublier ſoi-même ! Voilà un terme de Couvent dont on ne ſe ſert point dans le monde.

Mlle ALEXANDRINE.

Je ne ſçais ſi le terme eſt de Couvent, mais la pratique eſt du monde, & ſi vous voulez parcourir les devoirs d'une honnête femme, vous ne trouverez gueres de tems pour elle.

Mlle CECILE.

Une femme ſe leve, s'habille, s'ajuſte, reçoit compagnie, va ſe

promener, joüe ; tout cela n'eſt pas fort auſtere.

Mlle MELANIE.

Elle va à des Spectacles, elle fait des amies, elle ſe divertit fort bien.

Mlle ALEXANDRINE.

Et ſon mari en eſt content ? vous le ſuppoſez bien accommodant.

Mlle CLOTILDE.

Vous ſuppoſez auſſi que cette femme abandonne ſa réputation.

Mlle ROSALIE.

Non, mais tout cela n'eſt pas incompatible.

Mlle ATHENAÏS.

C'eſt de la journée d'une honnête femme que je voudrois parler, car je ne comprends point que je puiſſe vivre ſans réputation.

Mlle ALEXANDRINE.

Une honnête femme ſe leve

matin pour avoir plus de tems, elle commence par la priere, elle donne ſes ordres à ſes domeſtiques, elle voit ſes enfans, elle entre dans leur éducation, elle s'occupe à recevoir les perſonnes que ſon mari amene quelquefois à dîner, qui ne ſont pas toûjours de ſon goût; elle eſt la premiere ſervante chez elle pour tout préparer; après le repas elle demeure en compagnie malgré elle, on la laiſſe enfin, elle travaille à ſon ouvrage ou à ſes affaires, elle écrit à des Procureurs, elle ſort peu: voilà comme le jour finit, elle recommence le lendemain.

Mlle MELANIE.

Si c'eſt là comme une femme doit vivre, j'aimerois mieux être Anachorette.

Mlle ATHENAÏS.

Ce n'eſt pourtant point là une femme malheureuſe.

Mlle ALEXANDRINE.

Non, j'ai prétendu faire le portrait d'une femme heureuſe, paiſible & aſſez riche.

Mlle CECILE.

En pouviez-vous peindre une plus malheureuſe ?

Mlle ALEXANDRINE.

Aiſément, c'eſt une femme qui aime ſon mari, qui n'en eſt point aimée, qui eſt jalouſe.

Mlle MELANIE.

Cela eſt affreux.

Mlle ATHENAÏS.

Aimeriez-vous mieux celle qui hait ſon mari, qui en eſt aimée & accablée par ſes aſſiduités, ſes jalouſies, ſes tyrannies, & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible.

Mlle ROSALIE.

Ce ſont-là de ces aventures extraordinaires : peignez-nous des états plus communs.

Mlle ALEXANDRINE.

Eh bien ! un mari & une femme qui vivent honnêtement enſemble, ſans s'aimer beaucoup : le mari a une femme qu'il aime, avec qui il ſe ruine, & met ſa famille à l'aumône ; ce malheur n'eſt point rare.

Mlle ATHENAÏS.

Deux autres époux vivent aſſez bien enſemble : mais une femme eſt malheureuſe par ſes groſſeſſes. J'en ai connu une qui, à chaque enfant, perdoit les jambes, & qui à la fin les perdit tout-à-fait, on l'a vûe ici, il falloit la porter. On ne finiroit pas ſi on rapportoit les exemples qu'on ſçait, & il y en a bien davantage qu'on ne ſçait pas.

Mlle ALEXANDRINE.

Il faut qu'une femme ſe dévoue à la mort & à l'eſclavage en ſe mariant, & il n'y en a que trop d'exemples.

Mlle CLOTILDE.

En vérité, Mademoiſelle, vous nous faites une grande peur du mariage, & vous voudriez donc que toutes les filles ſe fiſſent Religieuſes.

Mlle ALEXANDRINE.

J'en ſerois bien fâchée, car une mauvaiſe Religieuſe n'eſt pas plus heureuſe qu'une femme mariée.

Mlle ROSALIE.

Que voudriez-vous donc?

Mlle ALEXANDRINE.

Qu'on connût le foible de tous les états, & qu'on ne s'imaginât point qu'il y en a d'heureux.

Mlle ATHENAÏS.

Que conſeilleriez-vous à une amie?

Mlle ALEXANDRINE.

De bien prier Dieu avant que d'embraſſer un état.

Mlle CECILE.

Vous nous renvoyez à la dévotion.

Mlle ALEXANDRINE.

Il n'y a qu'elle qui puiſſe nous faire ſoûtenir les malheurs de la vie.

XXII. CONVERSATION.

Sur l'Eſprit du Monde.

MADEMOISELLE ANASTASIE.

JE ſuis ravie de vous revoir, Meſdemoiſelles, & je vous aſſure que j'avois beaucoup d'impatience d'être avec vous.

Mlle ALPHONSINE.

Ce que vous dites, Mademoiſelle, eſt-il bien ſincere? Eſt-il poſſible que vous aimiez mieux être ici qu'à Verſailles?

Mlle HENRIETTE.

J'ai peine à le croire : car je ſuis perſuadée qu'on s'y divertit mieux qu'ici.

Mlle ANASTASIE.

Rien n'eſt plus différent, Meſdemoiſelles, que l'idée que l'on ſe fait des plaiſirs & ce qu'ils ſont en effet.

Mlle MARCELLE.

Mais, Mademoiſelle, n'y avez-vous pas vû le Roi, un Palais magnifique, & mille perſonnes d'importance.

Mlle ANASTASIE.

Oui, Mademoiſelle, & je ne vous dis pas que dans ces momens-là je me ſois ennuyée; mais ce plaiſir des yeux n'eſt que pour la premiere fois, & l'on s'accoûtume fort vîte à voir ce qu'il y a de plus beau.

Mlle ALPHONSINE.

Et quelle nouveauté trouvez-

vous donc ici, & qu'y voyez-vous à quoi vous ne ſoyez pas accoûtumée ?

Mlle ANASTASIE.

J'y vois un ordre qui me fait paſſer la journée fort vîte ; une occupation ſuccede à une autre : nous apprenons tous les jours quelque choſe de nouveau ; nous avons une entiere liberté dans nos divertiſſemens, une pleine innocence dans notre vie, & aucune peine dans nos eſprits.

Mlle AUGUSTE.

Vous pouvez dire encore, Mademoiſelle, que nous ſervons Dieu qui eſt le vrai bonheur.

Mlle ANASTASIE.

Je n'ai pas voulu, Mademoiſelle, mêler le nom de Dieu dans une converſation que nous ne faiſons que pour nous divertir : mais c'eſt lui qui fait que nous jouiſſons en paix du bonheur que nous poſſédons ici.

Mlle HENRIETTE.

Nous en ſommes auſſi perſuadées que vous, Mademoiſelle : mais nous avons voulu vous faire parler; ce qui nous a fait un grand plaiſir.

XXIII. CONVERSATION.

Sur la bonne Humeur.

SCENE PREMIERE.

MADEMOISELLE PLACIDE.

ON dit que Mademoiſelle Victoire eſt allée à la campagne, & qu'elle mene avec elle Mademoiſelle Hortenſe.

Mlle VALERIE.

Je l'ai oui dire, & que Mademoiſelle Irene eſt affligée de cette préférence.

Mlle PLACIDE.

Elle eſt ſurprenante en effet, car je ne vois point de femme plus aimable que Mademoiſelle Irene.

Mlle VALERIE.

Je ſuis de votre goût : je la trouve charmante ; elle eſt agréable de ſa perſonne, elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt adroite à tout, elle eſt d'une gaieté à en inſpirer aux autres, & ſi j'étois à portée de faire connoiſſance avec elle, je la préférerois à tout ce que je connois.

Mlle PLACIDE.

Je demeure d'accord de tout ce que vous dites : mais avec tout cela elle n'eſt pas fort aimée.

Mlle VALERIE.

C'eſt peut-être qu'on l'envie : il y a des gens qui ne peuvent ſouffrir le mérite, & qui croient qu'on leur dérobe les loüanges qu'on donne aux autres.

Mlle PLACIDE.

Voici la bonne amie de Mademoiſelle Hortenſe.

SCENE II.

MADEMOISELLE PLACIDE.

VOUS avez perdu pour quelque tems votre compagnie ordinaire.

Mlle CONSTANCE.

Il eſt vrai, & j'en ſuis dans un ennui que je ne puis exprimer.

Mlle VALERIE.

Il faut que Mademoiſelle Hortenſe ait des qualités cachées qui la rendent aimable, car ce qui paroît n'a, ce me ſemble, rien d'extraordinaire.

Mlle CONSTANCE.

Si vous la connoiſſiez, vous comprendriez qu'on ne peut ſe

paſſer d'elle, quand on l'a connue.

Mlle PLACIDE.

Eſt-ce un grand eſprit?

Mlle CONSTANCE.

Non, elle l'a médiocre & peu cultivé.

Mlle VALERIE.

Eſt-elle divertiſſante?

Mlle CONSTANCE.

Elle eſt naturellement aſſez ſérieuſe.

Mlle VALERIE.

Elle aime les plaiſirs, apparemment, & la converſation.

Mlle CONSTANCE.

Elle entre dans tout ce qu'on veut : mais on ne lui voit aucun goût particulier.

Mlle VALERIE.

Je crois pourtant qu'elle ne s'accommoderoit pas de la ſolitude, & elle n'eſt preſque jamais chez elle.

Mlle CONSTANCE.

C'eſt que ſes amies ne la laiſſent pas reſpirer : mais quand elle eſt chez moi, & que mes affaires m'obligent à la quitter, il ne paroît pas qu'elle s'ennuie dans ſa chambre.

Mlle PLACIDE.

Oſez-vous ainſi la laiſſer ſeule, quand vous l'amenez chez vous pour vous divertir enſemble?

Mlle CONSTANCE.

On oſe tout avec elle, on la prend, on la laiſſe, on s'occupe des autres devant elle, on lui montre ſes afflictions, on parle de ſes affaires, on l'oublie, on ſe croit ſeule avec elle quand on veut être ſeule, & on trouve une bonne compagnie en elle, quand on ne veut plus être ſeule ; enfin il n'y a rien de fâcheux avec elle que de la quitter,

Mlle VALERIE.

Vous êtes prévenue en ſa faveur.

Mlle PLACIDE.

Je ne m'accommoderois gueres, ſi j'étois chez une perſonne qui me laiſsât ainſi, & il me ſemble que quand on veut ſes amies avec ſoi, il faut s'occuper d'elles.

Mlle CONSTANCE.

Mon amie s'accommode de tout; je vous laiſſe pour aller lui écrire.

SCENE III.

MADEMOISELLE BLANDINE.

SÇAVEZ-VOUS que Mademoiſelle Irene eſt brouillée avec la meilleure de ſes amies ?

Mlle VALERIE.

Comment peut-on ſe brouiller

avec une perſonne comme celle-là ? En ſçavez-vous le ſujet ?

Mlle BLANDINE.

On m'en a dit quelque choſe : mais voici Mademoiſelle Lucile, qui ſçait toûjours tout, & qui nous le dira.

SCENE IV.

MADEMOISELLE BLANDINE.

NOUS parlions du démêlé de Mademoiſelle Alexandrine avec ſon amie Mademoiſelle Irene : en ſçavez-vous les particularités ?

Mlle LUCILE.

Oui, aſſurément, je les ſçais, puiſque j'en ſuis la cauſe en partie.

Mlle VALERIE.

Si on peut vous les demander ſans indiſcrétion, nous vous

prions de nous conter cette aventure.

Mlle LUCILE.

Je ſuis allée faire une viſite à Mademoiſelle Alexandrine, & il y avoit un quart d'heure que j'étois avec elle quand Mademoiſelle Irene y eſt arrivée : il m'a paru que Mademoiſelle Alexandrine la recevoit fort bien: cependant elle n'en a pas été contente, & a dit d'un air fort aigre : Je crois être arrivée mal à propos, & que le mieux que je pourrois faire ſeroit de m'en retourner. Hé ! pourquoi, a dit Mademoiſelle Alexandrine, voulez-vous croire qu'on n'eſt pas ravie de vous voir ? Parce que je le vois, a-t-elle repris bruſquement, & que vous avez été embarraſſée quand je ſuis entrée. Point du tout, lui avons-nous repliqué, nous n'avions rien de particulier à dire.

Eſt-ce

Eſt-ce que vous êtes chagrine, lui a dit Mademoiſelle Alexandrine ? Chagrine, a-t-elle repris, je ne le ſuis jamais ; voulez-vous me faire paſſer pour bizarre ? Non, lui a répondu ſon amie, mais on peut en avoir des ſujets. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, repliqua-t-elle, que je vois que je vous déplais, & je ne vous importunerai plus de mes viſites. Sur cela elle s'en eſt allée ſans que nous ayons pû la retenir ; j'ai preſſé Mademoiſelle Alexandrine de courir après elle, mais j'ai été fort ſurpriſe quand elle m'a dit qu'elle étoit bien aiſe d'être défaite de ce commerce-là, & qu'il n'y a pas moyen de vivre long-tems avec elle ; ainſi je crois qu'elles ne ſe racommoderont pas.

Mlle VALERIE.

Si une autre que vous me di-

ſoit ce que vous venez de conter, je ne le pourrois croire.

SCENE V.

MADEMOISELLE PLACIDE.

VOUS voilà de retour, Mademoiſelle, & dans la meilleure ſanté du monde.

Mlle VICTOIRE.

Il eſt vrai, je me porte fort bien, & les quinze jours que j'ai paſſés à la campagne m'ont paru bien courts.

Mlle PLACIDE.

Y aviez-vous bien du monde ?

Mlle VICTOIRE.

Je n'avois que Mademoiſelle Hortenſe, & je n'en deſirois pas davantage.

Mlle PLACIDE.

Il faut avoir une grande amitié pour paſſer les jours tête à tête.

Mlle VICTOIRE.

Cette amitié n'étoit pas fort grande quand je l'ai priée de venir avec moi, mais il ne tiendra qu'à elle à l'avenir qu'elle ne ſoit mamei lleure amie.

Mlle PLACIDE.

Cette perſonne a un charme, car je vois tout ce qui la connoît ſur ſes loüanges, & c'eſt à qui l'aura.

Mlle VICTOIRE.

Son charme eſt ſon humeur.

Mlle PLACIDE.

J'aimerois mieux l'eſprit de Mademoiſelle Irene, que la meilleure humeur du monde.

Mlle VICTOIRE.

Vous ne penſerez pas toûjours de même : l'eſprit peut plaire davantage en paſſant, il donne des momens de plaiſir plus vifs ; mais pour vivre enſemble l'humeur eſt préférable à tout. Mademoiſelle

Irene eſt agréable quand il lui plaît ; mais il faut prendre ſon tems avec elle, il n'y fait pas toûjours bon, elle eſt inégale, elle ſe fâche aiſément, elle eſt difficultueuſe, elle éxige de grands égards.

Mlle PLACIDE.

N'eſt-il pas juſte d'en avoir pour ſes amis ?

Mlle VICTOIRE.

Il en faut même avoir pour tout le monde ; mais il n'en faut pas éxiger : il faut bien juger de l'intention des autres, ne point croire qu'ils veuillent nous fâcher, aller au-devant de ce qu'ils déſirent, les mettre dans une entiere liberté avec nous, & pour moi j'avoüe que rien ne m'offenſeroit tant que les ménagemens, parce qu'ils me feroient voir qu'on me croit biſarre.

Mlle PLACIDE.

S'ils offenſent, il n'en faut donc pas avoir ?

Mlle VICTOIRE.

Il faut qu'ils ſoient imperceptibles, & ne les jamais donner comme ménagemens.

Mlle PLACIDE.

Une bonne humeur eſt donc, ſelon vous, le mérite tout entier.

Mlle VICTOIRE.

C'eſt une grande avance pour plaire dans le commerce : mais il y a d'autres qualités qui ſont encore néceſſaires, comme le ſecret, la diſcrétion.

Mlle PLACIDE.

Qu'eſt-ce donc que cette bonne humeur ?

Mlle VICTOIRE.

C'eſt être comme Mademoiſelle Hortenſe, ne ſe fâcher pas aiſément, avoir beaucoup d'égards, en demander peu, être

toûjours égale, ne ſe plaindre de rien.

Mlle PLACIDE.

Quoi ! ne pas répondre, ſi on nous dit quelque choſe de déſobligeant ?

Mlle VICTOIRE.

C'eſt ſouvent notre humeur qui le fait croire tel : il faut paſſer par deſſus bien des choſes, ne pas toûjours répondre, & ne pas croire qu'on veuille nous offenſer.

Mlle PLACIDE.

Il y a long-tems que vous m'avez perſuadée ; mais j'étois ravie de vous entendre parler ſur les avantages de la bonne humeur.

XXIV. CONVERSATION.

Les différens Caracteres d'esprit.

MADEMOISELLE CELESTINE.

JE voudrois de tout mon cœur que nous pussions établir entre nous ces conversations raisonnables qu'on nous demande.

Mlle ELEONORE.

Nous en profiterions, & en donnerions l'exemple.

Mlle FAUSTINE.

Il faut avoir une grande opinion de soi pour vouloir donner l'exemple.

Mlle ELEONORE.

Nous y sommes obligées, & ce seroit une mauvaise raison de ne pas bien faire, de peur d'avoir bonne opinion de soi.

Mlle SOPHIE.

Tous ces raiſonnemens-là ſont ennuyeux.

Mlle CELESTINE.

Voulez-vous joüer à quelque jeu ?

Mlle FAUSTINE.

Vous ne le voudriez pas, il faut de la converſation.

Mlle CELESTINE.

J'en déſirois ; mais ſi vous aimez mieux joüer, nous la remettrons à une autre fois.

Mlle SOPHIE.

Nous n'avons que des jeux ennuyans.

Mlle OLIMPIADE.

Eſt-il poſſible que dans le grand nombre il n'y en ait pas un qui vous plaiſe ?

Mlle SOPHIE.

Non.

Mlle ELEONORE.

Et que voudriez-vous faire ?

Mlle SOPHIE.

Me divertir.

Mlle ELEONORE.

A quoi ?

Mlle SOPHIE.

Je n'en ſçais rien.

Mlle FAUSTINE.

Revenez à votre converſation ; Meſdemoiſelles, il ne faut pas vous contraindre.

Mlle CELESTINE.

Nous ſerons ravies de joüer, ſi vous l'aimez mieux.

Mlle FAUSTINE.

Eh ! Mademoiſelle, il vaut mieux raiſonner ; mais je voudrois bien ſçavoir comment on accommode cette envie de nous rendre raiſonnables, avec cette défenſe d'exciter notre eſprit & notre curioſité.

Mlle ELEONORE.

Vous ne croyez donc point de différence entre l'eſprit & la raiſon.

Mlle SOPHIE.

Croyez-vous ces diſtinctions-là bien divertiſſantes?

Mlle OLIMPIADE.

Elles ſont au moins très-utiles.

Mlle CELESTINE.

Achevez, Mademoiſelle, de nous éclairer ſur cette différence.

Mlle ELEONORE.

Je crois que l'eſprit eſt une lumiere vive, brillante, qui paroît, qui divertit les autres & ſoi-même, mais qui ne nous rend pas plus ſages ni plus heureuſes.

Mlle OLIMPIADE.

Et la raiſon?

Mlle ELEONORE.

C'eſt ce qui regle notre conduite, qui nous rend aimables pour les autres, qui nous fait voir les choſes comme elles ſont, qui réſiſte aux paſſions, aux préventions, qui nous fait ſurmonter nos foibleſſes & ſouffrir celles des autres.

Mlle CELESTINE.

Mais Mademoiſelle Brigitte ne veut-elle pas entrer dans notre converſation & nous dire ſon ſentiment ?

Mlle BRIGITTE.

Je n'aime point à parler, Mademoiſelle, n'êtes-vous pas aſſez ſans moi ?

Mlle ELÉONORE.

Nous ne pouvons vous compter pour rien, & vous ſeriez, ſi vous vouliez, bien capable de cauſer avec nous.

Mlle BRIGITTE.

Vous me feriez plaiſir de me laiſſer en repos.

Mlle FAUSTINE.

Ces Demoiſelles nous veulent rendre de beaux eſprits.

Mlle CELESTINE.

Non, mais des filles raiſonnables.

Mlle OLIMPIADE.

Tout le monde n'a pas votre mérite, Mademoiselle.

Mlle ELEONORE.

Vous ne le croyez pas, Mesdemoiselles: pourquoi nous amuser à dire des choses inutiles, au lieu de nous instruire les unes avec les autres ?

Mlle OLIMPIADE.

Je ne comprends pas comment on peut entendre des choses raisonnables sans en être touchée; il n'y a rien que je ne quittasse pour cela.

Mlle CELESTINE.

On est bien près de la raison, quand on aime à en entendre parler, & ce goût ne peut venir que d'un fonds de raison.

Mlle OLIMPIADE.

Nous n'en avons donc point ?

Mlle ELEONORE.

Vous en auriez, si vous vou-

liez ; mais c'eſt que vous n'êtes pas en humeur de parler : joüons, je vous en prie.

Mlle FAUSTINE.

Je ne ſçaurois joüer aujourd'hui, tout me déplaît.

Mlle OLIMPIADE.

Et ces Demoiſelles ſont prêtes à tout, à cauſer, à joüer, à faire la volonté des autres ; ſi c'eſt la raiſon, il faut avoüer qu'elle eſt bien aimable.

Mlle CELESTINE.

Elle l'eſt ſans doute, & nous fait accommoder à tout ſans vouloir rien trop fortement, toûjours prête à ceder, même dans les choſes où on a raiſon.

Mlle FAUSTINE.

Ah ! Mademoiſelle, il faut que la raiſon l'emporte, puiſqu'elle eſt ſi belle, elle ne doit pas ceder.

Mlle ELEONORE.

La raiſon ne veut rien empêcher, mais il eſt bien vrai qu'elle a une grande force, & qu'elle ſe fait ſentir malgré qu'on en ait.

Mlle SOPHIE.

Que je ſuis laſſe d'en entendre parler!

Mlle OLIMPIADE.

Je ne le ſçaurois croire, vous dites cela pour nous faire diſputer.

Mlle FAUSTINE.

Quand nous aurons bien parlé là-deſſus, que nous en reviendra-t-il?

Mlle ELEONORE.

Nous en ſerons aſſurément plus raiſonnables, qui eſt-ce que nous avons à deſirer: mais eſt-il poſſible que nous finiſſions notre converſation, ſans que Mademoiſelle Brigitte ait voulu y entrer?

Mlle BRIGITTE.

Vous m'en voulez, Mademoiſelle ; je ne vous demande que de me laiſſer.

Mlle OLIMPIADE.

Nous ne nous rebuterons point, & vous pouvez bien, après tout cela, être plus raiſonnable que nous quelque jour.

XXV. CONVERSATION.

Sur la contrainte de tous les Etats.

UNE VIEILLE DAME.

PAr quelle aventure vois-je quatre Demoiſelles de Saint Cyr à la fois : eſt-il poſſible que je doive ce plaiſir au hazard tout ſeul ?

Mlle EMILIE.

Non, Madame : il faut vous avoüer que c'eſt une partie faite

entre nous, & qu'ayant eu plus d'une diſpute enſemble, nous ſommes demeurées d'accord de vous prendre pour juge.

LA DAME.

Je ſuis prête à tout ce que vous pouvez déſirer, & je ſerai toûjours ravie de me voir avec vous.

Mlle EMILIE.

Nos diſputes roulent ſur la contrainte; on nous en a beaucoup parlé à Saint Cyr, Mademoiſelle Euphroſine croit que c'étoit avec raiſon. Mademoiſelle Dorothée croit que les Religieuſes ne connoiſſent en effet que la contrainte, & je conviens qu'elles peuvent ignorer ce qui ſe paſſe dans le monde, où l'on eſt peut-être moins contraint qu'elles ne penſent.

Mlle EUPHROSINE.

Si la vie étoit telle qu'on nous la dépeignoit à Saint Cyr, elle ſeroit peu aimable.

Mlle DOROTHÉE.

Il eſt vrai, car il n'y a de plaiſir que dans la liberté.

Mlle EUPHROSINE.

J'avoue que mes maîtreſſes me perſuadoient ſouvent, & que le peu de tems qu'il y a que je ſuis dans le monde me fait craindre qu'elles ne nous ayent dit vrai.

Mlle EMILIE.

Seroit-il poſſible qu'il n'y eût point d'état ſans contrainte ?

LA DAME.

C'eſt ce qu'il faut chercher, & commencer par vos propres expériences.

Mlle DOROTHÉE.

Il y a ſi peu que j'en ſuis ſortie, que je compte pour rien ce que j'ai ſouffert dans l'eſpérance que j'ai qu'un autre état me mettra en liberté.

Mlle EMILIE.

Je croyois que vous en aviez

aſſez ; on dit que Madame votre mere eſt la douceur même, & que vous êtes plus maîtreſſe chez vous qu'elle même.

Mlle DOROTHÉE.

Il eſt vrai ; mais elle eſt mal ſaine, & dévote : je ne puis ſortir ſans elle, & il n'y a nul plaiſir chez nous.

Mlle EUPHROSINE.

Je ſuis retirée pour trois mois chez une Dame qui doit me rendre à mon pere ; je m'y ennuye à la mort : cependant je veux la contenter, & ce deſſein me jette dans une contrainte qui ne ſeroit pas ſupportable à la longue.

Mlle EMILIE.

Je vais me marier, & j'eſpere après cela me dédommager de tout ce que je ſouffre chez une grande mere, qui me fait paſſer les journées avec celui que je dois épouſer, en me diſant continuel-

lement de bien prendre garde à tout ce que je dirai ou ferai, de ſorte que je ſuis toûjours ſur les épines.

Mlle FLORIDE.

Ma mauvaiſe fortune me réduit à ſervir, & je ſuis avec de très-honnêtes gens qui ont mille bontés pour moi : mais je n'en pouvois trouver de plus oppoſés à mes inclinations; je ne crois point pouvoir y demeurer.

LA DAME.

Quel beſoin avez-vous de moi, ſi vos experiences vous font déja voir qu'il n'y a nul état ſans contrainte ?

Mlle DOROTHÉE.

Tous nos états, Madame, ne ſont qu'en attendant, & quand je ſerai établie, je ſerai chez moi, & je ferai ce qu'il me plaira.

LA DAME.

Vous aurez, Mademoiſelle,

votre mari à ménager, & alors vous aurez un maître.

Mlle DOROTHÉE.

Ce maître m'aimera, & ne ſongera qu'à me rendre heureuſe.

LA DAME.

Vous lui déplairez peut-être, peut-être qu'il vous déplaira: il eſt preſque impoſſible que vos goûts ſoient pareils; il peut être d'humeur à vous ruiner: il peut être avare, à vous tout refuſer: je ſerois ennuyeuſe, ſi je vous diſois ce que c'eſt que le mariage.

Mlle EUPHROSINE.

Mon pere m'aime, & je ferai chez lui tout ce que je voudrai.

LA DAME.

Vous ferez ce qu'il voudra, qui pourra être très-contraire à votre projet.

Mlle EMILIE.

Celui qu'on me deſtine eſt pauvre, mais honnête homme.

LA DAME.

Vous l'aimerez, si cela est, & souffrirez avec lui, & pour lui; la pauvreté augmentera par les enfans, & Dieu veuille que la nécessité, qui aigrit l'esprit, ne trouble pas votre union; tout cela attire de grandes contrariétés.

Mlle DOROTHÉE.

Est-il possible, Maadme, qu'il n'y ait personne qui agisse en liberté & qui fasse sa volonté?

LA DAME.

On la fait quelquefois; mais cela est rare & de peu de durée.

Mlle EUPHROSINE.

Quelle contrainte souffre une veuve riche & sans enfans.

LA DAME.

Toutes celles de la raison, de la coûtume, des bienséances.

Mlle DOROTHÉE.

La raison n'empêche point qu'on ne se divertisse.

LA DAME.

Non, mais il faut que ce ſoit avec modération pour le tems, avec choix pour les perſonnes; rarement, ſi on veut conſerver ſa réputation.

Mlle EUPHROSINE.

Peut-on perdre ſa réputation ſans faire de mal?

LA DAME.

Une femme n'en auroit point une bonne, ſi on la voyoit continuellement dans les plaiſirs.

Mlle DOROTHÉE.

Et que diroit-on d'elle?

LA DAME.

Qu'elle eſt trop diſſipée, & qu'une honnête femme doit demeurer chez elle.

Mlle EMILIE.

Pourquoi demeurer chez elle, ſi elle ne fait point de mal quand elle en ſort?

LA DAME.

C'eſt que le mérite des femmes conſiſte à ſçavoir ſe modérer, à ne pas ſuivre tous leurs goûts, à ne pas s'abandonner aux plaiſirs, quoique innocens ; & tout cela exige de la contrainte.

Mlle EUPHROSINE.

Vous m'effrayez, Madame ; & je voudrois paſſer ma vie ſeule.

LA DAME.

Ce ſeroit une horrible contrainte, car vous auriez ſouvent envie de ſortir & de voir du monde.

Mlle DOROTHÉE.

Vivre dans une famille bien unie, ſans mari, ſans enfans, ſeroit plus doux.

LA DAME.

Il faudroit ſe contraindre pour l'union, & faire la volonté des autres, du moins tour à tour.

Mlle EUPHROSINE.

Quand on eſt vieux, que la réputation eſt établie, qu'on n'a plus de prétentions dans le monde, n'eſt-on pas ſans contrainte ?

LA DAME.

Non, la ſociété en requiert toûjours ; il faut ſe contraindre pour ne pas faire ſouffrir les autres; il faut ſe taire quand on voudroit parler ; il faut parler quand on voudroit ſe taire ; il faut s'accommoder au goût des autres ; en un mot, tout ce qu'on vous a dit des égards, de la politeſſe, du ſçavoir vivre, de l'occupation des autres : tout cela, en bon françois, eſt de ſçavoir ſe contraindre.

Mlle EMILIE.

Je ne vois de reſſource que dans la piété, ne vivrai-je pas ſans contrainte ?

LA DAME,

LA DAME.

Non, mais la piété vous la fera aimer, & c'eſt en effet le ſeul moyen de trouver la liberté.

XXVI. CONVERSATION.

Sur le Travail.

MADEMOISELLE CORNELIE.

QUoi ! Mademoiſelle, vous travaillez un jour de récréation ?

Mlle CLÉMENTINE.

Mes maîtreſſes me l'ont permis.

Mlle ODILE.

Je vous plains fort d'être privée du plaiſir de la récréation & de la promenade.

Mlle HORTENSE.

Et moi au contraire, j'envie la liberté qu'a Mademoiſelle de travailler tout le jour.

Mlle CORNELIE.

Vous jugez des autres par vous-même, Mademoiſelle, qui aimez le travail, mais je crois que Mademoiſelle auroit été à la récréation, ſi elle avoit ſuivi ſon inclination.

Mlle CLÉMENTINE.

J'aime, à la vérité, à me divertir, mais je trouve plus de plaiſir à travailler qu'à joüer.

Mlle ODILE.

Oh! quel plaiſir peut-on prendre à travailler?

Mlle CLÉMENTINE.

Celui de faire quelque choſe, de ne pas perdre ſon tems, de s'accoûtumer à ſe paſſer de divertiſſemens, & de n'avoir rien à ſe reprocher.

Mlle CORNELIE.

Il eſt vrai que m'étant livrée au deſſein de faire tout ceder à mon plaiſir, & de m'en donner, com-

me l'on dit, à cœur joie, je trouvois bien à décompter quand il falloit m'accommoder au goût de mes compagnes, qui étoit fort différent du mien.

Mlle ODILE.

Et moi, je m'attirai une réprimande de mes maîtreſſes, qui me cauſa plus de chagrin que tous les jeux ne m'avoient fait de plaiſir.

Mlle CLÉMENTINE.

Et moi, je ne trouvai aucun de ces mécomptes dans mon travail.

Mlle AURELIE.

Mais auſſi n'y trouvâtes-vous aucun plaiſir.

Mlle CLÉMENTINE.

Sans celui de voir mon ouvrage fort avancé, je ſurpaſſai l'attente de mes maîtreſſes. Je m'attirai leurs loüanges, & elles me propoſerent pour exemple à mes

compagnes : j'acquiers l'habitude de travailler avec adreſſe & avec diligence, ce qui m'épargnera bien des réprimandes à Saint Cyr, & qui me fera une grande reſſource en quelque lieu que je me puiſſe trouver.

Mlle AURELIE.

Voilà bien des avantages qui ſe trouvent dans l'amour du travail, auxquels je n'avois jamais penſé.

Mlle HORTENSE.

Le goût ſeul du travail eſt par lui-même un véritable tréſor ; il calme les paſſions, il occupe l'eſprit, il bannit l'oiſiveté qui eſt la mere de tous les vices.

Mlle CLÉMENTINE.

Il eſt vrai que depuis que j'aime l'ouvrage, je n'ai preſque plus rien à me reprocher. Mes maîtreſſes ſont très-contentes de moi, au lieu qu'auparavant elles

me reprenoient preſque à toutes les heures du jour.

Mlle CAMILLE.

Ajoûtez encore, Mademoiſelle, à la loüange du travail, qu'il fait paſſer le tems utilement & agréablement; il ne laiſſe pas le tems de s'ennuyer.

Mlle CECILE.

Il eſt ſur-tout néceſſaire à notre ſexe, & j'ai oui dire à des perſonnes d'eſprit, & d'une piété diſtinguée qu'il faut néceſſairement qu'une fille ſoit ou laborieuſe ou coquette.

Mlle AURELIE.

Et pourquoi, Mademoiſelle?

Mlle CECILE.

C'eſt qu'il faut néceſſairement avoir quelque goût, qu'on ne peut vivre ſans plaiſirs, & dès qu'on n'en trouve pas dans une occupation utile, il eſt naturel d'en chercher ailleurs, & l'on

n'en trouve que de très-dangereux.

Mlle HORTENSE.

En effet, que peut faire une personne de notre sexe qui ne peut demeurer chez elle, ni trouver son plaisir dans les devoirs de son ménage. Il ne lui reste plus qu'à les chercher dans le jeu, les compagnies, les spectacles : y a-t-il rien de si dangereux, non-seulement pour la piété, mais même pour la réputation?

Mlle ODILE.

Je conviens, Mademoiselle, du danger de ces sortes de plaisirs, & je prétends bien m'adonner au travail quand je ne serai plus en âge de goûter les jeux innocens des enfans; mais en attendant je ne me propose que de me bien divertir, & je laisse les occupations plus sérieuses pour un

âge où il me conviendra d'être raiſonnable.

Mlle HORTENSE.

Eh ! quoi, Mademoiſelle, peut-on être trop tôt raiſonnable, & conſentiriez-vous qu'on vous traitât en enfant : à dix ou douze ans, vous ſeriez la ménagere chez vous, & l'on vous confieroit le ſoin de vos ſœurs.

Mlle CAMILLE.

Ajoûtez, Mademoiſelle, qu'on ne peut commencer trop tôt à prendre de bonnes habitudes, & que nous n'aurons de goût & de facilité au travail qu'autant que nous nous y ſerons accoûtumées dans notre jeuneſſe.

Mlle AURELIE.

Comme je pourrai bien, au ſortir d'ici, me trouver dans la néceſſité de m'aider de mon travail, je ſuis bien aiſe de m'y former de bonne heure.

Mlle HORTENSE.

Quand nous ne ſerions pas pauvres, la ſeule qualité de Chrétiennes doit nous engager au travail.

Mlle CAMILLE.

Il eſt en effet d'obligation à tous les hommes depuis le péché ; car remarquez que quand Adam eut péché, Dieu ne lui donna point pour pénitence de paſſer ſa vie dans le déſert, mais il lui dit : Vous gagnerez votre pain à la ſueur de votre viſage.

Mlle CLÉMENTINE.

Cette réflexion me ſurprend, car je ne croyois point qu'on dût travailler juſqu'à ſe fatiguer, mais ſeulement pour s'occuper, & je ne m'étois miſe au travail qu'autant que j'y avois trouvé du goût.

Mlle ODILE.

Je faiſois encore pis, car je ne prenois de l'ouvrage que par contenance, ſans me ſoucier de l'avancer.

Mlle HORTENSE.

Ce que vous avoüez, Mademoiſelle, eſt pis encore que de ne pas aimer l'ouvrage, car c'eſt être de mauvaiſe foi de vivre aux dépens d'une maiſon ſans lui rendre aucun ſervice.

Mlle ODILE.

J'avoüe que le travail des mains me déplaît, & que j'aimerois celui de l'eſprit.

Mlle CAMILLE.

Celui-là eſt auſſi dangereux pour notre ſexe que l'autre lui eſt avantageux : notre partage eſt le ſilence, la modeſtie & la ſimplicité.

Mlle CECILE.

Quand Salomon fait le portrait d'une femme forte, il ne dit pas qu'elle eſt ſçavante, mais il remarque qu'elle a travaillé avec de la laine & du lin, qu'elle ſçait manier le fuſeau, & qu'elle

a fait paroître ſa ſageſſe dans l'ouvrage de ſes mains.

Mlle ODILE.

Que j'ai de peine à me contenter de ce partage! Toutes mes inclinations me portent au goût de l'eſprit.

Mlle HORTENSE.

Tâchons d'être raiſonnables, Meſdemoiſelles, & d'une raiſon toute chrétienne, nous ſerons heureuſes en ce monde & en l'autre, & les beaux eſprits de notre ſexe ſeront raillés des hommes par leur demi-ſçavoir, & déplairont à Dieu par leur préſomption.

XXVII. CONVERSATION.

Sur la bonne Conduite.

MADEMOISELLE VICTOIRE.

QUand on loüe une perſonne d'une bonne conduite, qu'eſt-ce qu'on entend dire ?

Mlle ALEXANDRINE.

Qu'une femme eſt vertueuſe, & qu'elle n'a jamais fait parler d'elle.

Mlle HENRIETTE.

C'eſt aſſurément un endroit eſſentiel, mais je crois que la bonne conduite s'étend plus loin.

Mlle ALEXANDRINE.

Je voudrois ſçavoir le détail de cette bonne conduite.

Mlle HENRIETTE.

La bonne conduite eſt de rem-

plir ſes devoirs, de ſe régler, de ne tomber dans aucun excès.

Mlle FAUSTINE.

D'avoir le plus d'égalité qu'on peut dans ſes occupations.

Mlle VICTOIRE.

Je ſçais qu'il faut éviter les excès & tout ce qui eſt mal, mais dans ce qui eſt indifférent faut-il de la conduite?

Mlle HENRIETTE.

Il en faut en tout, & comme Mademoiſelle Fauſtine l'a dit, il faut que la conduite ſoit égale autant qu'on le peut.

Mlle ALEXANDRINE.

Et quel mal y auroit-il, Mademoiſelle, quand je ſerois inégale dans mes occupations, que je travaillerois un jour, & que je joüerois un autre?

Mlle HENRIETTE.

On ne juge pas de la conduite ſur ce qu'on fait en deux jours,

mais si vous travailliez trois mois de suite & que vous joüassiez trois autres mois, on diroit que vous êtes extrême dans ce que vous faites.

Mlle VICTOIRE.

Quoi ! il ne me seroit pas permis de voir tous les jours une amie que j'aurois, & de me livrer toute entiere à une personne de mérite.

Mlle FAUSTINE.

Il y auroit plus de conduite à se modérer un peu pour éviter le dégoût qui, pour l'ordinaire suit ces grands empressemens.

Mlle HENRIETTE.

Il n'y a rien de plus opposé à ce qu'on appelle conduite, que cet esprit d'extrémité.

Mlle VICTOIRE.

Vous êtes trop sage, Mademoiselle, & vous vous contraignez donc en tout.

Mlle FAUSTINE.

Il y a long-tems que nous ſommes convenues que ce qui s'appelle mérite, eſt de ſçavoir ſe contraindre.

Mlle HENRIETTE.

On regagne par le repos, & l'honneur d'une bonne conduite, ce qu'on fouffre par un peu de contrainte.

Mlle ALEXANDRINE.

Mais pourquoi voulez-vous qu'on ſe contraigne dans ce qui n'eſt pas mal ?

Mlle HENRIETTE.

C'eſt que la bonne conduite dont vous voulez parler n'eſt pas ſeulement d'éviter le mal, c'eſt qu'il en faut avoir même dans le bien.

Mlle ALEXANDRINE.

Voulez-vous auſſi que nous ne prïons pas Dieu tant que nous voudrons ?

Mlle FAUSTINE.

Non, il ne faut pas le prier tout un jour, & n'y pas penſer le lendemain; il faut finir ſa priere pour aller à d'autres devoirs; il faut retrancher ſa priere pour ne pas ſe pouſſer à bout, & pour être plus en état de prier tous les jours de ſa vie.

Mlle VICTOIRE.

C'eſt votre raiſon, Mademoiſelle, qui nous pouſſe à bout; on ne peut diſconvenir de ce que vous dites, mais la pratique en eſt tout-à-fait incommode.

Mlle HENRIETTE.

Nos inclinations ne ſont pas aſſez bien arrangées pour que nous n'ayons qu'à les ſuivre; il faut s'y oppoſer ſouvent, les négliger quelquefois, ſe contraindre toûjours, & c'eſt de cette conduite dont vous avez voulu être inſtruite.

Mlle VICTOIRE.

Revenons à cette amie à qui vous ne voulez point qu'on s'abandonne.

Mlle HENRIETTE.

Il ne faut jamais s'abandonner, il faut être toûjours maître de ſoi, il faut prévoir l'avenir : cette intime amie vous manquera, peut-être elle vous quittera pour une autre, ou vous vous laſſerez d'elle, & le vrai moyen de s'en laſſer c'eſt cet abandon que vous demandez.

Mlle FAUSTINE.

Pendant que vous donnerez toutes vos journées & vos ſoins à cette amie, que deviendront vos autres amies, vos proches? Reviendrez-vous à eux? Les trouverez-vous prêts à vous recevoir quand cette amie vous aura manqué ou par ſa ſanté ou par les événemens de la vie qui nous ſéparent ſouvent?

Mlle ALEXANDRINE.

Voilà bien des ménagemens ; & vous n'agiſſez donc jamais naturellement ?

Mlle HENRIETTE.

Quand nous agirons naturellement, nous ferons fautes ſur fautes ; nous ſerons un jour engoüées d'une choſe, & le lendemain d'une autre ; nous ferons une amitié & nous nous en dégoûterons ; nous nous brouillerons avec nos amis, nous manquerons à nos devoirs, nous témoignerons nos dégoûts, nous ſerons prodigues ou avares ; nous nous jetterons dans la retraite, & enſuite dans le grand monde ; nous ſerons dévotes trois mois, & puis libertines ; un tems dans l'ajuſtement ; un autre dans la négligence outrée, en un mot nous agirons avec la légéreté de l'eſprit humain qui ne ſçait ce qu'il veut,

& nous ſerons de ces perſonnes dont on dit : Elle n'a point de conduite, c'eſt à-dire, elle ne ſçait ce qu'elle fait.

Mlle VICTOIRE.

Vous ne nous avez rien dit de la conduite ſur les affaires ?

Mlle HENRIETTE.

Elle eſt pourtant très-néceſſaire, & perſonne ne peut s'en paſſer, ou il eſt bien-tôt ruiné.

Mlle ALEXANDRINE.

A moins qu'on ne ſoit très-riche.

Mlle HENRIETTE.

Quelque riche qu'on ſoit, il faut ſe régler, proportionner ſa dépenſe à ſon bien, compter ſur des beſoins qu'on ne prévoit pas en particulier, tâcher d'avoir quelque choſe de reſte au bout de l'an, aimer mieux ſe paſſer que d'emprunter.

Mlle FAUSTINE.

Par tout ce que vous venez de dire, Mademoiſelle, je comprends que le jugement nous eſt bien néceſſaire.

Mlle HENRIETTE.

Bien plus que l'eſprit mille fois, & c'eſt ce jugement qui fait cette bonne conduite qui nous attire l'eſtime des honnêtes gens.

Mlle ALEXANDRINE.

Mais il me ſemble que cette conduite eſt un art qui fait faire & montrer ce qui eſt le mieux, je n'y vois rien d'eſſentiel, & ce qui eſt mérite n'eſt donc pas réel ?

Mlle HENRIETTE.

On ne peut ſans un mérite bien réel & ſans avoir des vertus bien eſſentielles ſe conduire toûjours par la raiſon, & le pouvoir de réſiſter à ſes inclinations n'eſt pas un petit mérite.

XXVIII. CONVERSATION.

Sur la Reconnoiſſance.

MADEMOISELLE EMILIE.

IL y a bien des perſonnes qui conviennent d'avoir quelques défauts, mais je n'en ai jamais vû qui avoüent qu'elles ſoient ingrates.

Mlle CLÉMENTINE.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car ce ſeroit avoüer qu'elles ont le cœur mal fait.

Mlle ADELAÏDE.

Il n'eſt pourtant que trop vrai, qu'il y a très-peu de reconnoiſſance.

Mlle EMILIE.

Eſt-il poſſible, Mademoiſelle? Rien ne ſeroit plus honteux pour le genre humain.

Mlle ADELAÏDE.

Il eſt vrai, mais le genre humain eſt très-défectueux.

Mlle CLÉMENTINE.

Rien ne me paroît pourtant plus naturel que de ſçavoir bon gré d'un plaiſir qu'on nous a fait, ou d'un ſervice qu'on nous a rendu.

Mlle ADELAÏDE.

Il n'y a gueres de perſonnes qui dans le moment qu'elles reçoivent un ſervice n'en ſentent de la reconnoiſſance: mais ce ſentiment ne dure pas, le ſervice s'oublie, & ſouvent même il nous eſt à charge d'avoir à vivre avec cette perſonne comme lui ayant obligation.

Mlle CLÉMENTINE.

C'eſt penſer bien lâchement; je voudrois paſſer ma vie à témoigner ma reconnoiſſance.

Mlle EMILIE.

Je crois que vous allez un peu trop loin, car il pourroit bien arriver que je ſerois obligée à une perſonne dont le commerce continuel me ſeroit inſupportable.

Mlle CLÉMENTINE.

Ce ſeroit un grand malheur.

Mlle EMILIE.

Il eſt vrai, mais il peut être fort ſouvent.

Mlle CLÉMENTINE.

Que faire dans une pareille occaſion?

Mlle ADELAÏDE.

Ou s'en tenir aux loix de l'honneur, profeſſer la reconnoiſſance qu'on auroit, ſervir cette perſonne en tout ce qu'on pourroit, ne ſe brouiller jamais avec elle, vous voyez par-là que ce ſont des chaînes qui nous contraignent, & c'eſt ce qui m'a obligée à vous dire que cela nous eſt ſouvent fort à charge.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous avez mauvaiſe opinion du cœur des hommes.

Mlle ADELAÏDE.

C'eſt que je les connois par mon expérience & par celle des autres.

Mlle ELEONORE.

Pour moi, je ne connois que la reconnoiſſance : il n'y a rien que je ne fuſſe capble de faire pour ceux à qui j'ai obligation ; ils deviennent tout pour moi : je les mets au-deſſus de tous mes amis, & de tous mes proches.

Mlle ADELAÏDE.

Ces ſentimens marquent un bon fonds, mais vous les pouſſez trop loin.

Mlle CLÉMENTINE.

Peut-on trop pouſſer un ſentiment ſi noble & ſi raiſonnable ?

Mlle ADELAÏDE.

Oui, on le peut, s'il n'eſt pas

retenu dans les bornes de la raiſon & des régles.

Mlle EMILIE.

C'eſt une exagération de dire que vous mettez ceux qui vous ont obligée, au-deſſus de vos proches & de vos amis.

Mlle ADELAÏDE.

En effet, il peut arriver qu'une perſonne trouve une occaſion de vous ſervir ; elle le fait : il faut en avoir de la reconnoiſſance ; mais non pas juſqu'à la préférer à la proximité & à l'amitié.

Mlle CLÉMENTINE.

Je ſens que je mettrois ma reconnoiſſance juſqu'à n'avoir pour amis que ceux à qui j'aurois obligation, & que je haïrois leurs ennemis.

Mlle ADELAÏDE.

Il ne faut haïr perſonne, & tous les ſentimens outrés ne ſont pas véritables, & s'ils l'étoient, il faudroit les corriger. Mlle

Mlle CLÉMENTINE.

Vous m'embarraſſez fort, Mademoiſelle ; je croyois qu'on ne pouvoit avoir trop de reconnoiſſance.

Mlle EMILIE.

Je comprends bien qu'elle ſeroit mal entendue ſi elle nous faiſoit manquer à nos devoirs, comme nous y manquerions certainement ſi nous aimions mieux une perſonne qui nous auroit rendu un ſervice, que nous n'aimons notre pere, notre ſœur, notre ancienne amie, &c.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous conviendrez pourtant que rien n'eſt ſi bas que l'ingratitude.

Mlle ADELAÏDE.

J'en demeure d'accord, mais ne ſeroit-ce pas une ingratitude de préférer quelqu'un à ſon pere, à ſa mere?

Mlle ELEONORE.

Vous n'eſtimeriez pas une perſonne qui pouſſeroit la reconnoiſſance juſques-là.

Mlle ADELAÏDE.

Non certainement, & perſonne ne l'eſtimeroit, il faut que les vertus ſoient réglées.

Mlle ELEONORE.

Mais c'eſt en moi un ſentiment dont je ne ſuis pas la maîtreſſe.

Mlle EMILIE.

Il faut l'être, & ne ſe pas jetter dans un inconvénient pour en éviter un autre.

Mlle ADELAÏDE.

Je crois ce ſentiment ſincere en Mademoiſelle Eléonore, dont le cœur eſt admirable : mais je ne penſerois pas de même de tout autre : ces ſentimens ſont ſouvent des effets de l'eſprit, & de la vanité qui veut montrer un cœur excellent.

Mlle CLÉMENTINE.

J'avoüe que j'ai bien de la peine à comprendre que la reconnoiſſance puiſſe aller trop loin, quelque fortes que vos raiſons me paroiſſent.

Mlle ADELAÏDE.

Ce qui choque la juſtice, la Religion & la raiſon va toûjours trop loin, & ne peut être appellé vertu.

Mlle EMILIE.

Quoi! par reconnoiſſance vous manqueriez à un autre devoir; c'eſt que votre bon cœur ſe laiſſe emporter à cette idée de généroſité qui n'eſt pas juſte, & qui même n'eſt pas trop vraie.

Mlle ELEONORE.

Je la ſens au point de haïr les ennemis de ceux qui m'ont obligée, d'aimer leurs amis, de ne pouvoir ſouffrir leurs concurrens, encore moins leurs ſucceſſeurs.

Mlle ADELAÏDE.

Voilà une vertu qui vous fait faire bien des injuſtices, car celui qui vous a obligée peut avoir tort dans tout ce que vous venez de dire.

Mlle ELEONORE.

Je ne crois point de tort dans celui qui m'oblige.

Mlle EMILIE.

Vous l'aimez donc plus que vous-même ? Car ſi vous êtes raiſonnable, vous voyez quand vous avez tort.

Mlle ADELAÏDE
à Mademoiſelle Eleonore.

Vous avez trop bon eſprit pour ne pas voir quand vous vous égarez, il faut que tout ſoit réglé & modéré pour être des vertus: donner ſans régle, c'eſt prodigalité, & non pas libéralité : ne donner jamais, c'eſt avarice & non pas économie : ſouffrir le déſordre

dans les perſonnes dont nous ſommes chargées, c'eſt lâcheté, molleſſe, & non patience & douceur, & ainſi de tout le reſte qui ſeroit trop long à dire.

Mlle CLÉMENTINE.

A quoi votre raiſonnement veut-il nous conduire, eſt-ce à l'ingratitude ?

Mlle ADELAÏDE.

J'en ſerois bien fâchée, car l'ingratitude fait horreur & vient d'une baſſeſſe de cœur très-mépriſable : rien n'eſt plus beau ni plus juſte que la reconnoiſſance, & jamais on ne doit oublier un bienfait ; mais je crois que cette reconnoiſſance a ſes bornes, qu'elle doit être proportionnée aux obligations, qu'une vertu ne doit point nous faire manquer à une autre.

Mlle EMILIE.

Il ſeroit injuſte de haïr quel-

qu'un qui auroit ſuccedé à celui qui vous auroit obligée; car il faut bien que quelqu'un lui ſuccede.

Mlle ELEONORE.

Je ne le verrois pas agréablement.

Mlle ADELAÏDE.

Il peut vous faire ſouvenir d'une perſonne à qui vous auriez été obligée ; mais vous ne devez pas lui ſçavoir mauvais gré. Meſdemoiſelles Eléonore & Clémentine nous ont marqué un bon cœur ; mais elles ne peuvent diſconvenir que nous n'ayons raiſon, & que la reconnoiſſance ne doive avoir ſes bornes comme les autres vertus qui deviennent des excès quand elles paſſent les bornes.

XXIX. CONVERSATION.

Sur l'Elévation.

MADEMOISELLE EUPHROSINE.

QUe veut-on dire quand on dit : Cette perſonne a de l'élévation ? Je ne ſçais ſi c'eſt un blâme ou une loüange.

Mlle MELANIE.

Vous me faites grand plaiſir, Mademoiſelle, d'entamer ce diſcours, car je ſuis bleſſée, il y a long-tems, de ce terme que je trouve qu'on applique fort mal.

Mlle AUGUSTE.

Mais qu'eſt-ce en effet que l'élévation ?

Mlle SOPHIE.

Je crois qu'elle conſiſte à avoir le

cœur plus grand que la fortune, & à vouloir s'élever au-deſſus de tout par le mérite.

Mlle MELANIE.

Quoi ! à vouloir être plus grand que ſon pere ?

Mlle SOPHIE.

Oui, & à ne point donner de bornes à ſon ambition.

Mlle AUGUSTE.

Mais on le voudra inutilement; car on eſt toûjours fils de ſon pere, & rien de plus que lui.

Mlle SOPHIE.

On peut parvenir à des charges & à des dignités qui font qu'on eſt plus grand Seigneur que ſon pere.

Mlle MELANIE.

Vos idées s'accommodent fort bien à notre ſiécle, où l'on voit des Laquais en carroſſe & des Gentilshommes à pied : ces Laquais donc, Mademoiſelle, ont de l'élévation.

Mlle SOPHIE.

Aſſurément, & il ne me paroît rien de plus loüable.

Mlle HORTENSE.

Je penſe bien différemment, car j'avois toûjours regardé ces gens-là avec mépris, les trouvant très-inſolens.

Mlle MELANIE.

Je leur paſſerois plutôt l'inſolence que l'élévation.

Mlle EUPHROSINE.

Mais à quoi donc mettez-vous l'élévation?

Mlle MELANIE.

La véritable élévation eſt de n'eſtimer que la vertu, de ſçavoir ſe paſſer de la fortune quand elle nous fuit, & de ne nous pas enivrer d'elle quand elle nous eſt favorable, de la partager avec les malheureux, & de ne les mépriſer jamais, de ſe rendre digne de tout ſans vouloir rien de diſpro-

portionné à ce que nous sommes.

Mlle SOPHIE.

Vous refuseriez une place qu'on vous offriroit, si elle étoit au-dessus de vous?

Mlle MELANIE.

Non, mais si je l'avois de cette façon-là, on n'appelleroit pas cela élévation.

Mlle EUPHROSINE.

Et qu'est-ce donc qu'on appelle présentement élévation?

Mlle MELANIE.

Une ambition sans mesure, qui fait vouloir être plus riche, plus élevé que les plus grands Seigneurs, qui porte à une dépense immense, à acheter des Charges possédées par des gens à qui on ne devroit pas oser parler, à épouser leurs enfans, à se former un train & une maison, où il n'y a presque que le maître qui ne soit pas noble.

Mlle HORTENSE.

J'appellerois cela une véritable folie.

Mlle MELANIE.

J'en ai toûjours uſé ainſi ; c'eſt pourtant ce qui s'appelle aujourd'hui élévation, & on regarde avec mépris un homme qui veut faire le métier de ſon pere & demeurer dans la modération de ſon état, qui ſe contente de peu, qui vit avec régle, avec meſure, qui ſe voit tel qu'il eſt, & qui croit qu'il y a bien des gens au-deſſus de lui.

Mlle HORTENSE.

Vous venez de dépeindre la véritable ſageſſe.

Mlle SOPHIE.

Quoi ! s'il plaît à la fortune de m'élever, ſi mon maître veut me faire grand Seigneur, s'il m'offre des richeſſes, vous mettriez la ſageſſe à les refuſer ?

Mlle MELANIE.

Non, mais à connoître toûjours que ni la fortune, ni votre maître n'ont pu vous donner une autre naiſſance que la vôtre, que vous pouvez en joüir, mais non pas en abuſer, puiſque malgré la fortune il y a bien des miſérables qui ſont en effet au-deſſus de vous.

Mlle SOPHIE.

Vous ſuppoſez donc que je ſuis née dans la lie du peuple, car ſi je ſuis noble, il n'y a de différence que du plus au moins.

Mlle MELANIE.

Il y a des degrés de nobleſſe ; il faut ſe voir tel qu'on eſt ; il ne faut s'élever que par ſon mérite, & c'eſt-là la véritable élévation.

Mlle AUGUSTE.

En quoi faites-vous conſiſter ce mérite ?

Mlle HORTENSE.

Je crois que c'eſt à voir les

choſes comme elles ſont, à ne les pas eſtimer plus qu'elles ne valent, à être au-deſſus de toutes les fortunes, & à tenir une conduite qui marque que celle à laquelle nous ſommes parvenus ne nous a pas fait tourner la tête.

Mlle SOPHIE.

Si vous étiez née ſoldat, vous n'auriez pas enviſagé d'être Maréchal de France.

Mlle HORTENSE.

J'aurois peut-être enviſagé de faire ſi bien mon métier que j'y ſerois parvenu.

Mlle SOPHIE.

Et vous ne blâmeriez pas un deſſein ſi diſproportionné à votre état?

Mlle HORTENSE.

Je vous ai déja dit, ce me ſemble, que vouloir mériter tout, c'eſt la véritable élévation, & je veux finir cette converſation

par un trait fort agréable : un homme de rien parvint par tous les degrés de la guerre, & par ſon mérite à être Général, & ayant un démêlé avec un très-grand Seigneur ; celui-ci lui reprocha qu'il s'étoit élevé bien haut, étant né dans la boue, l'autre répondit: Il eſt vrai que je ne ſuis rien, & je ſuis bien perſuadé que ſi vous étiez né ce que j'étois, vous ne ſeriez pas ce que je ſuis.

Mlle EUPHROSINE.

Ne trouvez-vous pas cette réponſe trop hardie ?

Mlle HORTENSE.

Si quelque choſe peut nous égaler à ceux qui ſont au-deſſus de nous, c'eſt d'avoir plus de courage qu'eux.

XXX. CONVERSATION.

Sur la Généroſité.

MADEMOISELLE ROSALIE.

JE ſuis ravie de ce que nous nous trouvons toutes cinq enſemble pour avoir de ces converſations dont je trouve que nous tirons toûjours quelque utilité.

Mlle CLOTILDE.

Nous aurions grand tort ſi nous ne profitions des ſoins qu'on a pour nous, en nous appliquant à ce qu'on nous apprend.

Mlle CLARICE.

Et en le pratiquant dans les occaſions qui ſe préſentent

Mlle DOROTHÉE.

Il me ſemble que nous ſçavons bien des choſes que nous ne pouvons pratiquer, & qu'il y a des

vertus qui ne ſont propres qu'aux Grands.

Mlle ROSALIE.

Quelles ſont donc ces vertus?

Mlle DOROTHÉE.

Par exemple, la généroſité: comment ſerons-nous généreuſes, nous qui bien loin de donner, ayons beſoin qu'on nous donne.

Mlle CLOTILDE.

Ce n'eſt point la fortune qui régle nos inclinations, mais avant que d'entrer en matiere, convenons de ce que c'eſt que la généroſité.

Mlle ROSALIE.

Je crois que la généroſité eſt une grandeur d'ame qui nous éleve au-deſſus de toutes ſortes d'intérêts, de l'envie, &c. qui nous fait compatir à la miſere des autres, & la ſoulager autant que nous pouvons; qui nous rend incapables de baſſeſſe.

Mlle DOROTHÉE.

Je croyois que la générosité étoit de donner volontiers.

Mlle CLARICE.

C'eſt libéralité; & la générosité va plus loin : c'eſt un mouvement du cœur qui le rend ſenſible aux malheurs d'autrui.

Mlle CLOTILDE.

Et qui va quelquefois juſqu'à en être plus touché que des nôtres.

Mlle DOROTHÉE.

Que voyez-vous, dans tout ce que vous venez de dire, qui nous convienne ?

Mlle CLOTILDE.

Tout ; puiſqu'il ne faut qu'un grand cœur.

Mlle DOROTHÉE.

Quelles marques en donnez-vous ?

Mlle CLOTILDE.

La vertu n'eſt pas dans les

marques qu'on en donne : elles font connoître la vertu ; mais c'eſt dans l'intérieur qu'elle eſt ou qu'elle n'eſt pas, & nous pouvons, comme les autres, être au-deſſus de l'intérêt, de l'envie, & incapables de baſſeſſe.

Mlle CLARICE.

De quelles ſortes de baſſeſſes entendez-vous parler ?

Mlle ROSALIE.

De ces lâchetés qu'on fait par intérêt, de ces flatteries pour ceux qui peuvent nous être utiles, de ces empreſſemens qui vont à ſe mettre ſous les pieds des gens en faveur.

Mlle BLANDINE.

Que j'aime à vous entendre, Mademoiſelle ! Ce que vous venez de me dire me fait croire que je ſuis généreuſe, je ne puis ſouffrir les favoris, je n'aime que les malheureux, & c'eſt aſſez que le

Roi ou la fortune ſoit favorable à un homme pour que je le haïſſe.

Mlle CLARICE.

J'ai connu une perſonne qui partageoit ſon repas & ſes habits avec des malheureux, & qui ne pouvoit plus les ſouffrir dès qu'ils pouvoient ſe paſſer d'elle.

Mlle CLOTILDE.

Ce n'eſt pas généroſité ; c'eſt plutôt une ſorte d'envie.

Mlle CLARICE.

Quoi ! donner ſon dîner & ſa robe, c'eſt envie ?

Mlle CLOTILDE.

Il y a quelque ſorte de bonté & de pitié paternelle à donner ſa robe & ſon dîner : mais c'eſt envie de ne plus aimer les gens quand ils n'ont plus beſoin de nous ; c'eſt vouloir être au-deſſus d'eux ; & il n'y a rien dans ce ſentiment qui puiſſe s'appeller généroſité.

Mlle BLANDINE.

Vous n'en direz pas autant de moi ; il n'y a nul intérêt dans ce que je penſe, & dans l'averſion que j'ai pour les heureux.

Mlle ROSALIE.

Je craindrois qu'il n'y eût un peu d'envie ; mais il y a du moins un grand travers qui eſt très-éloigné de la généroſité.

Mlle BLANDINE.

Vous voulez que je faſſe ma cour à un Miniſtre qui n'a rien au-deſſus de moi que la faveur de ſon maître ?

Mlle CLOTILDE.

Si ſon Maître eſt le vôtre, vous devez reſpecter ſon choix, & ne pas parler ainſi de ſon Miniſtre.

Mlle BLANDINE.

Je ne trouve rien de ſi beau que de ſe déclarer contre ces gens-là ; & c'eſt ainſi que j'ai toûjours compris la généroſité.

Mlle DOROTHÉE.

On ne peut pas dire que dans cette conduite il y ait de la baſſeſſe & de l'intérêt.

Mlle CLOTILDE.

Non, mais de l'imprudence ; de la fauſſeté, de l'injuſtice, du travers, & une ſingularité qu'il ne faut jamais chercher.

Mlle BLANDINE.

Il faut ſe diſtinguer & ne ſe pas ſingulariſer ; voilà ce que je ne puis entendre.

Mlle CLARICE.

Il ne faut pas aſpirer à être ſeul dans ſa conduite ; on ſe diſtingue aſſez, quand on remplit ce qu'on doit.

Mlle BLANDINE.

Et pour remplir ce devoir faire ſa cour à des miſérables ! Jamais on ne me verra que leur ennemie.

Mlle DOROTHÉE.

Ce chemin ſera peu ſuivi : mais j'avoue que j'y trouve de la vertu.

Mlle ROSALIE.

La vertu n'eſt pas dans ces extrémités ; elle rend les honneurs à ceux que le Prince veut honorer ; elle veut être bien avec eux par reſpect pour lui & par prudence ; elle ne veut en faire ſon ennemi pour elle ni pour ſa famille ; elle ne voudroit pas acheter ſa faveur par la moindre baſſeſſe, par flatter ce qui doit être blâmé, par témoigner une amitié qu'elle n'a point, par rendre des devoirs trop empreſſés, en un mot, elle agit ſimplement en tout.

Mlle BLANDINE.

C'eſt cette ſimplicité & ce milieu qui m'eſt inſupportable : j'ai le cœur trop grand pour ne faire que ſuivre les autres : je veux quelque

choſe de nouveau ; je fais quelquefois un château en Eſpagne, qui me plairoit: ce ſeroit de quitter mon pays, mon bien, ma famille, mon Roi, pour aller au bout du monde m'attacher à un Prince vertueux.

Mlle CLOTILDE.

S'il avoit une véritable vertu & du bon ſens, il vous mépriſeroit & ne ſe fieroit jamais à vous.

Mlle BLANDINE.

Pourquoi ?

Mlle CLOTILDE.

Parce qu'on ne doit jamais ſe fier à un homme qui manque à toutes ſortes de devoirs & d'obligations.

Mlle BLANDINE.

Je ne ſuis point eſclave, je ſuis libre, & je puis diſpoſer de moi.

Mlle ROSALIE.

Vous êtes à votre pays, à votre famille, à votre Prince, &

vous manquez à tout ce que vous devez pour aller chercher ce que vous ne devez pas chercher ; on ne peut jamais porter les armes contre ſon Roi ; on doit ſervir ſa patrie.

Mlle BLANDINE.

Vous êtes nées pour l'eſclavage, Meſdemoiſelles, & pour les vertus les plus renfermées & les plus ennuyeuſes ; vous ne parlez que de modération & de remplir ſon devoir. Où eſt l'éclat & le bruit d'une telle conduite ; & qu'eſt-ce que la vanité d'un homme renfermé dans ce triſte devoir ?

Mlle CLOTILDE.

Il n'en faut jamais ſortir, & c'eſt-là le vrai & ſolide mérite.

Mlle BLANDINE.

J'en ai une autre idée, & je ne puis aimer ce qui eſt au-deſſus de moi.

Mlle

Mlle CLOTILDE.

Cette idée eſt fauſſe ; la Religion & la raiſon veulent qu'on reſpecte l'autorité des Princes, & toute autre autorité établie pour nous gouverner.

Mlle BLANDINE.

Ne convenez-vous pas au moins qu'il y a plus de grandeur à penſer ce que je penſe ?

Mlle ROSALIE.

Fauſſe grandeur ſans régle & ſans raiſon, & bien éloignée de la vraie généroſité qui ſçait ſe ſoûmettre à tout, quelque élévation qu'on ſente dans ſon cœur.

Mlle BLANDINE.

Peut-on avoir le cœur élevé & ſçavoir ſe ſoûmettre ?

Mlle CLOTILDE.

La véritable élévation eſt dans les ſentimens du cœur, & point du tout dans une révolte contre les régles, les coûtumes & les

Supérieurs : la généroſité plaint & ſoulage les malheureux, & ne bleſſe perſonne.

Mlle BLANDINE.

Dès que je ſçais un homme diſgracié, je vais le trouver pour en faire mon ami.

Mlle ROSALIE.

Vous dites tout cela pour diſputer ; il n'eſt pas poſſible que vous le penſiez.

Mlle DOROTHÉE.

Voudriez-vous qu'on allât inſulter à ſon malheur ?

Mlle ROSALIE.

Non, je veux qu'on demeure ſon ami, ſi on l'étoit avant ſa diſgrace, qu'on le conſole : mais je ne veux pas qu'on aille le chercher pour le ſeul mérite d'être éxilé ; il y a plus de contradiction & d'envie dans ce ſentiment que de généroſité.

Mlle CLOTILDE.

Il n'y a rien d'affecté dans la véritable vertu ; elle partage les malheurs de ſes amis, elle les ſoulage, elle plaint même ceux qu'elle ne connoît pas : mais elle ne ſe pique pas de faire amitié avec une perſonne par la ſeule raiſon qu'elle eſt mal à la Cour : ces ſentimens ſont faux & outrés, & jamais la vertu ne choque la raiſon.

Mlle BLANDINE.

Nous avons coûtume de nous rendre à la fin de nos converſations : mais je vous avoüe, Meſdemoiſelles, que vous ne m'avez point perſuadée, & que votre ſageſſe ne s'accommode point avec l'envie que j'ai de faire des choſes nouvelles & éclatantes.

Mlle ROSALIE.

Elles vous attireront le blâme

de tout le monde & bien des inconvéniens.

Mlle BLANDINE.

Je ne trouve rien de pis que de ne ſuivre jamais ſon goût.

Mlle CLOTILDE.

Je ne trouve rien de ſi bon que de n'avoir point de reproche à ſe faire : mais, Mademoiſelle, nous eſpérons que les années & la raiſon ſeront plus fortes que nous, & qu'elles vous perſuaderont un jour.

XXXI. CONVERSATION.

Sur les différens Etats.

MADEMOISELLE LUCILE.

J'Entends dire ſouvent que tous les états ſont confondus ; je ne comprends pas bien clairement ce qu'on veut dire.

Mlle CONSTANCE.

Je vous l'expliquerai avec plaiſir, car perſonne n'eſt plus choquée que moi de ce renverſement.

Mlle LUCILE.

Je vous en ſerai très-obligée.

Mlle CONSTANCE.

Quand on dit que les états ſont confondus, on a grande raiſon ; car effectivemement on ne voit plus perſonne à ſa place, chacun veut être auſſi grand que l'autre,

le Gentilhomme s'égale au Seigneur; le Seigneur veut être Prince, le Prince veut être auſſi grand Prince que ceux qui ſont au-deſſus de lui, & ainſi du reſte.

Mlle EUGENIE.

Mais en effet pourquoi ces différences ? Et quand on eſt né Gentilhomme pourquoi ceder à un autre qui ſe croit de meilleure maiſon, parce qu'il a plus de bien ou quelque charge que l'autre n'a pas ?

Mlle CONSTANCE.

On ne cede pas ſur l'opinion, mais ſur la vérité : & il y a même une notoriété publique à laquelle il faut déférer.

Mlle ALPHONSINE.

Je ne ſçais ce que c'eſt que notoriété publique.

Mlle LUCILE.

Je crois que c'eſt ce que tout le monde croit & dit, & qui paſſe

pour vrai, quoiqu'on n'en ait aucune preuve.

Mlle PLACIDE.

Mais enfin, Mademoiſelle, démêlez-nous ce que c'eſt que ces états confondus où vous voudriez un peu plus d'ordre.

Mlle CONSTANCE.

Il eſt certain que Dieu a mis les hommes en des états différens, & que s'ils étoient ſages ils s'y tiendroient, car il n'y en a point qui ne ſoit honnête.

Mlle LUCILE.

Trouvez-vous la condition d'un payſan fort honorable ?

Mlle CONSTANCE.

Elle l'eſt très-fort ; on ne ſçauroit s'en paſſer ; de quoi vivrions-nous ſi perſonne ne cultivoit la terre & ne recueilloit du bled ?

Mlle LUCILE.

Je conviens qu'elle eſt néceſſaire, mais elle eſt baſſe.

Mlle ALPHONSINE.

Il faut bien que tout ſe faſſe, & dans cet état comme dans tous les autres, c'eſt le mérite qui diſtingue.

Mlle PLACIDE.

Quel mérite peut avoir un payſan que celui de bien travailler ?

Mlle CONSTANCE.

Le même que dans les autres emplois, qui eſt de vivre en homme de bien & d'honneur : il n'y a gueres de village où il n'y ait quelque payſan dont la probité eſt connuë, & dans lequel tous les autres ſe confient ; ils ont du bon ſens & de l'eſprit.

Mlle PLACIDE.

Avez-vous eu beaucoup de converſations avec eux ?

Mlle CONSTANCE.

Souvent.

Mlle PLACIDE.

Je ſerois bien honteuſe ſi on me voyoit parler à un payſan.

Mlle ALPHONSINE.

Ces idées-là ſont d'un enfant qui n'a jamais rien vû; le Roi leur parleroit volontiers, & je ſuis aſſurée qu'il l'a fait en bien des occaſions.

Mlle LUCILE.

Croyez-vous qu'ils fuſſent bien propres à notre converſation?

Mlle CONSTANCE.

Non, il faut leur parler de ce qui leur convient, de leurs affaires, de leurs familles, des biens de la terre, & vous les trouverez en cela éclairés, habiles & de très-bon ſens.

Mlle LUCILE.

Marquez-nous donc les degrés de toutes les conditions?

Mlle CONSTANCE.

Les profeſſions d'Artiſans des

grossieux, c'eſt-à-dire des Bourgs & des Villes, ſont des états encore néceſſaires & honorables, & l'on y trouve ce bon ſens dont je viens de parler : vous avez enſuite les Marchands, qui ſont utiles au Public & au commerce, c'eſt ce qui s'appelle les Bourgeois, les Echevins, les Elûs & les chefs qui gouvernent les villes & tiennent la main contre le déſordre : il y a pour la ſureté dans les biens, des Notaires, qui ſe mêlent de placer l'argent & de le faire valoir.

Mlle ALPHONSINE.

Il y a des Procureurs qui font les écritures néceſſaires pour faire connoître aux Juges les raiſons de nos procès.

Mlle CONSTANCE.

Des Avocats qui plaident les cauſes.

Mlle ALPHONSINE.

Des Conſeillers, des Préſidens qui les jugent.

Mlle EUGENIE.

Et tout ce que vous venez de nommer ſont plus ou moins par degrés.

Mlle CONSTANCE.

Oui, le Procureur eſt moins que l'Avocat, l'Avocat moins que le Conſeiller, les Conſeillers au-deſſous des Préſidens, & ainſi des autres.

Mlle EUGENIE.

Je ne crois pas tant de degrés dans la nobleſſe, & pour moi je compte que dès qu'on peut prouver qu'on eſt né Gentilhomme, le plus ou le moins n'y fait plus rien.

Mlle ALPHONSINE.

La nobleſſe a pluſieurs degrés. Il y a des nobleſſes plus anciennes; il y en a d'autres qui ont été ſoûtenuës par de grands biens,

d'autres par des alliances ; les autres ont été illuſtrées par des dignités, & ce ſont là les rangs différens.

Mlle EUGENIE.

Toutes ces diſtinctions n'empêchent pas que le plus noble ne ſoit celui dont la nobleſſe eſt la plus ancienne.

Mlle ALPHONSINE.

Cela eſt vrai au pied de la lettre ; mais il eſt pourtant vrai auſſi qu'il faut ceder au rang, & que ce Gentilhomme qui fera des preuves de cinq cens ans, doit des égards à un Maréchal de France, quoique d'une Maiſon moins ancienne.

Mlle LUCILE.

J'ai une grande peine à ceder à tout ce que fait la fortune.

Mlle CONSTANCE.

La fortune a ſouvent grande part à ces élévations, la volonté des Rois y en a auſſi ; ils veulent

récompenſer le mérite, donner de l'émulation, marquer leur amitié, & quand on eſt ſage on cede à toutes ces raiſons, & aux uſages établis.

Mlle EUGENIE.

Il faut bien ceder à la force; mais vous m'avouerez que cela n'eſt pas agréable.

Mlle ALPHONSINE.

Tout le monde perd au déſordre; ſi vous ne voulez pas vous ſoûmettre à ceux qui ſont au-deſſus de vous, ceux qui ſont au-deſſous feront de même pour vous, votre inférieur ſe ſoulevera, vous diſputera la porte, la place à l'Egliſe, & juſques au payſan.

Mlle CONSTANCE.

Si on étoit ſeul à ceder il y auroit plus de peine, mais vous cedez au grand Seigneur de votre Province; il faut qu'il cede à un

homme titré, que l'homme titré cede à un Prince, que le Prince cede à un plus grand Prince que lui, que le plus grand Prince cede au Roi, & enfin que le Roi cede à la raiſon, aux Loix, aux coûtumes, & ſurtout qu'il ſoit ſoûmis à la volonté de Dieu.

Mlle EUGENIE.

Quelle différence y a-t-il entre les Princes ?

Mlle ALPHONSINE.

Comme dans la nobleſſe, les Maiſons ſouveraines les plus anciennes ne ſont pas toujours celles qui tiennent le premier rang. Mais comme il eſt difficile de régler la prééminence, ils évitent autant qu'ils peuvent de ſe trouver enſemble.

Mlle PLACIDE.

Si les Rois ſe trouvoient enſemble comment feroient-ils ?

Mlle ALPHONSINE.

Ils ne s'y commettroient point ſans être convenus de ce qui s'appelle le cérémonial, c'eſt-à-dire, la maniere dont ils ſe traitent.

Mlle CONSTANCE.

Il y a dans les Rois & dans les Princes des degrés différens par la grandeur, par l'étendue, par la puiſſance des Royaumes.

Mlle ALPHONSINE.

Le Roi de Portugal ne diſputera pas au Roi d'Eſpagne.

Mlle CONSTANCE.

Ni le Roi de Dannemarck au Roi de France.

Mlle PLACIDE.

Qui ſont les plus grands Rois ou Royaumes?

Mlle ALPHONSINE.

La France, l'Eſpagne, l'Angleterre.

Mlle PLACIDE.

Et dans ces trois-là qui eſt le premier?

Mlle CONSTANCE.

Ils ſe le diſputent, mais nous avons vû notre Roi donner la main au Roi d'Eſpagne, & nous le voyons tous les jours mettre le Roi d'Angleterre au-deſſus de lui.

Mlle PLACIDE.

Eſt-ce qu'il les reconnoît plus grands que lui ?

Mlle ALPHONSINE.

Non, c'eſt qu'il eſt chez lui, & qu'il leur fait les honneurs, comme les particuliers ſe le font les uns aux autres.

Mlle PLACIDE.

Mais en effet, qui eſt le plus grand ?

Mlle ALPHONSINE.

Il eſt certain que, ſans nulle prévention, la plus grande Maiſon que l'on connoiſſe eſt celle de Bourbon, qui nous gouverne préſentement.

XXXII. CONVERSATION.

Sur la bonne Contenance.

MADEMOISELLE VALERIE.

JE voudrois bien m'inſtruire ſur une choſe que j'entendis dire l'autre jour : on diſoit qu'une perſonne avoit une bonne contenance.

Mlle VICTOIRE.

Je n'entends point ce que cela veut dire.

Mlle MARCELLE.

N'eſt-ce pas qu'elle avoit bonne grace ?

Mlle FLORIDE.

La bonne grace fait aſſurément à la bonne contenance, mais je crois que cette loüange s'étend plus loin.

Mlle VALERIE.

Expliquez-le nous, Mademoiſelle, ſi vous l'entendez.

Mlle FLORIDE.

Je crois que c'eſt un maintien, une contenance, un air convenable aux tems, aux lieux & aux perſonnes avec qui l'on eſt.

Mlle VICTOIRE.

Vous avez raiſon de dire que c'eſt une loüange bien étenduë, & ſi vous voulez nous la bien démêler, ce ſera une inſtruction utile pour nous.

Mlle FLORIDE.

N'eſt-il pas vrai qu'il y a des tems de joie, de triſteſſe, des lieux de liberté, de reſpect, des perſonnes à qui on doit plus qu'à d'autres ?

Mlle VALERIE.

Vous ſçavez qu'il nous faut toûjours des exemples.

Mlle FLORIDE.

Vous êtes avec une perſonne affligée, il ne conviendroit pas d'avoir un air fort gai, ce ſeroit une mauvaiſe contenance.

Mlle IRENE.

Il faut être recueillie à l'Egliſe, & libre dans un jardin.

Mlle VALERIE.

Il eſt aiſé de comprendre, pour peu qu'on ſçache vivre, qu'on s'accommode avec ceux qui ſont au-deſſus de nous, & qu'on prend le ton qui leur convient; mais quand on l'ignore comment les aborder?

Mlle FLORIDE.

Avec un viſage ſérieux.

Mlle MARCELLE.

J'ai ſouvent vû qu'on diſoit à des enfans, qu'il faut toûjours avoir l'air gai & ſouriant.

Mlle FLORIDE.

Je crois cette maxime très-

fausse, & rien ne donne l'air plus sot que d'aborder en souriant.

Mlle IRENE.

J'ai connu une personne d'esprit, à qui on l'avoit donné, & qui l'a si bien observé qu'on n'a jamais voulu convenir qu'elle eût de l'esprit, quoiqu'elle en ait en effet; on la tournoit en ridicule, & ses enfans & ses domestiques disoient qu'elle les impatientoit de sourire en les grondant.

Mlle VICTOIRE.

N'y a-t-il pas autant d'inconvénient d'aborder tristement une personne gaie, que d'aborder en riant celle qui est affligée?

Mlle FLORIDE.

Il ne faut aborder personne d'un air triste ni gai, mais avec un air sérieux, qui est cette bonne contenance; après cela on s'accommode à l'humeur où est celle à qui on a affaire.

Mlle VALERIE.

Cette bonne contenance ſe réduit donc en ſérieux ?

Mlle FLORIDE.

Il s'en faut beaucoup, il y a différentes contenances, comme nous l'avons dit, ſelon les lieux : l'attention à l'Egliſe, la joie dans les plaiſirs, le reſpect avec les Supérieurs & les Grands, la liberté avec les égaux, la familiarité avec ceux qui ſont au-deſſous, & tout cela avec modération.

Mlle IRENE.

Il y a encore à prendre un milieu entre une trop grande timidité & une trop grande hardieſſe ; il faut que les jeunes perſonnes ſoient timides, mais ſans être déconcertées, & qu'elles ne ſe troublent pas comme les payſans, qu'on dit qui tournent leur chapeau, ne ſçachant pas ce qu'ils font.

Mlle VICTOIRE.

Vous permettez donc que dans un âge plus avancé une femme ſoit hardie ?

Mlle IRENE.

Je ne paſſerois jamais la hardieſſe à une femme ; notre partage eſt la modeſtie : mais il eſt certain que le tems & l'expérience raſſurent, & que rien n'eſt plus différent que le perſonnage d'une femme âgée & celui d'une jeune.

Mlle VALERIE.

En quoi cette différence conſiſte-t-elle ?

Mlle FLORIDE.

Je crois que la vieille a une contenance plus ferme, qu'elle entame la converſation, qu'elle fait des queſtions, qu'elle a une opinion, qu'elle la ſoûtient, qu'elle décide quelquefois.

Mlle VALERIE.

Et que voulez-vous que faſſe la jeune ?

Mlle FLORIDE.

Qu'elle ſe taiſe, qu'elle écoute, qu'elle réponde quand on la queſtionne, qu'elle diſe ſon avis avec timidité, ſi on le lui demande, qu'elle n'ait jamais un ton déciſif, & que dans ce qui lui paroît le plus clair elle diſe : Il me ſemble que cela eſt ainſi, je croirois cela, mon opinion ſeroit celle-là, &c.

Mlle VALERIE.

Vous ne lui paſſeriez pas la moindre diſpute ?

Mlle FLORIDE.

Bien plutôt qu'une déciſion. On peut diſputer pour s'inſtruire, & avec un air incertain qui plaît, au lieu que la déciſion révolte.

Mlle VICTOIRE.

Et vous comprenez tout cela dans une bonne contenance ? vous aviez grande raiſon de dire qu'elle s'étend loin.

Mlle FLORIDE.

Plus loin que je ne le comprends moi-même: la bonne contenance dans la converſation eſt l'attention, la modeſtie; c'eſt de ne ſe jamais fâcher, de ne ſe pas trop emporter, & d'être toûjours maîtreſſe de ſoi.

Mlle IRENE.

Rien ne contribue tant à la bonne contenance que la modeſtie qui fait que nous nous défions de nous-mêmes, de nos opinions, de nos goûts, & que nous les donnons comme nôtres, ſans prétendre que les autres doivent les ſuivre.

Mlle MARCELLE.

Je croyois que la modeſtie étoit d'avoir les yeux baiſſés.

Mlle FLORIDE.

C'eſt un effet de modeſtie, mais elle doit être encore plus dans l'eſprit que dans l'extérieur.

Mlle

Mlle MARCELLE.

Vous permettriez donc qu'on levât les yeux ?

Mlle FLORIDE.

Oui certainement, il faut les lever quand on veut voir quelque chose, & c'est même un manque de respect de ne pas regarder ceux à qui on parle.

Mlle VALERIE.

On peut donc regarder un homme, si on a envie de le voir?

Mlle IRENE.

Il seroit à désirer qu'on n'en eût jamais envie, & je vous avoüe que je suis toûjours choquée quand j'entends dire à une personne de notre sexe : Un tel est agréable, ou affreux, il a les yeux beaux, la bouche grande, le nez bien fait, &c.

Mlle MARCELLE.

Mademoiselle Floride convient pourtant que c'est un manque de

respect de ne pas regarder ceux à qui on parle.

Mlle FLORIDE.

Il y a bien de la différence de lever les yeux pour satisfaire à cette bienséance, ou à regarder un homme avec attention, à éplucher les traits de son visage, ses habits, & toute sa personne.

Mlle VICTOIRE.

J'ai connu une femme qui, après avoir passé tout le jour, & souvent plusieurs jours avec un homme, ne sçavoit pas comment il étoit vêtu.

Mlle IRENE.

Elle étoit loüable, & je voudrois que ma fille en usât ainsi.

Mlle MARCELLE.

Ne permettez-vous pas de regarder les femmes ?

Mlle FLORIDE.

Il faut bien le permettre, & en effet il n'y a point de mal, on ne

peut empêcher la curioſité qu'on a pour leur figure & pour leur ajuſtement.

Mlle VALERIE.

Marquez-nous encore une mauvaiſe contenance.

Mlle FLORIDE.

C'eſt une perſonne qui ſe tient mal, qui eſt diſtraite, qui remue toûjours, qui regarde de tous côtés, qui n'eſt point occupée de ceux avec qui elle eſt, qui eſt inquiette, qui ſort & entre ſans raiſon, qui tourne la tête au moindre bruit, qui ſe met de travers, qui cherche ſes commodités, qui prend des poſtures méſéantes, & qui en tout paroît s'abandonner à ſes mouvemens.

Mlle VALERIE.

Il faut étudier ce portrait pour éviter de lui reſſembler.

Mlle FLORIDE.

Il eſt vrai, je crois, que la

bonne contenance conſiſte dans la tranquillité, à s'occuper des autres, & à agir en tout comme une perſonne qui eſt maîtreſſe d'elle, & qui ſe poſſede.

Mlle VALERIE.

Cela eſt bien difficile à des eſprits vifs.

Mlle FLORIDE.

Cette bonne contenance ne s'oppoſe point à la vivacité & à l'enjoüement ; mais il faut que tout ſoit modéré & retenu dans les termes de la modeſtie.

Mlle MARCELLE.

On ne ſe donne point la timidité : les uns naiſſent hardis, & les autres timides.

Mlle IRENE.

Ceux qui ſont hardis manquent de jugement. Il faut cacher ce défaut, & ſe montrer timide le plus qu'il eſt poſſible en ne parlant gueres, en évitant de dire ſon

avis, & en ſe retenant continuellement, comme on retient les chevaux fougueux quand ils nous emportent.

Mlle VICTOIRE.

Je n'aurois jamais cru que la bonne contenance nous eût pû fournir tant de choſes auſſi utiles à ſçavoir que tout ce que nous venons de dire.

XXXIII. CONVERSATION.

Sur le Myſtere.

MADEMOISELLE CAMILLE.

ON nous a inſtruites ſur bien des ſujets ; mais il y en a un dont il me ſemble qu'on ne nous a rien dit ; c'eſt le myſtere.

Mlle CLÉMENTINE.

Je ſerois ravie de le voir ap-

prouvé, car rien ne me plaît davantage qu'un air mystérieux.

Mlle ELEONORE.

Je suis de votre goût, & rien ne me paroît plus désagréable que de dire tout ce qu'on pense & de ne réserver rien.

Mlle CAMILLE.

Je pense très-différemment, & je crois qu'il faut être & paroître franc, quoiqu'on sçache fort bien garder un secret.

Mlle ELEONORE.

Quoi ! vous ne trouvez pas qu'il soit aimable de parler peu, de laisser dire les autres, & de se taire en montrant par son air qu'on en sçait plus qu'eux ?

Mlle EMILIE.

Vous n'y pensez pas, Mademoiselle ; quand vous faites ce portrait d'une personne aimable, elle seroit importune dans une société.

Mlle CLÉMENTINE.

Vous aimeriez mieux une perſonne libre, qui dit tout ce qu'elle fait, qui ne cache rien, qui ne demande jamais du ſecret, & dont toute la conduite eſt à découvert?

Mlle CAMILLE.

Oui, je l'aimerois mieux: mais je fais une grande différence du ſecret au myſtere.

Mlle EMILIE.

Il n'y a gueres de myſteres innocens : que veut-on cacher quand on ne fait rien de mal?

Mlle CLÉMENTINE.

Hé! pourquoi voulez-vous que tout ce qu'on cache ſoit mal?

Mlle EMILIE.

Vous donnez lieu au moins de le ſoupçonner ; car pourquoi le cacher s'il eſt bon ou indifférent?

Mlle ELEONORE.

C'eſt que j'aime naturellement à

cacher, & que je ne puis ſouffrir ces procédés ouverts de gens toûjours prêts à montrer tout ce qu'ils font & tout ce qu'ils penſent, à rendre compte du paſſé, du préſent, & de l'avenir, s'ils le pouvoient.

Mlle CAMILLE.

Vous voulez diſputer, & j'en ſuis ravie; c'eſt un moyen pour nous éclairer, car du reſte je ne vous crois point telle que vous le dîtes.

Mlle EMILIE.

Si on fait myſtere ſur des bagatelles, c'eſt une petiteſſe d'eſprit; ſi le myſtere roule ſur des choſes ſérieuſes, il eſt dangereux.

Mlle ELEONORE.

On me demande à quelle promenade j'ai été; je me fais un plaiſir de ne le pas dire, & j'en nomme une autre.

Mlle CAMILLE.

Voilà un très-beau moyen pour

vous perdre de réputation ; on découvre que vous n'avez pas dit vrai ; on juge que vous avez donné un rendez-vous.

Mlle EMILIE.

Je ſerois bien affligée ſi c'étoit tout de bon que vous aimaſſiez le myſtere ; c'eſt un très-grand malheur, ſur-tout à une perſonne de notre ſexe.

Mlle CAMILLE.

On ne croit jamais qu'on ſe cache pour rien, & quand même on prouveroit qu'on a fait un myſtere d'une choſe innocente, on croit que c'eſt dans le deſſein à l'avenir de cacher un crime.

Mlle CLÉMENTINE.

On me prête un Livre en me priant de ne le pas montrer ; voulez vous que je trompe celui qui me l'a confié ?

Mlle EMILIE.

Il a envie de vous tromper ;

puiſqu'il ſe cache, & mérite par-là que vous le trompiez; mais j'aimerois mieux ne pas recevoir ſa confiance, & lui répondre que je ne ſçais point me cacher, & que ſon myſtere me donne de la défiance.

Mlle CLÉMENTINE.

Je paſſerai donc ma vie comme un enfant, ſans qu'on ſe fie à moi?

Mlle CAMILLE.

Il y a des marques de confiance très-dangereuſes; il y en a d'honorables.

Mlle ELEONORE.

Comment faire toutes ces diſtinctions? Vous faites de la vie une conduite continuelle qui contraint preſque en tout.

Mlle CAMILLE.

Ce n'eſt pas moi qui impoſe ces contraintes, c'eſt la malignité des hommes avec leſquels nous avons à vivre, c'eſt la néceſſité

d'établir une bonne réputation dont on eſt bien payé par l'eſtime que l'on acquiert.

Mlle CLÉMENTINE.

Revenons à ces diſtinctions de confiance.

Mlle CAMILLE.

On vous confie une choſe importante par l'opinion qu'on a que vous êtes ſecrette ; il faut garder ce ſecret, & ſi fidélement qu'on ne vous ſoupçonne pas de le ſçavoir.

Mlle ELEONORE.

Je ne le voudrois pas dire, mais pourquoi voulez-vous que je ſois fâchée, ſi on ſe doute que je le ſçais ?

Mlle CAMILLE.

Voilà juſtement la différence du ſecret au myſtere ; on cache le ſecret de bonne foi quand on eſt ſecrette, & on laiſſe entrevoir ce qu'on ſçait, & c'eſt-là le myſtere.

Mlle EMILIE.

C'eſt un très-mauvais caractere: on ne peut trop ſe défier de ceux qui nous confient ainſi des ſecrets qui ne méritent pas ce nom, & qui nous font des confidences de bagatelles en nous impoſant le ſecret.

Mlle CAMILLE.

On ne peut être trop libre ſur ce qui ne mérite pas d'être caché, ni trop fidelle & impénétrable ſur le ſecret.

Mlle ELEONORE.

Mais ce n'eſt pas ſeulement ſur ce qu'on me dit que j'aime le myſtere, c'eſt ſur ce que je penſe, ſur ce que je fais, & j'ai peine à dire ce que je fis hier, ce que je ferai demain, à quelle heure j'ai dîné, quel ruban je mettrai, ainſi de tout le reſte.

Mlle CLÉMENTINE.

En effet, pourquoi rendre

compte de tout ce qui nous regarde? Il me ſemble que rien n'eſt plus ſimple (pour ne pas dire plus ſot) que cette ingénuité qui fait dire tout ce qu'on penſe.

Mlle EMILIE.

Je ſerois affligée du naturel que vous montrez, ſi je ne croyois qu'il y a beaucoup d'enfance.

Mlle ELEONORE.

C'eſt le procédé que vous demandez qui eſt d'un enfant; les perſonnes âgées ne diſent pas ainſi tout ce qu'elles font, encore moins ce qu'elles penſent: elles ont des ſecrets, elles ont des myſteres, & je ſuis honteuſe de n'avoir rien à cacher.

Mlle EMILIE.

Dieu veuille que vous ſoyez toûjours de même, vous joüirez d'un grand repos, perſonne ne ſe plaindra de vous, on ne dira point que vous avez manqué au ſecret,

ni découvert un myſtere, vous n'aurez point d'éclairciſſement à eſſuyer, de querelles à ſouffrir, ni d'apologie à faire : les perſonnes âgées dont vous parlez ſont prudentes, diſcrettes, ſecrettes, mais elles ne ſont point myſterieuſes, ni elles ne ſont point ravies de ſçavoir des ſecrets.

Mlle GAMILLE.

Ils ſont ſouvent fort embarraſſans, & on trouve des gens ſi peu ſecrets, qu'après avoir exigé de vous une fidélité impénétrable, ils vont confier ce même ſecret à d'autres perſonnes qui le gardent mal.

Mlle CLÉMENTINE.

Voilà ce que je n'aimerois pas, car on me ſoupçonneroit.

Mlle EMILIE.

C'eſt ce qui m'a fait vous dire que les ſecrets & les myſteres entraînent de grands inconvéniens.

Mlle ELEONORE.

Faut-il les refuſer ?

Mlle EMILIE.

C'eſt ſelon les gens à qui on a affaire : quand ce ſont des étourdis, il faut éviter de les recevoir ; quand ce ſont des gens ſages, il faut les écouter & bien garder leur ſecret ; mais il ne faut point les chercher, ni les déſirer, ni être flattée de ce qu'on a de la confiance en nous ; car ces confidences ſont ſouvent des effets de l'imprudence, plutôt que de l'eſtime qu'on a pour nous.

Mlle CAMILLE.

Tout cela conclut qu'il faut bien de la ſageſſe pour s'établir une bonne réputation, & pour ſe bien conduire dans le monde.

XXXIV. CONVERSATION.

Sur les Amitiés.

MADEMOISELLE MELANIE.

JE ſuis affligée du démêlé qui eſt arrivé entre Mademoiſelle... & Mademoiſelle..... comme ſi j'y avois un grand intérêt, quoique je les aie peu connues l'une & l'autre.

Mlle ALPHONSINE.

Et qu'eſt-ce que cette rupture vous fait?

Mlle MELANIE.

Elle me dégoûte de la vie. Quoi! après une amitié de quatre ans; on ſe dégoûte, on vient à ſe haïr.

Mlle AUGUSTE.

Une amitié de quatre ans! Il ne faut pas s'étonner quand on ceſſe

de s'aimer au bout de vingt ans & de trente ans ; il n'y en a que trop d'exemples.

Mlle MELANIE.

Vous voulez me deſeſperer ; il faut donc vivre ſans amis ?

Mlle AUGUSTE.

C'eſt le parti le plus ſage & le plus ſûr.

Mlle ALPHONSINE.

Notre cœur nous porte à l'amitié & aux attachemens.

Mlle AUGUSTE.

Les diſpoſitions de notre cœur ne ſont pas la raiſon : il faut le conduire & tâcher de régler ſes mouvemens, ou du moins de les moderer.

Mlle ALPHONSINE.

Et tout cela pour vivre ſans amitié, ſans confiance, avec une indifférence égale pour tout le monde ?

Mlle MELANIE.

C'eſt renoncer au plus grand plaiſir de la vie, au plus honnête & à celui qui eſt de tous les tems & de tous les âges.

Mlle HENRIETTE.

C'eſt prévenir beaucoup de peines de l'infidélité de vos amies, & être pour vos anciennes connoiſſances comme pour les perſonnes que vous n'avez jamais vûës.

Mlle AUGUSTE.

Non, il faut de l'amitié pour les gens que nous voyons ſouvent, que nous connoiſſons le plus, qui nous marquent de l'empreſſement, qui nous rendent des ſervices, ou qui voudroient nous en rendre; mais je crois qu'il y a beaucoup d'inconveniens à ſe livrer à une amie.

Mlle ALPHONSINE.

C'eſt dans cet abandon que vous déſapprouvez, que je fais

conſiſter la douceur de l'amitié ; le reſte ne peut s'appeller que ſociété.

Mlle AUGUSTE.

Combien faut-il de tems pour connoître aſſez une perſonne pour lui confier tous ſes ſecrets ?

Mlle HENRIETTE.

Peut-on vivre un moment en repos quand on a confié un ſecret important ?

Mlle MELANIE.

Quoi ! il n'y a perſonne ſur la terre que vous croyiez fidéle & dont vous répondiſſiez ?

Mlle HENRIETTE.

A peine répondrois-je de moi-même : nous ne ſçavons gueres de quoi nous ſommes capables, ni dans quelles occaſions nous nous trouverons.

Mlle AUGUSTE.

Il eſt de la ſageſſe de profiter de tout ce que nous voyons :

qu'eſt-ce qui a brouillé ces deux perſonnes ? on ne me l'a dit que confuſément?

Mlle ALPHONSINE.

Mademoiſelle.... ſe trouvant logée fort près de Mademoiſelle... elles ſe virent, elles ſe plurent l'une à l'autre & lierent fort vîte une grande amitié. On les voyoit toûjours enſemble, rien n'égaloit leur union, & cet état dura près de quatre ans. Mademoiſelle.... ſe maria, ſon mari l'emmena dans un autre quartier, & prit bien vîte dans le cœur de ſa femme la place qu'y occupoit Mademoiſelle... tous ſes ſecrets furent confiés ; il ſe trouva par malheur des circonſtances plaiſantes qui tenterent le mari de les donner au Public : Mademoiſelle.... deſeſperée jette feu & flamme contre ſon amie, & la hait autant qu'elle l'aimoit, mais à tout cela point de reméde.

Mlle AUGUSTE.

Vous en faut-il davantage pour vous rebuter de ces grandes amitiés?

Mlle MELANIE.

Il faut mieux choisir, & on ne trouve pas toûjours une si noire infidélité.

Mlle HENRIETTE.

Elles ne sont que trop communes; mais celle-ci est des moins noires: il ne me paroît pas fort étrange qu'une femme qui aime son mari lui dise tout ce qu'elle sçait.

Mlle AUGUSTE.

Une autre ne trouvera pas un mari, mais une nouvelle amie, à qui elle dira tout ce que l'ancienne lui aura confié.

Mlle MELANIE.

Vous soûtenez donc qu'il n'y a pas sur la terre une personne de probité en qui on puisse avoir de la confiance?

Mlle HENRIETTE.

Nous ſoûtenons qu'il y en a fort peu, & qu'il faut tant de tems pour s'en aſſurer, qu'on vient dans un âge où l'on eſt aſſez ſage pour n'être plus ſi preſſée de confier ſes ſecrets.

Mlle ALPHONSINE.

Rien ne me paroît plus raiſonnable & plus vrai que tout ce que vous venez de dire; mais tombez d'accord avec nous que la vie eſt bien triſte quand on la paſſe à ſe défier de tout le monde.

Mlle AUGUSTE.

Elle ſeroit certainement plus douce ſi nous étions plus parfaites; mais vous prenez les choſes trop fortement; il y a des degrés dans ce que nous venons de dire: on a des amies dont on prend conſeil dans les affaires, on a des amies qu'on choiſit le mieux qu'on peut, on parle avec elles plus li-

brement qu'avec les autres, on ſe divertit enſemble, on s'occupe enſemble, mais pour livrer tous mes ſecrets, ſi j'en avois qui méritaſſent d'être cachés, c'eſt ce que la prudence ne permet pas, & c'eſt ce qui attire un repentir d'autant plus douloureux, qu'on trouve qu'on a tort.

Mlle MELANIE.

Je voudrois que toutes les jeunes perſonnes vous entendiſſent, car la plûpart ne reſpirent que d'avoir une amie.

Mlle AUGUSTE.

Il n'y a rien de plus doux, mais ce qui ſuit ces amitiés eſt cruel, le cœur en ſouffre, la réputation y eſt intéreſſée, on fait un mauvais perſonnage pour ſe juſtifier : ce ſont de ces démêlés & ces querelles qu'on voit entre les femmes, & que celles qui ont du mérite évitent le plus qu'elles peuvent.

Mlle ALPHONSINE.

Les jeunes perſonnes n'ont pas des ſecrets ſi importans, ni qui les perdiſſent quand ils ſeroient révélés.

Mlle HENRIETTE.

Il eſt vrai, mais enfin ce qu'elles confient n'eſt pas bon à redire : ces petites infidélités ſont de grandes haines ; les unes & les autres ſont toûjours tort.

Mlle MELANIE.

Pourvû que je n'euſſe point tort, je me conſolerois de tout.

Mlle AUGUSTE.

Les démêlés où on a toute la raiſon poſſible de ſon côté, ſont encore tort : il faut ſe juſtifier, bien des gens vous blâment, & le meilleur parti eſt de ne ſe brouiller avec perſonne, & de faire parler de ſoi le moins qu'on peut.

Mlle ALPHONSINE.

Je ſuis affligée d'être perſuadée; mais il faut ſe rendre à la vérité.

XXXV. CONVERSATION.

Sur la bonne Foi.

MADEMOISELLE ALEXANDRINE.

NOus eumes l'autre jour une converſation qui nous inſtruiſit ſur le courage; nous en voudrions une aujourd'hui qui nous expliquât ce que c'eſt que la bonne foi qu'on nous recommande ſi ſouvent.

Mlle ADELAÏDE.

Il me ſemble que ce mot de bonne foi s'explique par lui-même, & qu'il ſeroit difficile d'en faire une autre définition.

Mlle ALEXANDRINE.

Si vous ne voulez pas en faire

la définition, donnez-nous quelque exemple qui nous faſſe voir ce que c'eſt.

Mlle ADELAÏDE.

Eſt-il poſſible, Mademoiſelle, que vous ne compreniez pas ce que c'eſt que de faire les choſes de bonne foi ou de mauvaiſe foi ?

Mlle CONSTANCE.

Je l'entrevois un peu, mais je ne puis le dire.

Mlle ADELAÏDE.

Cette bonne foi ſe trouve à tout dans les perſonnes qui ont le cœur bien fait, & la mauvaiſe foi ſe fait ſentir de même.

Mlle CONSTANCE.

J'avoüe que rien ne m'éclaircit comme les exemples.

Mlle ADELAÏDE.

En voulez-vous par rapport à nous ou en général ?

Mlle ALEXANDRINE.

J'en voudrois de toutes façons.

Mlle ADELAÏDE.

Eh ! bien, Mademoiſelle, il faut bien ce que vous voulez : on nous charge d'une commiſſion ; une perſonne de mauvaiſe foi la fait ſans ſe ſoucier du ſuccès, ſans entrer dans ce qu'on lui dit, ſans s'y intéreſſer, & ne ſongeant qu'à faire au pied de la lettre ce qu'on lui a dit.

Mlle CONSTANCE.

Et que fait la perſonne de bonne foi ?

Mlle ADELAÏDE.

Elle écoute attentivement ce qu'on lui dit ; elle veut qu'il réuſſiſſe ; elle ſonge au bien de la choſe dont on la charge.

Mlle ALEXANDRINE.

Ces exemples ſont trop généraux.

Mlle ADELAÏDE.

En voici de particuliers ; vous êtes à la porte ; on vous donne

une lettre à rendre à la Supérieure dont on attend la réponſe : la perſonne de bonne foi cherche avec ſoin la Supérieure, elle lui rend ſa lettre, elle lui dit qu'on attend la réponſe, elle retourne prier le meſſager de ne ſe point laſſer, elle retourne prendre la réponſe, en un mot elle en fait ſon affaire, & deſire que la Supérieure ſoit contente, que le meſſager le ſoit auſſi, & que l'affaire dont il eſt queſtion ſe faſſe. La perſonne de mauvaiſe foi cherche la Supérieure ſans ſe ſoucier de la trouver ; elle aime autant qu'elle ne faſſe pas réponſe que de la faire ; elle ſe met peu en peine que le meſſager s'en aille & que l'affaire manque. Madame de Maintenon demande ſon caroſſe pour partir ; la perſonne de mauvaiſe foi le demande ou le fait demander par une autre ; elle n'y

penſe point, & aime autant que le caroſſe ſoit deux heures à venir que de l'avoir à propos: celle qui ſe donne de bonne foi à ce qu'elle fait, demande le caroſſe elle-même, elle ne s'en fie à perſonne, elle s'inquiette s'il ne vient pas, elle preſſe, en un mot elle veut qu'il vienne.

Mlle CONSTANCE.

Pourvû que je ne ſois pas grondée, je ne me mets gueres en peine du reſte.

Mlle ADELAÏDE.

C'eſt être de mauvaiſe foi; c'eſt n'agir que pour l'extérieur; c'eſt l'eſprit des eſclaves & non pas celui des enfans.

Mlle ALEXANDRINE.

Cette bonne foi eſt-elle néceſſaire dans le monde?

Mlle ADELAÏDE.

Elle l'eſt par-tout & en tout: que ſeroit-ce que nos Maîtreſſes.

ſi elles ne ſongeoient qu'à nous faire aller au ſon de la cloche ſans régler nos mœurs ? Qu'une Supérieure qui ſe contenteroit de commander à ſes Religieuſes, ſans ſe mettre en peine de ce qui regarde leur bonheur ſpirituel ? Qu'un Evêque qui officieroit pontificalement ſans viſiter jamais ſes brebis ? Qu'un Général d'Armée qui aſſiégeroit une place ſans ſe ſoucier de la prendre? Qu'un Roi qui domineroit ſes ſujets ſans s'appliquer à les rendre heureux ? Tout dépend de cette bonne foi qu'on nous demande.

Mlle CONSTANCE.

Cette bonne foi que vous venez d'expliquer eſt d'un mauvais uſage pour ſoi ; c'eſt faire ſon affaire de celle des autres.

Mlle ADELAÏDE.

Vous l'expliquez mieux que moi, Mademoiſelle ; c'eſt préci-

sément agir pour les autres comme nous agirions pour nous.

Mlle CONSTANCE.

Mais c'eſt ſe rendre malheureuſe ?

Mlle ADELAÏDE.

C'eſt ſe rendre aimable, eſtimable, avoir de l'honneur, de la bonté ; ces perſonnes-là ſont cheres à tout monde.

Mlle CONSTANCE.

Il leur en coûte beaucoup.

Mlle ADELAÏDE.

Notre mérite ne peut s'acheter trop cher, & quand on s'accoûtume de bonne heure à bien faire ce qu'on fait, on ne peut plus faire autrement.

Mlle ALEXANDRINE.

Quoi ! vous voulez que je faſſe mon affaire de tout ce qui ſe fait à Saint Cyr ; que je ſois bien en peine ſi mon ouvrage eſt bien fait, ou ſi une fille apprend ce que je

lui montre ; il me ſuffit que je faſſe ce qu'on me dit.

Mlle ADELAÏDE.

On ne vous le dit que pour qu'il ſoit bien fait ; on ne vous donne un ouvrage que pour le faire, & quand d'un deſſein prémédité nous voudrions être de mauvaiſe foi à l'avenir, pourrions-nous payer cette Maiſon d'une telle ingratitude ?

Mlle ALEXANDRINE.

Elle eſt payée pour le bien qu'elle nous fait.

Mlle ADELAÏDE.

Mais ſi elle ne nous le faiſoit pas de bonne foi, ſi elle ſe contentoit de nous recevoir ſans nous inſtruire, ſans nous former, ſans nous ſecourir dans nos maladies, ſans ſe mettre en peine de ce que nous devenons en ſortant d'ici : que deviendroient les bonnes intentions du Roi ? Vous voyez

donc que tout roule ſur la bonne foi, & que ces Dames rendroient inutile tout ce que le Roi a fait pour nous, quelque grand qu'il ſoit, ſi elles n'y répondoient de bonne foi.

Mlle CONSTANCE.

La bonne foi eſt-elle auſſi néceſſaire dans la piété ?

Mlle ADELAÏDE.

Elle l'eſt avec ceux qui nous conduiſent, parce que ce ſont des hommes que nous pourrions tromper : mais nous nous tromperions encore plus qu'eux ; car pour Dieu on ne le trompe point, il ſonde nos cœurs, il les voit tels qu'ils ſont, & ne peut ſouffrir ceux qui ſont doubles.

Mlle ALEXANDRINE.

Ne naît-on pas de bonne foi ou de mauvaiſe foi, & peut-on changer ſon naturel ?

Mlle ADELAÏDE.

Il eſt certain qu'il y a des naiſſances plus heureuſes les unes que les autres ; mais il faut cultiver les bonnes inclinations & tâcher de rectifier les mauvaiſes. Rien n'eſt impoſſible à Dieu, & nous pouvons tout avec ſon ſecours.

Mlle CONSTANCE.

Nous ſommes perſuadées, Mademoiſelle, & j'eſpére qu'on verra parmi nous le fruit de cette converſation.

XXXVI. CONVERSATION.

Sur le Point d'honneur.

MADEMOISELLE FAUSTINE.

J'Entends quelquefois parler ſur le point d'honneur pour les hommes, eſt-ce qu'il n'y en a point pour les femmes ?

Mlle CLARICE.

Pourquoi n'y en auroit-il pas ? Nous regarde-t-on comme inſenſibles à l'honneur ?

Mlle SOPHIE.

On fait ſi peu de cas de nous qu'il n'y a rien de marqué là-deſſus, & quand des femmes ſe ſont dit des injures, il me ſemble que perſonne ne s'en met en peine.

Mlle CLARICE.

Je ne puis ſouffrir ce mépris qu'on a pour nous : d'où vient-il ?

Mlle CECILE.

De notre faute, c'eſt qu'il y a peu de femmes raiſonnables.

Mlle CLARICE.

Mais ſi ces femmes raiſonnables en petit nombre ſe querelloient, que devroit-on faire pour les raccommoder ?

Mlle SOPHIE.

Si elles étoient bien raiſonnables, elles ne ſe querelleroient pas.

Mlle FAUSTINE.

Quoi ! Mademoiſelle, vous croyez donc que cela n'eſt pas poſſible ? Et que voudriez-vous faire, ſi une perſonne vous offenſoit ?

Mlle CECILE.

Pour moi je voudrois le ſouffrir.

Mlle CLARICE.

Après cela il faudra vous canoniſer.

Mlle CECILE.

Non, je ne le mériterois pas, & la ſeule raiſon me le feroit faire.

Mlle FAUSTINE.

La ſeule raiſon vous feroit ſouffrir des injures!

Mlle CECILE.

Que gagne-t-on à les rendre? Les a-t-on moins reçuës, & faut-il, pour s'en conſoler, ajoûter ſon tort à celui de celle qui vous a offenſée?

Mlle FAUSTINE.

Je croirois qu'il iroit de mon honneur de ſouffrir une injure ſans la repouſſer.

Mlle SOPHIE.

La trouverez-vous bien repouſſée par une autre injure ?

Mlle CECILE.

Avant que le Roi, par ſa piété & ſa bonté pour ſes ſujets, eût aboli les duels, un homme ſe vengeoit d'un affront en ſe battant contre celui qui le lui avoit fait; il le tuoit ou le déſarmoit, ou enfin il combattoit en brave homme : mais pour des femmes elles ne peuvent mieux faire que de ſe taire & d'éviter toutes ſortes de querelles.

Mlle CLARICE.

On pourroit vous en faire ſans que vous y contribuaſſiez.

Mlle SOPHIE.

Elles finiſſent bien-tôt, quand on n'y répond pas.

Mlle FAUSTINE.

Je croirois manquer de courage par cette patience.

Mlle CECILE.

Il y a plus de courage dans cette patience, qu'il n'y en a à répondre injure pour injure.

Mlle CORNELIE.

Il me ſemble que les perſonnes de condition ne ſont gueres expoſées à ſe quereller, & que cela n'arrive qu'aux petites gens.

Mlle CLARICE.

Quelque douceur qu'on ait, il dépend toûjours des autres de ſe fâcher, & de nous fâcher enſuite.

Mlle CORNELIE.

Nous ne devons pas dépendre ainſi des autres dans notre conduite : il ſeroit aiſé de n'avoir jamais de démêlé, ſi nous ne trouvions jamais de réſiſtance ; mais il faut ſe taire & changer de diſcours, dès qu'on voit qu'on s'aigrit.

Mlle FAUSTINE.

Vous ſuppoſez un grand pouvoir ſur vous-même.

Mlle SOPHIE.

Il eſt abſolument néceſſaire d'en avoir, ou l'on tombe d'inconvéniens en inconvéniens.

Mlle CLARICE.

Mais d'où vient que je cederai plutôt qu'une autre?

Mlle CORNELIE.

Je crois que c'eſt à la plus raiſonnable à ceder, & qu'elle en eſt bien récompenſée pour n'avoir jamais de démêlé avec perſonne.

Mlle CLARICE.

Il y en a de tant de façons que je ne ſçais comment on peut s'en préſerver.

Mlle VICTOIRE.

Par exemple, comment Mademoiſelle de.... auroit-elle pû éviter ce qui lui eſt arrivé?

Mlle SOPHIE.

Quoi ?

Mlle VICTOIRE.

Un homme l'avertit que ſon beau-frere a dit du mal d'elle, mais en lâchant de ces traits qui attaquent l'honneur. Mademoiſelle de.... s'en plaint hautement ; le beau-frere proteſte n'y avoir jamais penſé ; elle nomme l'accuſateur qui ſe voyant preſſé, aime mieux ſe dédire que de s'attirer toute une famille qu'il doit ménager : il déſavoüe donc ce que Mademoiſelle de.... a avancé ; elle demeure avec le ſoupçon & la honte d'avoir inventé ce qu'elle a dit, & la voilà mal avec toutes les perſonnes avec qui elle vivoit ; il faut ſe ſéparer ; quel éclat dans le monde, & quel tort ne lui donne-t-on pas par-tout !

Mlle FAUSTINE.

Comment auroit-elle pû l'évi-

ter ? C'eſt un malheur dans lequel tout le monde ſeroit tombé.

Mlle CECILE.

Il n'y avoit qu'à ne rien dire.

Mlle CLARICE.

Vous auriez ſouffert doucement la médiſance de ſon beau-frere, & négligé l'avis qu'on lui donnoit.

Mlle SOPHIE.

Vous voyez le fruit de ces avis par tout ce qui lui eſt arrivé.

Mlle CORNELIE.

Ces donneurs d'avis en ſecret font faire de mauvais perſonnages à ceux à qui ils les donnent.

Mlle FAUSTINE.

Je croirois en devoir donner, & en recevoir en pareille occaſion.

Mlle CECILE.

Je crois qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre.

Mlle CLARICE.

Vous entendriez dire du mal de vos amies ſans les en avertir ?

Mlle CECILE.

Je répondrois doucement à ceux qui en diroient qu'ils ne connoiſſent pas bien les perſonnes dont ils parlent, & je n'en dirois pas un mot.

Mlle FAUSTINE.

Mais qu'auriez-vous fait à la place de Mademoiſelle de... ?

Mlle CECILE.

J'aurois remercié le donneur d'avis, je n'en aurois rien dit. Si l'avis eût été fondé, j'aurois tâché d'en profiter ; autrement j'aurois attendu que le tems l'eût détruit, comme il détruit ſurement ce qui s'eſt dit ſans fondement.

Mlle SOPHIE.

Si Mademoiſelle de... avoit tenu cette conduite, elle ſe ſeroit

épargné bien du chagrin.

Mlle CLARICE.

J'aurois cru qu'il auroit fallu une réparation à mon honneur.

Mlle SOPHIE.

Je n'ai jamais vû que les gens du Peuple demander de telles réparations.

Mlle CORNELIE.

Il eſt vrai ; quand on leur dit des injures, ils prennent des témoins & plaident pour demander qu'on leur faſſe réparation.

Mlle CECILE.

On ne voit point de tels procès entre les gens de condition.

Mlle CLARICE.

Il faut donc tout ſouffrir pour ſoi & pour ſes amies ?

Mlle SOPHIE.

Quand nous traiterons nos amies comme nous-mêmes, elles n'auront pas ſujet de ſe plaindre.

Mlle FAUSTINE.

J'aurois regardé comme une

grande marque de l'amitié de mes amies, qu'elles m'euſſent avertie de tout ce qu'elles auroient vû contre moi, quand ce n'auroit été qu'un regard, ou la moindre grimace.

Mlle CECILE.

Elles feroient un vilain perſonnage & vous attireroient bien des affaires.

Mlle FAUSTINE.

Pourquoi un mauvais perſonnage ?

Mlle CECILE.

Je n'en connois pas un ſi mauvais que celui de porter la déſunion par-tout.

Mlle SOPHIE.

Il faut diſſimuler ce qui peut fâcher, ne rapporter que ce qui peut faire plaiſir, & pouvoir ſe rendre le témoignage qu'on n'a jamais brouillé perſonne, & qu'on a ſouvent fait des réconciliations.

Mlle FAUSTINE.

Je suis ravie de cette conversation, & vous avez renversé des idées que je croyois très raisonnables : je ne comprenois point qu'il fallût rien souffrir pour soi, & encore moins pour ses amies ; cependant vous nous faites voir que le plus grand service qu'on puisse leur rendre, est de ne les compromettre jamais dans aucun démêlé, & qu'il faut en user ainsi pour soi-même.

Mlle SOPHIE.

Que vous êtes heureuse, Mademoiselle, de vous rendre ainsi à la raison dès que vous l'apperce-vez!

Mlle FAUSTINE.

Il seroit difficile de résister à vos raisonnemens.

Mlle CECILE.

Les mauvais esprits sont plus capables de résister que de se rendre.

Mlle CLARICE.

Je fais de grandes réſolutions d'être paiſible, & je ſuis touchée de ce que vous dites, qu'il ne faut déſunir perſonne, & qu'il faut au contraire pacifier toutes choſes autant qu'on peut.

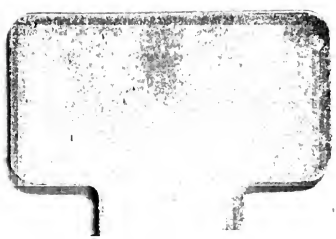
Mlle SOPHIE.

On n'eſt pas loin de la raiſon, Mademoiſelle, quand elle touche ſi facilement.

Mlle CECILE.

Et on a l'eſprit, & le cœur bien faits, quand on ſçait ainſi revenir de ſes préventions.

FIN.

MAG 2011644

MAMBOR
LEGATORE DI LIBRI
CORSO 32